



Apr 121.

553

LE

DERNIER CARAÏBE.

Grego
T-80

LE

DERNIER CARAÏBE

PAR

R. BRARD.

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

LA BRUYÈRE, ch. VI.

La foi au trône était la religion de la noblesse française.

.....
L'honneur se sanctifiait à ses yeux par le mot magique de dévouement.

LAMARTINE, *les Girondins*, T. II,
p. 305 et 306.



0145

BORDEAUX,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES,

Chez l'AUTEUR, rue Vieille-Corderie, 12.

1849.

08/10
T

LA MÉMOIRE

DE M. JEAN BOSC.

MORT

A CASTRES (TARN) LE 31 JANVIER 1848,

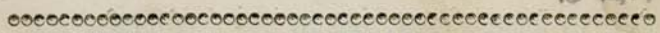
HOMMAGE

D'un Filleul reconnaissant,

R. B.

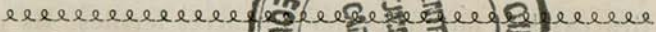
Bordeaux, le 25 Avril 1849.

904
B R A



LE

DERNIER CARAÏBE.



CHAPITRE PREMIER.

LE DON PATERNEL.

VERS l'extrémité septentrionale de l'île de la Guadeloupe, se trouve une portion de terrain assez étendue, nommée le Portland. Le sol en est tellement accidenté et pierreux, que le colon y trouve rarement des coins de terre cultivables; du moins pour la canne à sucre, ce produit à peu près unique de la partie de la colonie dite GRANDE-TERRE. Il suit de là que les habitations

des blancs viennent s'arrêter, en quelque sorte, à la limite de ce territoire morneux et improductif. Cependant, comme partout où il y a possibilité quelconque de planter, l'homme a répandu sa sueur, semé son grain ou enfoui sa bouture, le Portland n'est pas resté tout à fait inculte : de nombreux indigènes, que l'on désigne par l'appellation dérisoire de *Petits blancs*, y ont établi des cases et fait fructifier les carrés fertiles. Ils y font venir le manioc, la patate, l'igname, etc., tout ce qui constitue en un mot une petite propriété *vivrière*¹. Quelques cocotiers rabougris et de rares palmistes s'élèvent çà et là sur ces landes du nouveau monde.

Aux premiers jours de Juin 1794, époque à laquelle commence cette histoire, le Portland renfermait encore quelques huttes reléguées, formant comme un hameau à part sous le nom de *Caraïbes*. L'indication n'en figure plus que sur les anciennes cartes, attendu qu'il ne reste en ces lieux nul vestige de leurs premiers habitants. Le Caraïbe a totalement disparu des Antilles; c'est chose passée à l'état de souvenir².

¹ Où l'on ne cultive que des vivres et principalement des racines.

² Quoique cette assertion ne soit pas absolument indispensable pour justifier le titre de cet ouvrage, néanmoins, nous ne la croyons pas hasardée; — on lit, en effet, dans l'abrégé des *Lettres édifiantes*, ce passage sur les anciens habitants de Saint-Domingue : — « De cette multitude

Un descendant des anciens *Peaux-Rouges* habitait l'une de ces cabanes (les autres étant en ruines) située dans un coin du segment formé par les falaises et par la portion nord de la paroisse de l'Anse-Bertrand. — Une mer en fureur battait ces falaises.

Ce nègre révélait les signes caractéristiques de ses ascendants : un nez gros, des cheveux lisses et plats, une absence presque totale de barbe¹. — Doué, malgré son âge, d'une force encore prodigieuse, il avait dû, pendant sa jeunesse, terrifier ses ennemis par la vigueur d'un bras de fer et la roideur de muscles énergiquement trempés. Il est, du reste, à peu près certain, d'après les documents des missionnaires qui les premiers visitèrent les sauvages de l'Amérique, que les Caraïbes avaient pour eux les avantages d'une corpulence irréprochable². On y croit facilement,

« d'indiens, il n'en reste pas un seul, au moins dans la partie française
« de l'île, où l'on ne trouve aujourd'hui aucun vestige de ses anciens
« habitants. Il n'y en a plus dans la partie espagnole, à la réserve d'un
« petit canton, qui a été longtemps inconnu, et où quelques uns se
« sont maintenus, comme par miracle, au milieu de leurs ennemis. »

¹ Les nègres du Congo et les Caraïbes, deux races d'hommes éminemment robustes, souvent de structure colossale, prouvent que c'est un rêve physiologique que de regarder un menton imberbe comme un signe certain de la dégénération et de la faiblesse physique de l'espèce humaine. (MALTE-BRUN, tome V, p. 309 et suivantes).

² « Leur taille ordinaire est au-dessus de la médiocre. Ils sont tous

quand on les voit exterminer les Cabres au seizième siècle et étendre leur langue avec leur empire, depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges¹.

Du seuil de sa modeste demeure, Tonga jouissait d'un merveilleux point de vue : — en face, l'immensité de l'Océan, des profondeurs duquel surgissaient çà et là, comme des oasis admirables, noyées dans d'éblouissants mirages, les îles d'Antigua et de Monserrat au premier plan, et tout au fond, aux bornes de l'horizon, Nièves, Saint-Christophe, la Redonde ; — puis, sous le vent, la partie montagneuse de la Guadeloupe, dont la chaîne méridionale se couronnait vaguement des fumées de la Souffrière².

Plus d'une fois, le vieux sauvage s'était accroupi devant sa case, le dos appuyé au palmiste qui l'ombrageait et, dans un soliloque mâchonné à mi-voix, il avait exhalé toute la puissance de son extase.

bien faits et proportionnés ; ils ont les traits du visage assez agréables ; il n'y a que le front qui paraisse un peu extraordinaire, parce qu'il est fort plat et comme enfoncé. Ils ont tous les yeux noirs et petits. Tous ceux que j'eus l'occasion de voir avaient les dents fort belles, blanches et bien rangées ; les cheveux noirs, plats, longs et luisants. » (Le père LABAT.)

¹ (MALTE-BRUN, tome V, p. 243 et suivantes.)

Voir, pour de plus amples détails sur les Caraïbes, l'histoire des Antilles par DUTERTRE. (Biblioth. de Bordeaux, tome 1.^{er}).

² Volcan situé à peu de distance de la Basse-Terre, chef-lieu de la Guadeloupe.

Ce spectacle, invariablement le même depuis sa jeunesse, ne laissait pas que de l'impressionner toujours; cependant, à l'heure où nous le trouvons dans cette posture accoutumée, c'est-à-dire un peu avant le coucher du soleil de la journée du 5 Juin, on eut dit qu'il ressentait moins vivement les charmes d'une si riche nature.

— Oui, disait-il, dans un langage que nous sommes évidemment obligé de traduire¹, — oui, ce soir la mer moutonne, Monserrat est noir, Antigue² s'efface là-bas, là-bas.... mauvais signe! — Le Piton est obscurci par toute cette volée de *colibris*³ qui commencent à *monter*⁴.... allez, allez... viande à requin, n'avancez pas jusqu'à la case de Tonga.... votre plume noire porte malheur.

¹ Ce nègre, vivant parmi des Européens, des Créoles et des Africains, avait dû oublier en partie ou modifier singulièrement sa langue maternelle. Cette langue semble être la même que celle des Galibis, Indiens de la Guyane, dont quelques historiens faisaient descendre les Caraïbes. Quoiqu'il en soit, l'expression de sa pensée, comme celle des autres nègres qui figurent dans ce récit, a dû être traduite forcément. Nous avons conservé seulement, parmi les locutions originales et traditionnelles, celles qui nous ont paru admissibles.

² Le mot anglais est *Antigoa*, ainsi qu'on l'a déjà vu; à la Guadeloupe, on écrit et l'on prononce *Antigue*: nous avons adopté cette dernière orthographe.

³ Fausse appellation dont nous faisons justice plus loin.

⁴ Expression consacrée, probablement parce que le point culminant des falaises domine celui du Piton.

Ici, le Caraïbe flaira l'air et continua :

— Ah! le vent change.... la brise du nord-ouest donne la chasse à mon palmiste. Diable!.... des mauves, des fêtu-en-cul.... aye! — Maudits oiseaux!

A peine Tonga eut-il jeté l'anathème à ces faibles habitants de l'air, que l'un d'eux, blessé déjà, vint tomber à ses pieds.

Fondre sur cette proie facile et la percer d'un poignard fut, pour le nègre, l'affaire de quelques secondes.

— Zami! Zami! s'écria-t-il, j'en tiens un, et ce disant, il brandissait l'oiseau de la main gauche, tandis que, de la droite, il faisait miroiter la lame d'acier aux dernières teintes de lumière.

Zami accourut à la voix de son père et lui retirant sa victime, elle dit tristement :

— Percée d'un plomb meurtrier au Piton par quelque adroit chasseur, la pauvre bête ne pouvait aller bien loin; — pourquoi Tonga a-t-il mis du sang à son beau poignard pour achever ce meurtre? — Les hommes sont bien méchants!

— Pourquoi aussi vient-elle de ce côté? reprit Tonga. D'ordinaire, tous ces colibris, poussés par le vent, s'abîment dans la falaise et de là dans la mer.

— Eh bien ? fit la cabresse.

— Écoute, Zami, — lorsque le vieux Figo, mon père, voyait leurs cadavres s'abattre aux Caraïbes, il appréhendait un événement... et par cette arme qu'il m'a donnée....

— C'est la première fois, fit observer Zami, que vous vous en servez, et contre qui !....

— Contre qui,..... contre qui !..... murmura Tonga. — Il y a un commencement à tout,.... et au fait, je suis sûr maintenant que la lame est bonne. — Si jamais elle m'est nécessaire !.... Oh ! Zami, un poignard peut rester oisif pendant quarante ans dans son fourreau, — et il ne faut, au bout de ce temps là, qu'une minute pour qu'il soit appelé à jouer un rôle terrible.

— Comme Tonga dit ces paroles ! exclama la cabresse étonnée. — Tonga, mon père, seriez-vous menacé ? Nous, si pauvres, si tranquilles, si éloignés de la ville des blancs, qu'avons-nous à craindre ?.... mon père....

— Ce n'est rien, fit Tonga, en essuyant l'instrument sur son pied nu, — rien absolument.... je songeais....

— A quoi ?

— A l'ordre de Figo. — Je ne t'ai jamais conté l'histoire de ce poignard ?

— Mais non, — Il y en a donc une ?

— Tiens, mon enfant, mets-toi là, reprit

Tonga, en désignant à Zami les restes d'un banc de bois; — aussi bien, je suis vieux, je puis mourir d'un jour à l'autre..... et il faut bien que tu saches l'usage auquel est destiné cet héritage du pauvre caraïbe.

Zami tremblante, sans savoir pourquoi, obéit à l'injonction paternelle. — Ces derniers mots l'avaient frappée; évidemment, elle en ignorait le sens, mais il lui semblait que le récit de Tonga allait être pour quelque chose dans son avenir. Il y a des craintes qui nous paraissent tellement fondées, qu'elles prennent tout de suite à nos yeux les caractères de la réalité.

— Tu vois, dit le nègre, ce bouquet d'oliviers et de corossoliers au-dessus de ce petit morne ?

Zami inclina doucement la tête.

— Eh bien, continua Tonga, il nous cache le PITON, le GOULET, et la PORTE-D'ENFER.

La cabresse n'osa pas faire observer à son père qu'elle le savait parfaitement, puisque cent fois pour une, elle avait dirigé sa course de ce côté et qu'elle s'était baignée au Goulet. — Nous sommes même tout aussi savant qu'elle, mais notre lecteur, qui est Européen, a besoin d'être fixé à son tour. Quelques mots suffiront.

On sait que l'île de la Guadeloupe est, pour ainsi dire, inscrite dans une demi-ceinture de rochers, dont l'étendue se dessine du nord à l'est, tandis que la partie, dite *sous le vent*, borde une mer qui n'a à lutter que contre des mangliers, ou qui, le plus souvent, vient se jouer sur le sable fin du rivage.

C'est ainsi, qu'au vent de l'île, on ne rencontre qu'un port, celui du Moule, dont la barre n'est pas sans danger; une baie spacieuse, mais peu profonde, celle de Sainte-Marguerite.

Il semble que la nature ait voulu préserver les côtes du Portland et des Gros-Caps des conséquences de la ténacité des brises, en les étreignant d'un réseau d'aspérités aussi formidables.

C'est à l'extrémité de l'un de ces promontoires, connus dans la colonie sous le nom générique de *pointes*, que se trouve un immense rocher, de forme conique, détaché de l'île en apparence; mais évidemment relié à sa base par des roches sous-marines, sur lesquelles se brise la vague avec un horrible fracas. — Ce rocher a reçu le nom de *Piton*¹. Ses flancs déchiquetés servent de retraite à un oiseau de mer, espèce de ramier sauvage que les Colons ont improprement appelé

¹ Ce nom, particulier ici, est adopté pour toutes les sommités des Antilles.

Colibri. — Ce nom du plus charmant petit roitelet du nouveau monde n'aurait jamais dû être ainsi profané; mais le caprice commet bien des fautes de ce genre: — (J'ai connu une négresse qui se nommait *Blanche!*)

Le Colibri sort des crevasses du Piton vers le commencement de Juin et c'est en Juillet et Août, d'ordinaire, qu'on lui donne la chasse. Il voltige alors autour du géant de pierre par essaim nombreux; littéralement, il le couvre d'une multiplicité de noires envergures; — puis il s'aventure et *monte* vers la falaise qui est en face. C'est là, que sur un plateau de quelques mètres carrés, s'établissent les chasseurs, après à un combat dans lequel l'ennemi vient constamment planer à leur rencontre. Ils le blessent ou le tuent presque toujours, tant son vol est lent et continu. — (Nous n'avons pas de tir en France où le coup-d'œil et la main puissent s'exercer plus efficacement.)

Il suit, évidemment, de cette innombrable quantité de gibier qui vient sans cesse s'offrir à la portée du fusil, — et de l'exiguité du terrain sur lequel peuvent à peine se mouvoir les tireurs, que d'une part, — on est obligé d'apporter avec soi deux ou trois bonnes armes qu'un nègre charge successivement et présente à son maître, dès qu'un coup est parti (des canons trop échauffés pouvant éclater) — que de l'autre, — les colibris, frappés

à mort, sont emportés violemment par le vent et, faute d'espace, s'abîment dans la mer, ainsi que Tonga l'a fait observer à sa fille.

Au-delà du Piton, la mer trouve une issue étroite et profonde (le Goulet) et s'y engouffre avec un bruit effrayant. Les flots, bondissant contre les falaises, y ont percé, à l'aide de la succession des siècles, une arcade immense connue sous le nom de Porte-d'Enfer. Sous cette ogive gigantesque se débattent des vagues monstrueuses qui, le plus souvent, déferlent au-dessus du monument.

Tels sont les lieux dont le vieux nègre parlait à sa fille, lesquels, disait-il, étaient cachés par un mince monticule.

Zami se contenta d'un assentiment tacite.

— Tu sais, continua Tonga, que chaque année, tous ces *messieurs* (le Caraïbe ignorait parfaitement les désignations adoptées par la République française) du Port-Louis, de l'Anse-Bertrand, du Petit-Canal, viennent chasser au Piton. — Ce sont alors des fêtes, des dîners, des parties de bain de mer, à n'en plus finir. Eh bien, c'était déjà comme cela, il y a quarante ans et plus. Le pauvre Figo vivait ici, dans cette cabane, et bien misérablement, jusqu'au jour où deux esclaves et deux blancs frappèrent à cette porte.

Justement Figo rentrait de la pêche; il les aperçut du haut de la *Falaise-blanche*. Comme tu penses, il accourut; mais quel ne fut pas son désespoir en reconnaissant son ancien maître, M. Alfred de Joppé, étendu sur un brancard fait de branches d'oliviers, et porté par ces quatre hommes!

— Ah! mon Dieu, fit la cabresse, il était mort!

— Non, reprit Tonga, il n'était que blessé. — Pauvre blanc! Figo, était fou! — Je vois encore ce brancard teint du sang de ce bon maître; car je rentraï ici, quelques minutes après son arrivée. — Et ces messieurs se désolaient!... — Il avait là de bons amis.

— Je vois, murmura Zami, il s'était battu.....

— Lui? ce brave M. de Joppé! on l'aimait trop pour lui chercher querelle; — mais ça devait lui arriver.....

Ici Tonga respira péniblement; on eut dit qu'il assistait réellement à la scène dont il faisait le récit à sa fille, et si, lorsqu'elle eut lieu, il avait été vivement impressionné malgré ses vingt ans, aujourd'hui que le nègre était devenu vieillard, sa douleur prenait tout le caractère de la sauvagerie originelle.

Le menton appuyé sur ses deux poings, les lèvres allongées, les yeux légèrement injectés de sang, il regardait l'herbe brûlée par la chaleur;

mais sans la voir et comme privé de tout sentiment.

Dans ce moment, il ne pensait pas.

Zami, épouvantée de cette immobilité cataleptique, se baissa pour examiner ses traits. Ce mouvement réveilla Tonga le fataliste.

— Oui, répéta-t-il, ça devait arriver. — C'était payer cher un peu de plaisir : maudit Piton !

— C'était donc au Piton ? risqua la cabresse.

— Parbleu, fit Tonga ; — M. de Joppé y chassait le colibri avec deux de ses amis. Ils avaient pourtant sept fusils pour eux trois ; mais on tire si souvent... si souvent... que la meilleure arme finit quelquefois par éclater..... il en fut ainsi de celle que tenait M. Alfred.

— Ciel ! cria Zami, quel événement !

— Il faut dire aussi que Barnabé, le jeune mulâtre qui apprêtait pour son maître, avait probablement, et par mégarde, chargé deux fois le même canon. — Ça s'est vu. — Enfin, pour t'en revenir, on expédia bien vite le nègre Figaro, l'un des porteurs, à l'habitation *Folleville*, qui appartenait déjà à M. de Joppé. — Tu te figures la désolation de tout le monde. L'atelier se mit en marche ; Madame vint aussi dans un hamac. Personne ne resta au jardin¹ ; enfin, ceux qui étaient

¹ Expression inexacte, mais reçue. — Le mot *jardin* indique le lieu quelconque (*planté*) où travaille l'atelier.

dans la mare accoururent sans songer à leur linge. C'est qu'un bon maître, Zami, c'est si aimé des esclaves !

Le médecin arriva du Port-Louis et au grand galop.

— Comme le blessé a dû souffrir ! soupira la fille du caraïbe.

— Horriblement ! — J'oubliais de te dire qu'avant l'arrivée du médecin, Figo avait eu le soin, aidé de sa vieille mère, de nettoyer toutes les chairs de la main droite meurtrie et d'en retirer les éclats de bois et de roches. Puis, il fit apporter une vingtaine de citrons frais : — la négresse, doyenne des Peaux-rouges, avait bon cœur ; elle coupa les citrons et en exprima le jus dans un petit *coui*⁴ ; Figo y versa un plein verre d'eau et appliqua ensuite des compresses, imbibées de ce mélange, sur tout le bras et la main de M. de Joppé.

— Pauvre diable ! fit Zami.

— Le médecin, contre l'habitude de ces messieurs, trouva ce premier pansement de son goût ;

Il donna l'ordre du départ.

Je déposai, moi-même, le malade dans le hamac. Figaro, Barnabé, Figo et moi, nous le transportâmes sur l'habitation, suivis de près de deux

⁴ Moitié d'une calebasse vidée.

cents nègres qui pleuraient et priaient pendant tout le trajet.

Le récit de Tonga touchait à sa fin; aussi fit-il une nouvelle pause du genre de la première; — mais, cette fois, ce ne fut pas Zami qui le tira de son engourdissement.

Un bruit étrange, qu'ils ne purent tout de suite apprécier, vint exciter leur curiosité.

Tonga se leva, aspira encore quelques bouffées d'air: — Zami, au contraire, se baissa au niveau du banc de bois sur lequel elle s'était assise auparavant; — puis, ils écoutèrent.

Le ciel s'était rasséréiné et s'étoilait déjà. — La brise avait molli; rien ne bruissait désormais dans ce milieu d'où s'exhalait seulement la vague senteur des plantes, après une chaude journée. — Il va sans dire que nous ne tenons aucun compte du bruit lointain de la mer sur le galet, ou sur les chambranles formidables de la Porte-d'Enfer, attendu que les contrées exposées à des voisins grondeurs ont tout autant de charmes, pour leurs habitants, que les lieux privilégiés en apparence. — Demandez au montagnard des Pyrénées, si jamais le gave de Gavarnie ou celui de la vallée d'Azun l'a gêné dans ses travaux ou dans ses rêveries. Il vous répondra qu'il vit dans ce bourdonnement, qu'il l'aime; — ce sont ses harpes éoliennes.

Le père et la fille se rassirent, n'étant pas bien sûrs de ne s'être pas trompés.

— C'est singulier, dit Tonga.

— Mais le poignard, mon père... le poignard ;.. vous m'avez promis son histoire.

— C'est juste, reprit le vieillard, nous y sommes.

— M. de Joppé fut guéri au bout de huit jours, il porta le bras en écharpe pendant un mois au plus.

— Ce fut alors qu'un beau matin, il vint, tout seul et à pied, visiter son médecin en chef, comme il s'amusait à nommer Figo. Ils entrèrent dans la case et la porte se referma sur eux : de l'*ajoupa*¹, où je donnais à manger à deux cabris que j'aimais beaucoup, je remarquai ce fait. Cinq minutes après, le maître sortit ; — Figo rayonnait de joie.

— Et puis ? demanda l'impatient Zami.

— Vous êtes bien toutes les mêmes, curieuses, pressées. — Un jour vint ;... c'était quatre ans plus tard. ... le pauvre Figo râlait, il m'appela. — Je lui offris un peu de tafia ; mais il ne voulut rien boire, rien absolument.

« Tonga, me dit-il, M. Alfred de Joppé m'a remis ce poignard.... c'est un cadeau, inutile jusqu'ici. — Je vois bien que je vais mourir ;... je te le donne, à mon tour : — Si jamais mon bon

¹ Petite cabane construite, soit dans les savanes (prairies), soit dans les bois, soit aux abords des lieux habités. — L'*ajoupa* peut avoir vingt destinations différentes.

maître était menacé en sa personne, en celle de son fils Gaston, de sa femme, ou en ses biens; qu'il te serve contre ses ennemis, ceux de sa famille, contre ceux qui tenteraient de le dépouiller. »

Je jurai, en pressant les mains de Figo. — Il était mort; — je pris le poignard.

— Et M. de Joppé? dit Zami, émue jusqu'aux larmes.

— Mort, quelques semaines après son vieux nègre. Quant à sa femme, elle passa en France pour l'éducation de M. Gaston, qui était encore tout petit, et pour une maladie de foie qui ne tarda pas à l'enlever aussi. Le jeune homme fit ses études à Paris et nous revint pour se marier avec cette bonne madame qui t'aime tant, Zami. — Elle était bien un peu plus âgée que lui; mais il l'avait connue dans un voyage à Bordeaux et l'avait aimée.

— Mais M. Gaston s'est sauvé? demanda Zami, à voix basse, en se penchant vers l'oreille de Tonga.

— Chut! Zami, tu ne sais rien, ni moi non plus. — *Affaires de blancs ne sont pas affaires de nègres*, jusqu'au moment où pour défendre son maître, le nègre doit donner et son sang et sa vie.

Et Tonga étreignait convulsivement le manche de l'arme terrible qui lui avait été confiée.

En ce moment, le même bruit, qui avait déjà éveillé leur attention, se fit entendre de nouveau ; mais cette fois, il se prolongeait indéfiniment comme un tonnerre lointain.

— Je ne me trompe plus, fit le Caraïbe en se levant soudainement ; — Zami, c'est le bruit du canon.

CHAPITRE DEUXIÈME.

FLEUR-D'ÉPÉE.

Tonga avait deviné juste ; c'était bien la voix du bronze qui avait frappé son oreille.

Zami, émue déjà au récit de son père, trembla plus fort et vint se blottir près de lui. Cette soirée était trop féconde en incidents étranges pour son cœur de cabresse, — aussi versa-t-elle d'abondantes larmes.

Le vieillard, après avoir de nouveau tendu toutes ses facultés du côté d'où semblait partir la canonnade, se redressa au-dessus de la tête de

Zami. — Un rayon de tristesse passa sur son visage.

La cabresse tressaillit encore ; car Tonga se montrait rarement ainsi.

— Mon père ?... murmura-t-elle.

— Chut ! fit le nègre, ce sont eux probablement... les Français.

— Ah ! mon Dieu, on va se battre ?...

— C'est possible.

Laissant le Caraïbe et sa fille discourir sur l'avenir qu'ils présentaient, nous dirons au lecteur quelle était la nature des événements que le canon venait d'inaugurer.

Les Anglais possédaient l'île de la Guadeloupe depuis le 22 Avril.

Le général Collot, malgré d'héroïques efforts, n'avait pu résister à ces insulaires envahisseurs, abandonné qu'il était d'un grand nombre et soutenu seulement par des forces évidemment trop minimes. Il avait capitulé¹.

Dès ce moment fatal, le vainqueur fit peser un joug de fer sur la colonie. Un système d'oppression

¹ Mémoire justificatif pour les colons de la Guadeloupe, T. 4.^{er}, pag. 50.

inouïe se répandit bientôt de quartier en quartier, comme un poison subtil dont l'influence gagne soudain l'universalité de l'être. — Les créoles, partisans de la République, allaient, l'épée aux reins, s'entasser dans les geôles et particulièrement dans celle de la Pointe-à-Pitre. — Une foule, au contraire, d'habitants fidèles à la cause monarchique, habitués à la féodalité pesante des derniers règnes, voyaient, sans murmurer, l'ennemi souiller le sol de la patrie : quelques-uns prirent les armes dans ses rangs, alléchés sans doute par des promesses dont, plus tard, ils devaient apprécier toute la sincérité.

C'est ainsi que peut-être les horreurs de la guerre civile allaient ensanglanter la Guadeloupe, quand un secours inattendu vint changer tout-à-coup la situation et détourner ce malheur.

Le comité de salut public auprès de la Convention nationale réunit, à Rochefort, une petite expédition destinée à se rendre à la Guadeloupe, pour conserver cette île à la République. — On ignorait à Paris le sort affreux de ce beau pays; mais, dans les circonstances du moment, il y avait tout à redouter de la part des Anglais qui s'étaient rendus maîtres de tout l'archipel colonial. Les appréhen-

sions à cet égard n'étaient que trop fondées ; car, chose singulière, il arriva que l'expédition appareilla de l'île d'Aix le même jour que l'ennemi reçut les offres de capitulation.

Une poignée d'hommes et deux bâtiments de guerre ne pouvaient avoir la prétention de conquérir une île occupée par des forces numériquement considérables ; à savoir : quatorze vaisseaux de ligne ou frégates et dix-huit autres voiles opérant concurremment avec une armée de plus de huit mille hommes. — L'idée de la conquête eût passé pour folie, si la nécessité ne l'eût changée en héroïsme.

Ce fut le 18 Prairial an II (6 Juin 1794) que les Français, qui avaient déjà opéré un débarquement à la *Pointe-des-Salines*, à l'est du *Gozier*, quatre jours auparavant, et qui y avaient repoussé l'ennemi surpris à l'improviste, -- tentèrent, de nuit, la prise du fort *Fleur-d'épée*.

Ce fort, la clé du pays de ce côté, dominait la mer : bien défendu, il pouvait opposer une longue résistance, quand on songe surtout aux faibles moyens d'attaque des assiégeants. Telle fut, cependant, la panique qui s'empara des Anglais, que neuf cents hommes, seize pièces de canon, un obusier et des remparts inexpugnables ne suffirent

pas à repousser l'impétuosité de l'agression. — A minuit, le fort fut enlevé d'assaut par les généraux Cartier et Rouyer⁴ et évacué par la garnison, qui se retira en toute hâte, dans le plus grand désordre, vers la ville de la Pointe-à-Pitre.

Assaillies impitoyablement par d'autres ennemis (les *moustiques*, si nombreux dans les palétuviers de Fougeolle et de Darboussier) les colonnes anglaises eurent beaucoup à souffrir pour atteindre le Morne-à-caille. On eut dit que ces insectes repoussaient, comme intrus, ces étrangers, fauteurs de divisions intestines.

Nous ne pouvons passer outre sans énumérer sommairement le personnel de l'expédition qui, venue pour protéger, avait dû conquérir.

A sa tête, figurait un homme dont le nom a fatalement retenti dans les deux mondes : Victor Hugo. Avec lui venait, et comme lui commissaire civil député aux Iles du vent par la Convention nationale, Chrétien, cité ici pour mémoire, attendu qu'il mourut peu de jours après son arrivée aux colonies.

Le général de division Aubert, — le général de brigade Cartier, — l'adjudant général Rouyer, — le commandant Boudet, à la tête du bataillon, dit de la Gironde, fort de 830 hommes, — le sergent-

⁴ Boyer-Peyreleau, T. 3, pag. 48 et suivantes.

major Pâris, — le capitaine Pélardy commandant 123 hommes d'infanterie et 200 artilleurs ; — soit un total de onze cent cinquante-trois hommes.

Les frégates la *Pique* et la *Thétis*, le brick l'*Espérance*, cinq bâtiments de transport, sous les ordres du capitaine de vaisseau Leyssegues, complétaient l'effectif de l'armement parti de Rochefort.

La nouvelle de la prise de Fleur-d'épée se répandit dans toutes les îles, tombées au pouvoir des Anglais, avec la rapidité de la foudre. Les hommes de tous les partis, de toutes les classes, admirèrent, au moins dans le silence de leur âme, un fait d'armes aussi éclatant : quant à l'appréciation de ses conséquences, elle faisait naître ou bien des craintes, ou bien des espérances.

Une dépêche du commissaire civil ne tarda pas à aller exciter les applaudissements des membres de la Convention ; — Barrère s'empressa d'en faire la lecture.

Telle était sa substance¹ :

CITOYENS,

« La conquête de la Grande-Terre (Guade-

¹ Moniteur du 21 Thermidor an II (8 Août 1794).

loupe) tient du prodige et fera époque dans les annales de la liberté. En arrivant à vue de terre, nous apprenons que la République avait perdu ses colonies en Amérique, que les traîtres avaient livrées aux Anglais. Nous haranguâmes nos frères et nous tentâmes une entreprise de flibustiers. Nous débarquâmes au nombre de mille hommes, sans autres ustensiles de siège que nos bayonnettes, et la même nuit, le fort Fleur-d'épée, défendu par une artillerie et 900 hommes, fut emporté; etc. »

Les Anglais ne s'arrêtèrent pas dans la ville; ils la traversèrent: gagnant ensuite la route des Abîmes et tournant à gauche, ils arrivèrent sur les bords de la Rivière-salée, bras de mer qui partage l'île en deux parties.

On les vit, une fois maîtres de la *Gabarre*¹, longer la côte au midi et gagner le poste St.-Jean où ils établirent une batterie formidable. Cette batterie leur offrait le double avantage, d'assurer la conservation du passage de la rivière et de pouvoir mitrailler la ville et le port de la Pointe-à-Pitre.

¹ Le passage a lieu dans un bac ou une *gabarre*; de là, le nom consacré de *gabarre*, pour indiquer, tout à la fois, les deux rives et le moyen de transport.

De leur côté, les Français, dans la journée qui suivit la prise du fort, s'emparèrent de quatre-vingts bâtimens anglais à l'ancre dans la rade et d'une immense quantité de denrées renfermées dans les magasins.

Tel était l'état des choses lorsqu'à la chute du jour les portes de la geôle s'ouvrirent. Une foule de patriotes en sortirent. Victor Hugues s'était empressé d'élargir ces victimes de l'oppression britannique.

Un de ces hommes s'arrêta au seuil du triste bâtiment qu'il venait d'habiter malgré lui : il parut humer, avec délices, l'air qui lui arrivait, apporté par la mer, et plonger ensuite sa pensée dans un abîme de réflexions : — puis, il se mit à marcher d'un pas lent et mesuré, comme un homme qui se promène uniquement pour son plaisir : tournant à droite, il s'enfonça sous l'allée de *sabliers* qui bordait alors la place de *Sartines*.

Quelques mulâtres, attardés dans ces parages, où l'on devait jeter plus tard les fondemens d'une ville nouvelle, passèrent à son côté; mais le songeur ne vit personne. Il était absorbé.

Un choc violent put seul le réveiller. — Comme il cheminait toujours sans précaution aucune, il heurta, en même temps, des pieds et de

la tête, un des magnifiques palmistes qui s'élevaient au fond du vaste quadrilatère. Son chapeau, victime de cette agression insolite, roula sur l'herbe de la place. Le penseur le ramassa vivement et s'élança dans la rue des Juifs qui conduit au Marché.

CHAPITRE TROISIÈME.

JUPITER.

La ville de la Pointe-à-Pitre était déjà traversée par deux rues principales qui se coupaient à angles droits; à savoir : — la rue d'Arbaud ou grand'rue et la rue des Abimes. La première allait de l'est à l'ouest et la seconde du nord au sud.

A l'extrémité nord de celle-ci, et non loin des palétuviers sur l'emplacement desquels on a creusé depuis le canal *Vatable* et construit un pont, plusieurs petites maisons en bois, de chétive apparence, formaient comme le faubourg de la cité. A

l'époque des événements que nous retraçons, une seule maisonnette mieux bâtie, mais éloignée de quelques mètres de sa voisine, terminait la ville de ce côté. — C'est dire que là commençait la campagne.

Une jeune mulâtresse habitait cette demeure entretenue avec un soin extrême. Joséphine B.... était son nom.

Visitant peu son entourage, s'occupant avec bonheur du petit jardin qui ceignait en partie le logis, vaquant intérieurement aux travaux d'un modeste ménage, et puis se parant avec goût, Joséphine, depuis un an qu'elle habitait ce cher *retiro*, goûtait les charmes d'une vie, douce comme son charmant visage. — Rien n'était venu jusque là troubler cette paix du cœur, cette sérénité ravissante de la créole, lorsque tout-à-coup sa gaieté s'envole, des larmes coulent sur ses joues.

Pourquoi cela ?

Joséphine, comme toutes les mulâtresses favorisées d'une jolie figure, avait un protecteur; lequel était un blanc. — Cet ami lui avait juré un amour éternel, et la pauvre fille, qui trouvait que ce serment était la chose la plus naturelle du monde, rendait en conséquence non-seulement amour pour amour; mais payait au centuple l'aveu, réel ou non, de cette forte passion. Son miroir, d'un autre côté, flattait chaque jour son

amour-propre : il lui disait que nulle part M. Delphin Bernès ne trouverait une *filles de couleur*, aussi fraîche ; puis, tout en réfléchissant à ses avantages physiques, Joséphine finissait par s'avouer également que son amant était un des plus beaux hommes de la colonie. Que l'on juge de sa douleur, lorsqu'un jour, au moment où l'objet chéri mettait pied à terre devant la maison qu'il avait fait construire pour elle, on vint, de par le gouvernement anglais, l'arrêter et le conduire à la geôle ! — le coup était rude pour une âme tendre !

Donc, elle se lamentait bien fort, tout en rêvant aux moyens à employer pour rendre visite au prisonnier : mais l'Amour, ce petit dieu malin, réussirait-il auprès d'incorruptibles geôliers ? — A quelle protection recourir ?

Elle en venait à se demander si cette captivité serait éternelle, s'égarant de plus en plus dans le labyrinthe de ses appréhensions, lorsqu'un bruit, comme celui d'un ravel frôlant une jalousie, vint attirer toute son attention.

— Il y a là quelqu'un, pensa-t-elle, — si j'ouvrais ?...

Elle se leva, en effet ; mais, chemin faisant, la figure de ces soldats rouges qui avaient entraîné Delphin lui revint en mémoire, — et la pauvre fille s'arrêta, tremblante, incertaine.

L'indécision néanmoins fut de courte durée; car une voix sortit des fentes de la jalousie.

— Qui est là? demanda Joséphine.

— C'est moi, mameselle Fifine¹, répondit le visiteur nocturne; ouvrez-moi, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous? redemanda la maîtresse du logis.

— Moi, vous savez bien, mameselle Fifine. — Jupiter, le nègre congo.

— Ah! exclama Joséphine radieuse, — et elle courut à la porte dont elle tourna le loquet; — entre, entre, mon bon Jupiter, tu viens sans doute m'offrir tes services;... si tu savais!

— Il est vrai, mameselle que je ne sais absolument rien, j'arrive des halliers des Gros-Caps. J'ai traversé Gripon ce matin et me voici.

— Tu n'as donc pas ton billet²?

— Mais non mameselle.

— C'est clair; tu es marron.

— Que voulez-vous! minaуда le congo, le gèreur de l'habitation est si méchant! il a voulu me faire fouetter par le commandeur, pour rien, figurez-vous.

— Tu avais volé sans doute? lui demanda Joséphine.

¹ Les nègres syncopent une infinité de mots.

² Il est d'usage de délivrer aux esclaves, qui se rendent des habitations à la ville, une permission écrite.

— Moi, mameselle? — voler! — jamais : c'est bon pour un nègre créole ; mais un sang pur de la côte ne fait pas de ces choses là. — Oh ! ce n'est pas pour ça... j'avais mis le feu à une mauvaise case qui servait de magasin. Vous voyez que ce n'était pas la peine de *faire un exemple*, comme disait le gérant.

— Et tu t'es échappé ?

— Oui, mameselle, pour éviter le châtiment.

— Mais tu cours le risque d'être arrêté ici.....

— Ici ? non mameselle, les blancs ont trop de besogne. Du reste, puisque *la liberté* vient d'être proclamée, chacun peut faire ce qu'il veut à présent. — Mais M. Delphin, où est-il donc ?

Ah ! Jupiter, répondit la mulâtresse, je suis bien malheureuse, — mon pauvre Delphin est à la geôle.

— Pas possible ! s'écria le nègre désappointé.

— Depuis huit grands jours, soupira l'amante désolée.

— On l'aura dénoncé, mameselle ?

— Mon Dieu, non, Jupiter ; — c'est la faute de Delphin : il est exalté comme toutes les jeunes têtes de ce pays. Il ne ménage jamais ses paroles : sa haine est si grande pour les Anglais, qu'il recherche les occasions de les mystifier. J'avais beau dire.... il ne m'écoutait pas, cela devait arriver.

— Il y a un autre motif, fit le nègre cauteusement.

— Lequel? demanda anxieusement Joséphine.

— Il a une mère qu'il vous préfère.

— Sa mère est morte, répliqua la jeune fille qui crut à une erreur de la part de son interlocuteur.

— Non, je ne me trompe pas, reprit Jupiter; sa mère, c'est *la patrie*, comme on dit maintenant.

Joséphine fit une moue couronnée d'un demi-sourire qui signifiait : — Cette rivale là, je ne la crains pas.

Le nègre devina la phrase mort-née et y répondit en hochant finement la tête.

— Eh! eh! mameselle, ne vous y fiez pas. M. Delphin passe pour un bon. Il pourrait bien vous négliger un petit brin pour la patrie.

— Sais-tu lire? interrompit Joséphine, en complétant ce sourire qu'elle venait d'ébaucher à peine.

— Non, mameselle; — mais, parmi les nègres marrons, il y avait deux cabres qui, tous les soirs, pendant que deux de nos hommes veillaient au grain, nous lisaient toutes les nouvelles de France.

— Pourquoi me demandez-vous ça?

— Parce que les nègres n'en savent pas si long d'ordinaire, répondit Joséphine; je te trouve un vrai savant.

— Oui, mameselle, ils m'appellent tous *docteur*, *contrôleur*, parce que je retiens ce qu'on me dit, ce qu'on me lit, et je tâche d'en faire mon profit.

— Laissons cela; — Quelles sont tes intentions? — Quel est le but de ta visite? — As-tu besoin d'argent? — Voyons, parle....

La mulâtresse avait enté ces questions les unes sur les autres, voyant que le nègre ne se pressait pas de répondre à la première. — De son côté, mons Jupiter avait gardé le silence, n'osant pas dire tout bonnement : Mes intentions ne vous regardent pas. — Son désir n'étant pas non plus de satisfaire son hôtesse sur la seconde interrogation, il feignit de n'avoir entendu que le mot *argent*; aussi, parut-il s'empreser de remercier Joséphine.

— De l'argent? dit-il, oh! mameselle Fifine, vous êtes trop bonne....

— Tu veux souper alors? demanda Joséphine qui commençait à s'impatienter de la présence d'un homme dont la réputation dans l'atelier n'était pas immaculée.

— Merci bien, chère mameselle, j'ai mangé à Gripon deux bananes boucanées avec un peu de farine manioc, — et puis, j'ai avalé un petit verre de tafia. — Tenez, excusez-moi bien au moins, mais vous êtes si bonne, si charitable; — j'ai compté sur vous pour la couchée de cette nuit seulement. Demain, je ferai mes petites affaires et je repartirai.

Joséphine hésita avant de répondre. — Dans un temps de troubles, on n'aime pas à savoir sous son

toit un hôte semblable, surtout pendant la nuit. Une femme doit y regarder à deux fois ; — cependant, telle est l'habitude hospitalière de nos colonies, que la bonne mulâtresse se remit bientôt de l'espèce de frayeur qu'elle venait d'éprouver et dit, avec douceur, au nègre mystérieux :

— Si ce n'est que cela, Jupiter, tu peux dormir ici dans cette salle ; — je te donnerai des nattes et tu t'arrangeras convenablement.

— Merci encore, mameselle Fifine, vous n'êtes pas fière vous au moins ; — vous avez pitié des pauvres nègres.

Une idée subite traversa l'esprit de la mulâtresse ; — elle pensa que l'heure étant très avancée, il lui serait facile de passer une bonne partie de la nuit à jaser avec le nègre, dont elle contrairait ainsi le plan, s'il en avait un qui lui fût hostile ; — puis, elle se rendrait dans sa chambre pour y veiller jusqu'au jour, ou s'échapper au moindre bruit, à la moindre tentative. — L'évasion était d'autant plus aisée que, par suite d'un système ordinaire de ventilation, cette pièce ouvrait également sur le jardin, et, pendant la nuit, un châssis, garni de toile de gros chanvre, donnait passage à l'air extérieur, tout en préservant Joséphine de l'importunité des moustiques.

Elle parut donc se rasséréner tout à fait et témoigna à son hôte tout le plaisir qu'elle éprouvait

à lui être agréable. Pendant ce dialogue, dans lequel la pauvre fille s'épuisa en offres diverses, elle trouva enfin un sujet de conversation qui devait lier le nègre par un intérêt puissant.

— A propos, dit-elle affectueusement, tu ne me parles pas de cette bonne Zami que tu aimes tant : — Et Tonga, le vieux caraïbe, est-il toujours pêcheur? voyons, causons un peu.

Jupiter, à ces mots, parut secouer et jeter au loin le voile mystérieux dont, jusqu'ici, il avait habilement couvert ses traits mâles et prononcés. — Il se redressa, comme s'il eût marché sur une scolopendre; un éclair rayonna dans ses yeux.

— Zami! mameselle, Zami, la plus belle cabresse du Portland! — oh! oui, je l'aime et depuis longtemps;... mais Tonga, ... Tonga...

Et l'Africain montrait alors ses incisives, blanches comme neige; son regard errait démesurément et ses poings se fermaient. Sur toute cette face noire qu'éclairait vaguement une chandelle close dans un globe cylindrique, se succédaient des expressions haineuses ou sauvages. Cet homme était effrayant : Joséphine eut peur.

— Tu dis que Tonga... balbutia-t-elle.

— Tonga est mon ennemi, reprit Jupiter qui comprima un élan de fureur au moins inopportun; — il sait que j'aime sa fille, que pour l'avoir

je donnerais la moitié de ma vie, — eh bien ! il m'éloigne toujours, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et je quitte sa demeure, triste, plus malheureux que jamais ;.. mais j'ai trop souffert... il faut, voyez-vous, que ça finisse... ou il arrivera malheur.

— Va-t-il toujours à l'habitation *Folleville* ? demanda Joséphine, qui essaya de changer ainsi le cours des idées de cet amant furieux.

— Très rarement, mameselle ; il a ses raisons pour ça.

— Ah ! les connaîtrais-tu ?

— Je crois bien ; je l'ai menacé si souvent d'amener Zamî au milieu des bois où j'ai une case !...

— Tu aurais l'affreux courage, interrompit la mulâtresse, de réduire au désespoir ce pauvre vieux nègre, qui n'a que sa fille au monde pour tout bien ! — il en mourrait.

— Tiens ! objecta Jupiter, il mourrait pour ça ? mais dites-moi : — tous les jours, quand un blanc demande la main d'une demoiselle, — si on la lui accorde, les nouveaux époux s'en vont chez eux, n'est-ce pas ? — Le père et la mère meurent-ils après cette séparation ?

— Non sans doute, répondit Joséphine, que ne persuada point l'argument du nègre, non ; — mais ils sont deux pour se consoler, — ils ont souvent d'autres enfants qui réclament leur solli-

citude. — et puis, on se voit, on se visite.... c'est du bonheur.

— Alors, que Tonga suive sa fille! — on vit bien dans les bois; on ne fait rien.

— Mais encore une fois, est-ce possible? — Il est vieux, comprends cela, Jupiter: il est né dans sa cabane, y mourir est tout son espoir. — Le jour où Tonga quittera cette demeure chérie (et il lui faudra de grands motifs pour s'y déterminer) ce jour, il lui fera, peut-être, un éternel adieu. A son âge, on n'entreprend pas une vie aventureuse et semée de dangers. Tu es jeune, toi; tu peux attendre.

— Attendre?... attendre? — ça vous est facile à dire. — mais, tenez, parlons franchement: ce soir, quand j'ai frappé à la jalousie, vous attendiez aussi, hein? — étiez-vous heureuse? ne pleuriez-vous pas?

Ce rappel adroit à la situation ordinaire d'esprit de Joséphine, produisit l'effet inévitable. — La pauvre fille se repentit de s'être laissé distraire de sa douleur et tout naturellement ses joues s'humectèrent de quelques larmes.

Pauvre Delphin! murmura-t-elle.

— Croyez-vous, lui fit observer victorieusement Jupiter, que je serais bien venu maintenant à vous dire: — « Prenez patience,.... il faut attendre; — M. Delphin reviendra. »

— Oh ! Jupiter, tu es cruel.

— Allons, pardon, mameselle, je viens de vous faire de la peine ; — ne pleurez pas, une idée me vient.....

— Voyons, laquelle ?

— Puisque les Français sont entrés ce matin dans la ville, ils sont maîtres de tout, de la geôle comme du reste.

— Eh bien ? fit Joséphine impatiente.

— Ils ne peuvent pas laisser souffrir plus longtemps les détenus qui sont, comme eux, de bons républicains. — Si vous écriviez au citoyen Hugues ?

— Y penses-tu ? répondit en soupirant la mulâtresse.

— Pour lors, si j'allais lui demander.....

— Toi ?

— C'est juste. — Vous croyez donc, mameselle Fifine, que l'on n'écoute pas tout le monde, à présent ?

— Je ne sais, Jupiter ; mais je t'engage sincèrement à suivre mes conseils.

Ici la voix de Joséphine prit une noble accentuation.

— N'imite pas, ajouta-t-elle, les nègres et les mulâtres qui, dans les événements accomplis cette nuit, n'entrevoient que l'heure de la délivrance. Ces choses-là n'auront peut-être qu'un temps, et

je crois que l'esclave, qui a, comme toi, le bonheur d'appartenir à un bon maître, doit l'aimer et veiller près de lui.

Jupiter, amant passionné du marronnage, goûtait médiocrement cette morale; aussi changea-t-il la tournure de l'entretien.

— C'était dans l'intérêt de M. Delphin que je vous offrais.....

— Delphin m'aime, dit vivement la mulâtresse, il se rendra à mes instances. — Nous quitterons la Pointe-à-Pitre pendant quelques jours.

— Oui, fit ironiquement le congo; mais pour cela, il faut qu'il soit libre.... et....

La phrase fut brusquement coupée par le bruit de la porte qui s'ouvrit à deux battants.

Un homme s'élança dans l'appartement.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DELPHIN.

— Qui donc est ici ? demanda le nouveau venu.

— Delphin ! fit Joséphine au comble de la joie et bondissant vers son amant qu'elle entoura de ses bras ; — mon bon ange , ajouta-t-elle , que je suis heureuse de te revoir !

— Bonsoir , bonsoir , Joséphine , dit à son tour Delphin Bernès : moi aussi je suis heureux de te revoir , de rentrer chez moi ; et il répondit à des embrassements multipliés par une accolade prompte et unique , à l'instar de celles qui se dis-

tribuaient si souvent dans le sein de la Convention nationale. — Qui es-tu ? demanda-t-il brusquement au nègre.

— C'est Jupiter, dit Joséphine ; — est-ce que tu ne le reconnais pas ?

— Oh ! que si , minauda le congo , M. Delphin sait bien qui je suis, allez. — Nous avons chassé assez souvent *au* pluvier.

Jupiter appuya sur ces derniers mots ; il avait besoin d'être reconnu.

— Jupiter !... murmura le jeune homme ; attends donc , — n'es-tu pas de l'habitation *Folleville* ?

— Si fait , si fait , Monsieur Delphin.

— Fais-moi le plaisir, interrompit le blanc , de laisser là ce mot de *monsieur* ; — je suis citoyen , entends-tu ?

— Oui , citoyen.

— Que fais-tu chez moi , à cette heure ?

— Jupiter, mon ami , a les plus grandes affaires à la Pointe-à-Pitre , et comme il était tard quand il y est arrivé....

— Depuis quand , drôle , objecta Delphin , la belle étoile ne te suffit-elle plus ? — N'importe , tu coucheras ici. — Joséphine , ferme les portes ; il est une heure.

La mulâtresse obéit , avec la légèreté d'une biche.

Jupiter, profitant de cette minute d'absence, s'avança près de l'oreille de Delphin, pour y jeter ces mots : J'ai à causer avec vous.

— Ah ! fit Delphin étonné et en regardant fixement le nègre.

— Je suis venu exprès pour ça, ajouta Jupiter, — et je croyais vous trouver chez vous.

La mulâtresse, ayant fermé châssis et jalousies, revenait auprès des deux hommes.

— Rentre chez toi, Joséphine, dit affectueusement Delphin, Jupiter va me donner des nouvelles de la *Franchise*. — Va, tu dois avoir besoin de repos.

Allons, je te gêne, je vois ça, fit tristement la belle fille de couleur ; — restez donc là... à votre aise ;.. mais défie-toi de Jupiter, il est ambitieux.

— Moi ? mameselle, dit en souriant le congo flatté de l'épithète, un pauvre nègre !... vous plaisantez ?

— Voyez-vous ça ! fit observer Joséphine, il se plaint et il est marron.

— Marron ! fit vivement Delphin, — tant mieux ! dit-il tout bas.

Joséphine ne prit pas garde à cet *aparte* de Delphin. Elle alluma un petit morceau de blanc de baleine, mit un baiser sur les cheveux noirs de son seigneur et maître, et après avoir indiqué à Jupiter un coin où se trouvaient des nattes, elle

traversa la galerie contiguë à la salle et entra dans sa chambre. — Jupiter, au contraire, avait deviné le sens des demi-mots échappés au blanc, et lui aussi dit : *tant mieux !* mais en lui-même ; — c'était plus sûr.

Ils étaient seuls maintenant : — Le nègre debout, — Delphin sur un canapé de rotin, les jambes étendues et croisées sur une chaise.

— Prends ce tabouret, dit-il au nègre, et viens t'asseoir là, à mes pieds.

Jupiter obéit ; — il croyait en ce moment, ou jamais, à une incontestable *égalité*.

— Voyons, qu'as-tu à me dire ?

— J'ai quitté l'habitation de M. de Joppé depuis un an.

— Après ?

— Le soir pourtant, je rôdais autour des cases à nègres.

— Cela va sans dire, tu flairais les nouvelles.

— Constamment.

— Et qu'as-tu appris ?

— Madame est toujours à *Folleville* avec mamselle Sophie.

— Fort bien ; — après ?

— Mon maître a.... émigré.

Ce mot fut dit avec le plus grand mystère,

— Plus bas ! fit Delphin , — en es-tu bien sûr ?

— Bien sûr.

Quelque chose de lumineux anima la froide figure du jeune homme ; qui l'eût étudiée en ce moment eût peut-être compris toute l'importance que Delphin attachait à cette nouvelle.

— Et sais-tu le lieu de sa retraite ? s'empressa-t-il de demander au nègre.

— Oh ! pour ça , non.

Cette même figure exprima la contrariété.

Comment , dit-il alors avec une feinte indifférence , c'est là tout ce que tu avais à me communiquer ?

— Absolument tout ; il me semble que votre intérêt...

— Paix ! — tu n'es qu'un imbécille ; un quêteur adroit n'eût pas fait les choses à demi ; je désespère vraiment de toi.

Jupiter était abasourdi ; — il s'était figuré , avec quelque raison , que Delphin , dont il connaissait les antécédents , aurait payé cher un tel service : — au lieu de cela , il semblait ne pas le comprendre !

Delphin reprit , avec sagacité , un dialogue rompu par une assez longue pause.

— J'y pense , mons Jupiter , tu t'es fourvoyé ; n'importe , je te pardonne ; c'est ton début. — Il y a un moyen de te réhabiliter.

Le congo tendit toutes ses facultés. — Plus —

— C'est, poursuivit le blanc, de découvrir le gîte de M. de Joppé.

— Comment le saurai-je?

— C'est ton affaire.

— Qui m'instruira?

Delphin répéta le mot : imbécille!

L'imagination de Jupiter se réveilla à cette apostrophe réitérée.

— On le disait à Antigüe, reprit-t-il avec finesse.

— Qu'y ferait-t-il? objecta Delphin.

— Je ne sais trop.... il faut qu'il soit caché.... Ah! citoyen Delphin, une idée!... une idée!...

Le blanc se redressa vivement; il devint sérieusement attentif.

— On dit, ajouta l'espion, qu'il y a des français dans les rangs de l'armée anglaise.... si M. le comte de J....

— Chut! fit Delphin en toisant le profil éclairé du nègre, que dis-tu là! — quel soupçon!

Et les poings du jeune homme se réunirent; il y avait par tout son être un frémissement de colère et de haine que put modérer seule la joie de ses découvertes.

Quelle était donc cette nature étrange qui courait à la recherche d'un homme comme un limier de police?

Qu'était-ce donc que le citoyen Delphin Bernès?

Delphin avait perdu toute sa famille, soit aux Etats-Unis, soit à la Guadeloupe. — D'une immense fortune, une seule habitation était restée au jeune héritier. Il avait successivement vendu une grande partie de ses nègres pour se créer des ressources. Faute de bras, la propriété donnait nécessairement de très minces produits que Delphin, obéré de plus en plus, engageait forcément à l'avance.

On ne comprendra pas, dès-lors, la conduite de la famille de Joppé envers ce voisin radical. Les événements qui avaient précédé la révolution, ceux qu'elle entraînait avec elle, tous les jours, ne devaient-ils pas être un motif de réserve extrême à son égard? — Disons plus, à cause de ces mêmes événements, la prudence du père de famille exigeait l'examen approfondi des conséquences d'un avenir prochain. — Mais il arriva malheureusement dans cette noble maison ce qui arrivera toujours, toutes les fois qu'une femme fière et entêtée aura saisi le sceptre de la puissance conjugale. Madame de Joppé, ainsi que nous l'avons déjà dit, était plus âgée que son mari.

Quand elle l'épousa, le jeune homme se laissa dominer ; il croyait à la sagesse de l'expérience de Madame : celle-ci lui passa le collier autour du cou, tout en le flattant et l'inondant des plus adroites caresses. Il ne vit rien à ce manège qu'une femme, belle encore, spirituelle, et, en fin de compte, de l'amour, toujours de l'amour. — Les chaînes du mariage ont beau se rouiller, elles ne se disjoignent jamais ; celui qui s'y est laissé river maladroitement en trouve le poids incessamment plus gênant et plus lourd.

Le comte de Joppé avait, il faut cependant le dire à sa louange, parfaitement compris la situation des choses. Delphin Bernès, accueilli avec les marques de la plus courtoise sympathie à l'habitation *Folleville*, avait tout de suite jeté les yeux sur la fille du comte, dont il appréciait déjà la fortune à venir. Il sut plaire à Sophie qui, dans le mariage, voyait surtout une délivrance, tant sa mère l'accablait de ces petites tracasseries, de ces mille coups d'épingle qui blessent une âme tendre et passionnée. Idolâtre de son enfant, M. de Joppé vit donc l'abîme qu'une imprévoyance première avait ouvert sous ses pas ; il voulut prendre un parti décisif. Ce parti devait, sans aucun doute, porter la douleur au cœur de sa fille ; mais, en réalité, il la sauvait : cette idée suffisait au père. — Madame de Joppé sourit à la manifestation

d'un projet qu'elle traita même de puéril : « On ne fuit pas ses ennemis , disait-elle , on les *écrase*. » — L'orgueil a toujours été mauvais conseiller ; celui de cette femme intraitable devait lui attirer les plus grandes peines , les plus poignants chagrins. M. de Joppé baissa la tête ; le collier fatal l'étreignait : — il fit amende honorable et s'excusa presque d'avoir voulu le bonheur de sa fille. Ses pleins pouvoirs furent remis en des mains , sinon plus habiles , du moins plus audacieuses.

Le jour même de cette conversation , la comtesse écrivit à Delphin :

MONSIEUR ,

M. de Joppé a commis une faute grave : — il a reçu chez lui un homme dont il ne connaissait pas les opinions. Nous venons de les découvrir, Dieu merci ! Ceux qui applaudissent au régicide ne doivent pas songer à notre alliance ; — sachez-le bien.

Ernestine de JOPPÉ , née de TRACHET.

A l'Anse-Bertrand , le.....

Cette lettre fut un coup de foudre pour l'orgueilleux jeune homme. — Il tempêta tout de suite; mais peu à peu il se vainquit et un sourire infernal finit par se dessiner sur ses lèvres; — un seul mot trahit sa pensée, et ce mot fut : VENGEANCE!

Ce même sourire d'autrefois vint effleurer les méplats de son visage, lorsqu'il eut jeté son cri de stupéfaction, à l'idée émise par Jupiter.

Il entrevit vaguement un horizon funèbre, qui promettait à son cœur ulcéré de ces joies diaboliques qui existent fatalement sans qu'on les puisse comprendre. — Aussi, cette figure agitée, quelques secondes durant, reprit-elle bientôt toute l'immobilité d'un masque. Delphin avait l'art de se posséder.

— Si effectivement, dit-il à Jupiter, tu dis toute ta pensée, tu vas m'aider à sauver ton maître ou à le perdre.

— Le sauver! le perdre! citoyen, que dites-vous donc là?

— Je dis, nègre, que tu n'es plus libre de tes actions; car je devine nettement le véritable but de ton voyage; — après avoir dénoncé, tu voudrais vendre..... soit.

Jupiter baissa la tête et ne proféra pas une syllabe.

— A moi ou à un autre, peu importe, reprit le républicain.

Même silence de la part de l'esclave.

— C'est dit, nègre, marché conclu.... Dès ce moment, tu appartiens à ma fortune.

Et Delphin posa vivement la main sur l'épaule du congo, abasourdi de ce nouvel esclavage qu'il était loin de prévoir; — néanmoins, il balbutia :

— Moi, citoyen, je suis tout prêt à vous servir.

— Et pour sceller le pacte, dit le jeune homme, voici vingt-cinq gourdes : Prends-les comme un léger à-compte.

Jupiter s'empara des pièces avec délire; il ne s'agissait plus de feindre comme avec Joséphine : puis, se jetant aux genoux de Delphin, — Oh ! cher maître, s'écria-t-il, je suis à vous, à la vie, à la mort.

— Je l'entends bien ainsi, reprit le libéral Bernès. Voyons, parle, ai-je bien deviné tes intentions ?

Un troisième silence de Jupiter satisfit amplement à cette surabondante question.

— Ainsi donc, tu ne travailleras plus que pour moi; c'est clair. Ecoute-moi, Jupiter; dans les circonstances ordinaires, les espions méritent la corde; car trahir quelqu'un est une infamie au premier chef; cependant, il y a des occasions où les choses, les plus condamnables en apparence, peuvent devenir des vertus. Je vois que, sans te

rendre bien compte de ta conduite, tu en es venu à servir la cause sacrée de la République. — Bien, très-bien.

— Que faut-il faire maintenant? demanda Jupiter.

— Partir pour le Port-Louis : va seller mon cheval; l'écurie est au fond du jardin.

— Mais permettez,... objecta le congo.

— Va seller mon cheval, te dis-je, et partons.

— J'y vais.... j'y vais..., mais mameselle Fifine qui dort?

— Marche donc, fit Delphin, en se levant précipitamment.

Jupiter obéit.

Delphin passa dans la galerie et colla son oreille à l'huis de la chambre où reposait Joséphine.

Il n'entendit d'autre bruit que celui d'une respiration régulière; — la mulâtresse dormait donc bel et bien.

Il revint ensuite dans la salle, ouvrit un secrétaire, traça quelques lignes sur un petit carré de papier et sortit de la maison.

Ce billet, écrit à la hâte, était adressé à Joséphine : elle devait le trouver à son réveil.

Le cheval piaffait déjà devant la porte. — Ju-

piter remit la bride à Delphin et saisit la queue de l'animal.

On partit d'un assez bon train.

Le temps était calme et pur. Il pouvait être trois heures du matin ; le ciel, d'une limpidité admirable, justifiait en ce moment tout ce que rêve l'imagination la plus poétique, tout ce que l'on a dit si souvent des magnificences de la nuit sous les tropiques.

A mesure que les voyageurs s'avançaient dans la campagne, des bouffées d'air venaient rafraîchir ces visages qu'animaient, tour à tour, la cupidité et la vengeance chez le blanc, — un sentiment de plus chez le nègre ; — *l'amour !*

Ils atteignaient à peine les bois du Morne-à-l'eau, que quelques coups de canon vinrent, à intervalles inégaux, rompre le silence qui avait régné depuis le départ.

Delphin dit au nègre :

— Ce sont les Anglais qui s'essayent sur la ville de la Pointe-à-Pitre.

— Citoyen, risqua Jupiter, nous leur tournons le dos. — Est-ce que vous ne comptez pas vous battre ?

— Bientôt, bientôt, exclama le patriote. Mes frères auront besoin de mon bras : allons, marchons !

L'allure fut doublée, le nègre se mit au galop. Néanmoins, il ne pouvait se rendre compte de ce qu'il venait d'entendre ; — ils gagnaient le nord et l'ennemi était au sud.

— Il y a là-dessous, pensa-t-il, quelque chose d'extraordinaire : M. Delphin n'est pas un lâche, chacun le sait ; — et pourtant, il s'en va au moment où..... c'est qu'aussi, il en veut bien à mon maître!...

Un vigoureux coup de cravache, adressé au cheval, s'abattit sur l'omoplate du songeur, et bientôt il ne se permit plus la moindre réflexion. Il avait oublié.

Quand le soleil éclaira la colonie de son premier rayon, Delphin mettait pied à terre devant le porron de son habitation.

Il en monta les quelques marches, suivi de Jupiter : ils s'entretenaient ensemble à voix basse.

Au bout d'un quart d'heure, le nègre se dirigeait en toute hâte vers le Portland.

.....
.....

Joséphine avait longtemps veillé, inquiète de la froideur inaccoutumée de son amant; mais le sommeil avait enfin triomphé de sa volonté. — Elle avait dormi jusqu'à sept heures.

Le billet laissé par Delphin frappa ses regards; après l'avoir lu, elle fondit en larmes.

Elle n'était pas bien sûre, la pauvre fille, d'avoir revu son protecteur : n'eût été le papier fatal, elle eût cru à la possibilité d'un rêve.

Sa douleur continua donc comme auparavant; seulement, au lieu de pleurer une captivité, elle pleurait une absence!

CHAPITRE CINQUIÈME.

AMANT ET DIPLOMATE.

Tonga était parti de très-bonne heure pour la pêche : il avait pris la direction de la *Falaise-Blanche*.

Zami raccommodait une seine dont les mailles étaient en mauvais état. — De temps en temps, elle s'arrêtait et réfléchissait. Depuis la soirée que nous avons décrite, la méditation l'abandonnait rarement : tout ce que le vieillard lui avait raconté lui venait en mémoire, et son imagination rétrécie se complaisait dans la création d'effets surnaturels,

De plus, on doit bien l'augurer par les paroles de Jupiter à Joséphine, Zami pensait à cet amant demi-sauvage qui ne venait que de loin en loin tenter de nouveaux efforts auprès de l'inflexible caraïbe. Malgré elle, elle en voulait à Jupiter, elle en voulait à son père; car tous les deux semblaient tirer en sens contraire le cœur de la cabresse. Enfin, comme pour achever cette torture morale, pendant toute la nuit qui avait suivi l'histoire du poignard laissé par Figo, la canonnade n'avait cessé d'arriver à son oreille, en notes sourdes, mais fréquemment répétées.

Quels événements s'étaient accomplis pendant ces quelques heures? — Le sang avait dû couler... peut-être celui de M. de Joppé; peut-être celui de Jupiter qu'elle sait audacieux. Or, l'un et l'autre lui sont chers; celui-ci, par les liens d'un amour peu commun; celui-là par un héritage d'affection, tribut instinctif que l'on accorde avec bonheur et comme chose dûe. Nous l'avons remarqué; il est de ces dévouements héréditaires comme de certaines opinions qui semblent se transmettre avec la vie; — c'est ce que nous appellerons la religion du sang.

En ce moment, la mer était polie comme une glace sans bornes. Sur la côte, nombre de barques de pêcheurs se détachaient du fond cuivré des falaises par la blancheur de leurs petites voiles

triangulaires. A peine y avait-il assez de brise pour enfler le groupe de ces toiles qui tantôt fouettaient les mâts, tantôt battaient la vague. — Au loin, les îles, que nous avons déjà nommées, découpaient l'azur limpide du ciel, tandis que là, presque sur la tête de la cabresse, un être mignon, coquet, fou, brillant comme une émeraude, bourdonnant comme l'abeille, aux ailes de saphir, voltigeant sans cesse de branche en branche, de feuille en feuille, étant partout, n'étant nulle part, chanter aérien et infatigable, miroitant sous les teintes de lumière comme une mosaïque vivante, — oiseau le plus petit de la création, dont le bec effilé va piquer au cœur les fleurs du limonier, le pétale des orangers; — un véritable *colibri* enfin faisait entendre son murmure insaisissable comme lui.

Il va sans dire que, distraite tantôt par les différentes pensées qui venaient l'assaillir, tantôt par l'impression des objets extérieurs, Zamî risquait fort de laisser inachevé le raccommodage commencé.

Cette réflexion naturelle dut la frapper; car elle saisit vivement le filet et se mit en devoir de réparer le temps perdu.

Zamî proposait; un autre disposait.

Après avoir passé la navette dans quelques mailles, elle leva la tête à un bruit de broussailles, et quel ne fut pas son étonnement de voir là, près

d'elle, celui que son cœur aimait, le dieu de ses rêves, le nègre Jupiter !

— Zami, dit-il, il y a un moment que je te regarde : je suis venu par le bouquet d'oliviers. Tu pensais à moi, n'est-il pas vrai ?

— Toujours, répondit la fille de Tonga, en mettant sa main dans celle du congo, qui était venu s'accroupir à ses pieds ; — et toi qui m'abandonnes pour les bois, pour la chasse, pour la guerre peut-être ; ingrat, mon souvenir te revenait-il quelquefois ?

— Toujours ! fit à son tour et sur un ton dolent le nègre marron.

— Pourquoi ne pas venir ici plus souvent ?

— Tonga est un méchant nègre, Zami. — Un mot de lui me rendrait le plus heureux des hommes ; mais ce mot, il ne le prononcera jamais. — C'est qu'il ne m'aime pas, lui !

— Voilà bien comme vous êtes tous, injustes et cruels ! s'écria Zami, fortement émue. — Tonga n'est pas ce que tu crois. Il m'a dit bien souvent : « Si Jupiter venait à moi et qu'il me dit : — Carraïbe, j'aime mes maîtres que j'ai lâchement abandonnés ; — va demander ma grâce, et dès que j'aurai regagné l'atelier, jamais le gèreur n'aura connu travailleur plus zélé. — Reçois-moi alors dans ta

case ; je t'aiderai dans tes travaux le samedi¹, — le dimanche, je vendrai, au marché de l'Anse-Bertrand, du Canal ou du Port-Louis, nos racines et nos tortues ; — nous serons deux à t'aimer et te bénir ! — Oh ! alors, s'écriait Tonga, je donnerais ma main droite au nègre de la côte d'Afrique, et par cette langue qui n'a jamais menti, je lui dirais à mon tour : — Viens, sois mon fils ! le galibi te donne l'anneau de paix, ce signe de l'alliance entre les *Peaux-rouges* et les nègres de *l'autre côté de l'eau*. »

— Qui, moi ! retourner à l'habitation ? jamais ! fit Jupiter avec un sourire de haine.

— Et pourquoi pas, Jupiter ? répliqua la cabresse avec feu. Songe aux résultats affreux du marronnage ! Vois combien tes maîtres seraient à plaindre, si les plus vaillants nègres de l'atelier faisaient comme toi ! Ne sais-tu pas qu'à la terre il faut des bras, et des bras comme les tiens, forts, habitués au travail ? — *Partir marron*², mon ami, c'est plus que voler ; — oui ; car en privant le colon de ton aide, tu le ruines infailliblement. Ses cannes sècheront sur pied, le moulin ne sera pas

¹ On sait qu'il est d'usage de donner aux nègres des habitations la journée du samedi : — Si le colon les contraint à travailler, pour cause d'urgence, cette journée leur est payée à raison de *trois francs*

² Expression consacrée.

mis au vent, la raffinerie ne marchera pas, les animaux périront, faute de soins.

— Zami, interrompit le nègre, tu ne sais donc rien, toi-même! — Ce canon que tu as dû entendre;....

— Eh bien? fit la cabresse inquiète.

— Ce canon nous délivrait; nous allons être libres.

— Libres! — pauvre Jupiter, le seras-tu jamais davantage?

— Je crois bien, — et d'abord, dès qu'il y aura sécurité complète, je me fais soldat pour combattre les Anglais et tous les ennemis de la République.

Jupiter disait *soldat* et pensait *espion*. Il n'eût pas osé avouer son engagement avec Delphin.

— Comment, Jupiter, demanda Zami, que son pressentiment n'avait point trompée, tu n'aimes pas mieux servir un bon maître que d'aller risquer ta vie, et pour qui? — Tu me parles de République, est-ce que je sais ce que c'est? Et puis, si tu meurs....

— Zami, à la guerre tout le monde ne meurt pas.

— Je le vois, tu ne m'aimes plus!

— Moi? cria le nègre violemment, ne plus t'aimer! tu me fais bouillir le sang: — tiens, vois-tu, ma chère, si je suis vagabond, c'est la faute de Tonga. — Qu'il te laisse libre, que je puisse te

conduire à mon ajoupa des bois, et je te jure que nous y vivrons heureux et tranquilles.

Je ne quitterai jamais Tonga, répliqua froidement la cabresse; — tes instances seraient inutiles. — Je puis mourir de douleur si tu m'oublies; mais je remplirai du moins mon devoir jusqu'au bout. — Il est une coutume parmi les nôtres, Jupiter; les enfants ferment les yeux de leurs parents, ou ils sont maudits: — tu sais si les enfants maudits prospèrent jamais!

— Mais tu m'as fait des serments, fit observer le nègre, et tu ne les tiens pas.

— Un serment violé, dit Zami toujours impassible, est une tache au cœur; Dieu merci, le mien en est exempt. — Je t'ai juré de t'aimer, et le ciel m'est témoin que tu occupes ma pensée de tous les jours; mais il y a des liens non moins forts que les serments. On aime un père; on est à lui, on lui doit son travail et sa vie.

— Au bout du compte, pensa Jupiter, Tonga est vieux, usé; d'un moment à l'autre il peut.... Du reste, ajoutait-il mentalement encore, il y a des événements qui arrivent aux pêcheurs... un coup de vent... et, jetant un coup d'œil sur la faible case qui s'élevait à son côté, il fit une troisième supposition que nous n'osons pas reproduire ici; mais qu'à la fin de cet épisode de l'année 1794, le lecteur devinera aisément.

Il se contenta de dire haut :

— Promets-moi que si un malheur arrivait à Tonga... et il détourna la tête avec une feinte indifférence.

Mais Zami, dont les yeux brillèrent soudainement, le ramena lentement par le bras et le regardant en face, lui répondit avec une sorte de majesté :

— Jupiter, — si un malheur arrivait à Tonga tout naturellement, je le pleurerais, vois-tu, et, sans aucun doute, ma peine ne finirait qu'avec mes jours. — Si ce malheur avait une cause... que je ne veux pas prévoir, entends-tu? oh! alors, ce bras, tout impuissant que tu le supposes... cette main qui n'a jamais fait le mal...

Et la fille dévouée du caraïbe, étreignant le bras nerveux de son amant, sans cesser de l'observer, achevait en elle-même une phrase que ce dernier ne comprit que trop bien.

Néanmoins, comme il ne voulait pas donner prise sur sa pensée, il lutta avec la jeune fille de fixité dans le regard.

— Que veux-tu dire, cabresse? demanda-t-il.

— Si l'homme que j'aime le plus au monde après mon père, continua Zami, en imprimant à ses traits une contraction sauvage, osait jamais commettre un crime au profit de son amour... je le tuerais.

— Malheureuse ! s'écria Jupiter, devenu hideux.

Mais, comme s'il se repentait d'un transport involontaire, il se mit à rire bruyamment : — ce rire fut scellé d'une phrase hypocrite.

— Nous sommes fous, n'est-ce pas, de parler de toutes ces choses, ma bonne Zami ? — Le temps est un grand maître, laissons-le faire, et puis.... on ne sait pas ;.... on se corrige à tout âge !

Un éclair de joie rayonna dans les yeux de la cabresse ; ce mot venait de dissiper tous les nuages amoncelés à l'horizon de son bonheur. Elle s'avoua que, de suppositions en suppositions, on arrivait à l'absurde ; et puis, quand on aime, que l'on souffre véritablement, il faut si peu de bonnes paroles pour lénifier toutes les blessures d'un cœur qui se gendarme ; mais qui, en réalité, ne désire que la défaite !

— Serait-il possible, mon Dieu ! dit-elle avec tendresse, et en levant au ciel des yeux où déjà scintillaient quelques larmes.

— Pourquoi pas ? minaуда le congo avec affectation.

Ce *pourquoi pas ?* fut, pour Zami, comme un chant consolateur qui arriverait à l'exilé au fond d'une thébaïde ; — il se prend à espérer : — Elle aussi, la sensible fille, elle osa espérer, sans tenir aucun compte des contradictions manifestes du langage de Jupiter.

Dès-lors, l'amant malheureux, mais aimé, ayant ramené la cabresse au point de départ, c'est-à-dire à des sentiments calmes et tendres, se garda bien de rien risquer davantage sur le chapitre de l'amour. Il chercha, au contraire, à l'en distraire adroitement et à profiter du nouvel état de son âme, car il avait, dans cette visite au Portland, un but dont, jusqu'ici, il n'avait soufflé mot.

On se rappelle que, sur le perron de la maison principale de l'habitation *la Franchise*, appartenant à Delphin Bernès, il avait été échangé, entre celui-ci et Jupiter, quelques phrases après lesquelles le congo avait pris congé du jeune homme.

Des instructions évidemment avaient motivé ce départ précipité, — et si Jupiter avait, en arrivant aux *Caraïbes*, commencé par jeter un coup-d'œil sur les lieux, puis, arrivant à Zami, avait épuisé, dès l'abord, tout ce qui les concernait, c'est qu'il agissait avec la double qualité d'amant et d'ambassadeur. Or, d'après les lois ordinaires du *primo mihi*, il s'était occupé, en premier lieu, de ses affaires personnelles, quitte à faire plus tard celles de son mandant.

On a vu l'insuccès de ses arguments et l'inutilité de ses emportements; reste maintenant à connaître le résultat de sa diplomatie.

Delphin, malgré son patriotisme, n'était pas homme à s'immoler de gaîté de cœur à la cause révolutionnaire. — L'exaltation montait chez lui, et en fort peu de temps, à un paroxisme idéal; mais, nous l'avons dit, — il possédait à un haut degré l'art de se maîtriser; de telle sorte, que le mouvement ascensionnel de sa bile n'était pas plus rapide que le mouvement contraire. Cet art, si c'en est un, n'était, suivant nous, que le produit d'un calcul longtemps élaboré.

Comme Jupiter, il songeait un peu à ses affaires avant de donner ses soins à celles du pays. — Il avait, en effet, compris que la situation précaire de sa fortune le conduisait inévitablement à une ruine prochaine; — qu'un bon mariage pouvait seul le sauver. — D'un autre côté, il avait à se venger de la fierté de la famille de Joppé : on l'avait humilié, il fallait qu'il humiliât à son tour, soit en entrant forcément dans ce giron de patriciens, soit en perdant volontairement, par soif de haine, ceux qui l'avaient rejeté.

Ce que, en d'autres temps, il n'avait pu obtenir avec les armes courtoises du sentiment et de l'amour, il le voulait aujourd'hui avec celles de la peur et du désespoir. — Le soin d'une vengeance, quelle qu'elle fût, l'occupait donc exclusivement.

Jupiter n'était, d'après cela, que son chien

quêteur, lancé habilement sur la voie de l'inconnu.

Il devait, par des questions adressées à Zami, tirer d'elle des renseignements sur le lieu de retraite de M. de Joppé. Aussi, après son fameux : *Pourquoi pas?* Zami le vit-elle se lever lestement, comme pour partir; elle le retint.

Il l'aurait parié.

— Déjà! fit-elle, avec l'accent du reproche.

— Bonne Zami, lui dit-il en lui prenant les mains, Tonga va rentrer de la pêche.... s'il nous surprenait?...

Zami jeta un coup d'œil du côté de la *Falaise-Blanche*.

— Pourquoi le fuir, mon ami? — Tonga est bon, humain : reste, au contraire; il t'aidera de ses conseils.

— Veux-tu que je te dise? murmura le nègre à voix basse, je n'ose pas.... Si encore M. de Joppé, qui est le meilleur des hommes.... mais il n'est pas chez lui.

— Ah! fit Zami avec irréflexion, tu sais donc qu'il est absent?

— On me l'a dit, répondit Jupiter; mais où est-il? — c'est ce que j'ignore.

— Qu'est-ce que ça fait? va trouver Madame.

— Madame est trop sévère.

— Mameselle Sophie ?

— Mameselle n'est pas maîtresse.

— Mais M. Mathias ?

— Il est trop méchant ; c'est monsieur que je voudrais voir ; — il me pardonnerait , lui... Si tu demandais à Tonga le lieu ?...

L'imprudente Zami se hâta d'interrompre le questionneur.

— Tonga n'avouerait rien ; — son âme est un tombeau pour les secrets.

— C'est donc un secret ? fit vivement Jupiter.

L'obséquiosité de ce dernier étonna la cabresse.

— Je n'en sais rien , lui dit-elle , — et elle se prit à s'interroger sur les différentes phases de l'entretien. Sans rien comprendre au but auquel visait le congo , elle se promit néanmoins silence et circonspection.

— Voyons , chère , dit Jupiter qui , pour arriver à ses fins , avait résolu les grands moyens ; — écoute-moi bien. Je veux décidément rentrer en grâce , — si tu m'aides à découvrir la retraite de Monsieur , je te donnerai la croix d'or de ma pauvre mère.

Zami ne répondit pas.

— Ah ! fit le diplomate désappointé , tu refuses ?

tu ne m'aimes pas , quand c'est toi qui m'accusais ,
il n'y a qu'un instant !

— Je t'aime et je refuse.

— Et pour quelle raison ?

Nouveau silence de la part de la créole.

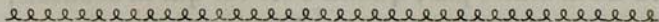
— Tu sais pourtant quelque chose ?

— Finissons-en , fit Zami impatientée. Je ne sais
rien ; du reste , ton insistance me déplaît.

Cette cabresse avait toute la faiblesse d'une femme
qui aime ; mais avant tout , elle possédait le cou-
rage de la fille dévouée ; — chez elle , l'amour venait
après le devoir. Du reste , qu'on le sache bien , il
y a , même à l'endroit de l'amour , certaines rete-
nues chez les castes ; c'est de la *défiance* ; ce n'est
pas encore du mépris.

Zami allait peut-être déduire tous les motifs de
cette défiance , lorsque Tonga parut inopinément
à ses yeux : il avait fait le tour de la case , sans être
aperçu.

Il déposa un filet , des lignes et un panier de
cayeux devant sa demeure ; — puis il s'avança froi-
dement vers Jupiter.



CHAPITRE SIXIÈME.

CRÉOLE ET AFRICAÏN.

Zami tremblait de tous ses membres : elle connaissait les deux hommes qui se trouvaient en présence ; — il fallait si peu pour amener une collision.

Tonga considéra Jupiter pendant quelques minutes. Jupiter lui rendit examen pour examen. Qui aurait pu dire lequel de ces deux hommes allait porter le premier coup !

Tonga était obsédé par une pensée : Jupiter venait-il, comme autrefois, en ennemi, tout au

moins en vagabond ? ou bien venait-il faire amende honorable ? — Ses intentions s'accorderaient-elles désormais avec les vues du caraïbe ? — Cette idée compliquait la situation et l'empêchait de se dessiner.

Zami, la pauvre cabresse, quoique fortement impressionnée, risqua l'ouverture de l'entretien.

— Mon père, dit-elle, Jupiter n'est pas éloigné de retourner chez ses maîtres... si tu voulais lui venir en aide...

— C'est vrai, appuya le nègre marron, cette fois, c'est pour tout de bon.

— Tout de bon,.... tout de bon, murmura Tonga en jetant un regard sur sa fille. — Je te l'ai dit bien des fois, ajouta-t-il en toisant ensuite Jupiter, lorsque tu voudras entrer résolument dans la bonne voie, viens et ne dis que ces deux mots : *Caraïbe, marchons!* — Voyons, je suis prêt, moi, — partons-nous pour *Folleville?*

— Parole d'honneur, compère; mais nous avons à causer... ne précipitons rien.

— Mais promets-tu ?

— Je promets.

L'africain répondait, ainsi que les circonstances l'exigeaient; il eût risqué beaucoup d'agir autrement. Il avait affaire à un descendant de ces hommes qui avaient régné sur les îles, et malgré son âge,

Tonga eût été pour lui un rude ennemi. Du reste, Jupiter avait maintenant besoin et désir de temporiser, et puisque la position ne pouvait être prise d'assaut, il attendrait le moment favorable. Son adversaire pourrait se laisser surprendre, et, faut-il le dire? l'adroit coquin avait flairé le panier de cayeux. C'était plaisir, pour lui, de voir ces petits poissons témoigner, par des bonds tumultueux, de leurs dernières convulsions. Il supposait, et avec raison, que ces citoyens de la côte, mis sur le gril et trempés dans une sauce spéciale, devaient flatter singulièrement son palais veuf de la moindre nourriture depuis la veille au soir.

L'intelligente Zami s'était déjà levée et mise en devoir de laver à l'eau douce ladite marée, dont elle retirait et jetait les breuilles.

— Voyons, as-tu faim? reprit Tonga dont l'appétit, aiguisé par la pêche, était surexcité par l'excellente idée de Zami.

— Ma foi, compère, dit piteusement Jupiter, et sans rélicence aucune, je vous avouerai que je meurs de fatigue et de besoin.

— En ce cas, fit le caraïbe, tu vas dîner avec nous?

— J'accepte, répondit Jupiter, et je vais même vous....

— Non, reste là, je vais allumer le feu et faire la pimentade.

Tonga entra dans sa case, laissant son hôte livré à la plénitude de ses réflexions.

Les yeux du nègre marron s'écarquillèrent : le mot de sauce à *pauvre homme* ou de pimentade, dont il croyait déjà respirer la piquante senteur, stimulait un appétit qui menaçait d'être furieux. Et puis, ces cayeux bouillants ont toujours été pour les créoles un régal des plus succulents : les nègres surtout, essentiellement ichthyophages, se complaisent dans une nourriture qui, quoiqu'en puissent dire certains auteurs, ne leur ôte ni de leurs forces, ni de leurs qualités physiques.

Ce fut donc avec bonheur que Jupiter suivit tous les mouvements du Caraïbe et de sa fille. — Ils allaient et venaient pour la préparation du festin.

Zami avait successivement cueilli des piments-*café*, des piments-*bouc* et une bonne provision de citrons : — cela fait, elle vint s'asseoir auprès de l'invité.

Tonga, lui, disposa le poisson dans un large coui et le saupoudra de sel fin. — Zami exprima sur le tout plusieurs citrons et y jeta des rouelles de piments, puis elle secoua vigoureusement le coui, de façon que chaque cayeu s'humectât de cette saumure.

Dans la case, et par les soins du vieillard, une braise ardente attendait ses martyrs ; ils y furent

méthodiquement placés. — Vint enfin le tour de la sauce traditionnelle, qui se composa d'eau fraîche, de piment, de citron et de sel.

Pas n'est besoin de dire la voracité du visiteur. Il restait pour causer *un peu*; — nous croyons, nous, à le voir engloutir les cayeux saturés de sauce, qu'il restait bien aussi pour manger *beaucoup*. Les bouchées de poisson et de farine de manioc disparaissaient avec une rapidité électrique.

On fit dessert avec quelques goyaves - *cayenne* bien mûres et des mangotines jaunes. Un coup de tafia devait terminer le repas champêtre.

— A la santé de ce bon M. de Joppé, fit Tonga en regardant Jupiter.

Ce mot lancé par le vieillard devait servir de transition naturelle à la course convenue; c'était dire à peu près : — « *Partons-nous?* »

L'hôte repu se rappela soudain le rôle déjà joué; — satisfaisant à la fois son palais et son amygdalite, il choqua un petit gobelet de fer-blanc contre le coco qui lui était présenté : le tafia fut consommé.

— Savez-vous, compère, fit remarquer Jupiter, que vous avez là un petit tafia qui est excellent! — J'en ai goûté hier qui ne valait pas un escaling le gallon, tant il sentait la couleuvre. Est-ce vous qui le faites?

— C'est un cadeau de madame de Joppé, répondit Tonga ; c'est du meilleur.

— Ah ! fit Jupiter, on vous traite à ce qu'il paraît.

— Assurément , comme tout le monde. — Certes , ajouta le caraïbe comme par réflexion , si *l'égalité* est quelque part , c'est bien chez ces braves gens-là.

Pendant cette courte conversation , Zami avait enlevé tous les ustensiles et restes du déjeuner.

Jupiter n'osait pas contrarier son hôte , seulement il pensait que l'exemple de l'égalité , invoqué par ce dernier , était des plus mal choisis , quand il s'agissait d'une habitation sur laquelle il y avait maîtres et esclaves.

Tonga avait voulu dire : *égalité dans les récompenses*.

Tout en faisant sa réflexion à voix haute , il avait tiré d'une casaque de laine rouge deux longs *bouts*⁴ terminés par un chalumeau de paille. Il en remit un à Jupiter qui s'empressa d'accepter.

Zami apporta du feu et les deux têtes de nègres s'enveloppèrent dans un nuage grisâtre dont les flocons se perdaient au-dessus de la case.

Naguère , c'était l'africain qui avait adroitement éloigné l'heure du départ ; — maintenant , c'était

le créole qui, sans y prendre garde, la reculait encore. — Tonga était victime de l'habitude.

Ils fumèrent longtemps; car les bouts sont d'une longueur extrême; et puis le nègre fume lentement, — il savoure.

Le soleil arrivait bientôt au zénith de ces deux hommes assis à quelques pas de la case. Comme il incommodait le vieillard qui n'avait pas, ainsi que Jupiter, un morceau de l'ombre projetée par le palmiste; — si nous allions fumer là, sous le mangotier ¹ proposa-t-il.

Le nègre marron changea de place avec lenteur et plaisir; car c'était toujours une perte de temps.

Le mangotier est un arbre immense, dont le dôme touffu divise tellement les rayons solaires, que c'est à peine si, entre ses vastes branchages, il existe quelques clairières.

Donc, nos fumeurs sentirent, avec bonheur, circuler sur leurs visages, échauffés par la libation alcoolique, le peu d'air qui passait sur les feuilles.

On sait l'influence d'une chaleur tropicale après un repas, après fumer, et l'on ne s'étonnera pas de voir le vieux nègre, alourdi par tant de causes réunies, laisser tomber sur l'herbe le petit mouche-ron de son bout et, peu à peu, s'arrangeant convenablement, la tête appuyée sur le tronc

¹ C'est le mangoustan ou mangostan de l'Inde.

nouveux de l'arbre , finir par succomber à un sommeil lourd et impérieux.

Jupiter regardait du coin de l'œil tous les mouvements de son hôte et , s'il en dissimulait sa joie, il ne s'en applaudissait pas moins au fond du cœur; ce sommeil promettant une durée de deux bonnes heures, au moins. Nouvel ajournement.

Une idée vint bien alors traverser son esprit : la fuite était facile ; mais le but n'étant pas atteint, que devenaient les instructions positives de Delphin Bernès ? Tout en fumant, notre songeur se mit à réfléchir sur les moyens employés jusqu'ici inutilement ; — il se demanda ensuite quels étaient ceux dont il pouvait encore disposer. Il faut avouer , à sa honte , qu'il n'en trouva pas un seul.

— Ma foi , pensa-t-il , je lui dirai tout ce que j'ai fait ; — il sera peut-être plus heureux que moi.

Cependant les vingt-cinq gourdes titillaient, de temps en temps, au fond de la poche de ce diplomate dans l'embarras ; il ne pouvait s'empêcher de convenir qu'un homme , payé d'avance, devait réussir ou passer pour un sot.

Ces réflexions s'entrechoquant dans son cerveau, en ce moment ébranlé, puis, cet opium, sous la forme du tabac , lui faisant cligner l'œil à l'encontre de sa volonté , il arriva à cet état de prostration qui n'est pas le sommeil, qui n'est pas la

vie ; — il rêvassait. — Venant ensuite à s'accouder instinctivement sur son genou, sa tête s'abattit dans sa main, son corps glissa sur le gazon, et l'homme ronfla bientôt comme un jaguar.

Bizzarrierie des destinées ! — Deux nègres, ennemis de nature et de volonté, gisaient là, dormant sous la protection d'un même mangotier !

L'un d'eux formait comme le dernier anneau de cette chaîne si longtemps étendue sur le sol vierge du nouveau monde ; c'était le rejeton, unique à la Guadeloupe, de cette race titanique qui, avec les Galibis dont elle possédait, nous l'avons dit, la langue et les coutumes, domina jadis sur l'immensité de l'archipel colonial. (Quelques auteurs ont tellement identifié ces deux peuples, que Duterre lui-même, qui écrivait peu de temps après le débarquement de l'expédition partie de Dieppe, dit indifféremment : *Caraïbes* ou *Galibis*.) — L'autre avait pris naissance, comme disaient les Indiens primitifs, de *l'autre côté de l'eau*. (Les révérends pères qui les instruisirent, leur ayant appris qu'ils arrivaient d'un pays situé sur l'autre rive de la mer. L'Océan pour eux était un canal.) Comme ses pareils, il avait été fait prisonnier fort

jeune encore, et destiné, suivant l'usage, à servir de pâture aux vainqueurs. Or, il se trouva qu'un Juif l'acheta avec deux cents autres, et revendit sa denrée humaine à un capitaine négrier.

On sait, et la négrophilie n'a pas manqué de nous l'apprendre, comment s'opérait le commerce de la traite. Reste à savoir si tous les écrits publiés étaient de véritables vérités, ou des vérités contestables. Nous ne ferons certes pas, nous, l'éloge du trafic; ce n'est ni notre mission, ni le résultat de notre conviction. Nous dirons seulement qu'acheter des créatures destinées au feu ou à la déglutition par leurs vainqueurs, les emmener en servitude sous un ciel plus tempéré où elles sont parfaitement nourries, traitées, soignées, vêtues et même instruites, ne nous paraît pas chose si condamnable; nous dirons même avec hardiesse, mais avec regret, que le maintien de l'esclavage nous paraît indispensable, si la France veut conserver ses colonies. Pour qui connaît le nègre, ses instincts, ses tendances, et surtout sa suprême paresse, cette assertion ne paraîtra point erronée. L'émancipation, arrivant dans nos îles, avec une vitesse électrique, serait le signal du pillage, des massacres et de l'incendie. Nous terminerons là des réflexions que ne comporte pas la portée restreinte de ce récit auquel nous revenons ¹.

¹ Nous écrivions ceci en 1847; nous étions fort loin de penser que la

Jupiter avait été conduit à la Guadeloupe et vendu , avec d'autres camarades , à M. de Joppé. — Sa mère l'avait suivi ; elle était morte peu d'années après son arrivée. Cette mort avait été déterminée par l'abus des boissons fortes.

Le maître avait élevé son jeune esclave parmi les familiers de sa maison (c'est ce que l'on nomme *les gâtés*). Comme il reconnut en lui adresse, force et intelligence , il songea à en faire, dans l'avenir, un *commandeur*. Malheureusement, l'africain , tête ardente , se fut bientôt lié à quelques mauvais sujets d'une habitation voisine, et un beau jour il *partit marron*.

On le ramena , au bout de quelque temps , malade et n'en pouvant plus , tant la souffrance l'avait miné. M. de Joppé le reçut des mains de la personne qui le reconduisait , et l'envoya soudain à *l'hôpital* ¹. Dès que le nègre put reprendre la houe , il fut appelé et sévèrement admonesté ; — c'était certes le moins qu'on put faire. Le congo sembla reprendre ses travaux avec bonheur ; mais sa mauvaise nature l'emportant de nouveau , il

France , devenue républicaine en 1848 , nous donnerait si tôt et si malheureusement raison ! (15 Septembre 1848).

¹ Case vaste et aérée , dans toutes les habitations de la colonie , où les malades reçoivent des soins. — Un médecin , abonné , y fait de très régulières visites. — Les négresses âgées sont chargées du service , sous la surveillance de la femme du propriétaire.

mit le feu au magasin qui contenait les vivres. On s'empara de sa personne. M. de Joppé était alors absent : son gèreur prit sur lui de faire administrer à l'incendiaire la correction que le *Code noir* autorise ¹. — Cette punition exaspéra le coupable qui prit la fuite.

Nous l'avons entendu raconter sa faute à Joséphine B.... avec toute la légèreté d'un endurci.

Jupiter, on le voit, de l'état nomade et aventurieux de son premier âge, en était venu à une demi-civilisation et, contre l'ordinaire, il n'y avait rien gagné. Les principes révolutionnaires jetant enfin une semence sur un pareil terrain, il en résultait des fruits incomplets, sinon dangereux.

A le voir dormant sous le mangotier, on n'eût pas imaginé que cette enveloppe renfermât une âme dure et sauvage, inaccessible aux douces émotions de la vie. L'amour avait bien pu toucher cette âme, mais uniquement par son côté dramatique ; sa poésie lui était inconnue.

Il y avait longtemps que cette partie de sommeil improvisé avait jeté son premier ronflement ; nos deux héros ne semblaient pas disposés à la rompre de si tôt.

De son côté, Zami avait, en un clin-d'œil, ter-

¹ En France, cet homme eût compromis sa tête. — On se borna à lui donner quelques coups de fouet. (On sait que, dans le nombre, qui est de 29 au plus, il y en a fort peu qui atteignent le coupable). — Il nous semble que c'est de l'impunité, ou peu s'en faut.

miné l'ouvrage journalier, pourvu à la subsistance des hôtes grognards, des cabris de l'ajoupa et préparait déjà un certain *calalou*, dont l'odeur eût séduit le plus rebelle estomac.

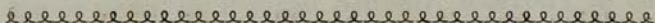
— Peut-être, augurait la cabresse, Tonga invitera-t-il Jupiter au repas du soir et, en ce cas, je veux qu'il se régale. Ainsi donc, l'amour de Zami allait se traduire par la succulence du calalou.

Quand ce mets classique des colonies fut en bon train, la cabresse vint s'asseoir à l'ombre de la case et en face du mangotier. De cette place, elle contemplait et l'auteur de ses jours et l'auteur de son martyre. La réunion inespérée des deux êtres qu'elle aimait à ces différents titres, lui causait une douce joie. Aussi, la voyons-nous prendre résolument et avec plaisir un ouvrage de couture qui reposait dans un panier caraïbe. — L'aiguille marchait; c'était bon signe.

Le mouchoir *imité des Indes*, qu'elle ourlait ainsi, devait parer sa tête le dimanche suivant; — un des côtés recevait le dernier point, quand mouchoir, fil, aiguille, dé, ciseaux roulèrent sur le sol. La cabresse était froide.... de peur.

Devant ses yeux, un homme (véritable apparition dans un pareil moment) avait un doigt sur la bouche, comme pour lui recommander le silence.

Zami ne proféra pas un cri, pas une parole. On l'eût prise pour une pierre.



CHAPITRE SEPTIÈME.

LE PUNCH. 7.

— Pas un mot, ou tu les réveillerais, dit à mi-voix le nouveau venu à la cabresse épouvantée.

La recommandation était au moins inutile, car celle-ci, surprise à l'improviste, l'eût-elle voulu, n'aurait réellement pas trouvé une syllabe dans son esprit. Nous l'avons cependant montrée déjà ferme et courageuse, — oui, tel était le fond de son caractère; mais les nègres, quelle que soit leur vaillance naturelle, faiblissent toujours dans les circonstances où il y a apparence de merveilleux

— Tu as peur? ajouta l'inconnu, dont l'arrivée soudaine exerçait un si terrible empire. — Voyons, Zami, dit-il avec douceur et en se baissant auprès d'elle, tu ne me reconnais donc plus?

La cabresse, à son nom prononcé, ouvrit de grands yeux, et, voyant un blanc prendre place à ses côtés, comme l'eût fait son égal, se rassérena bientôt, et puis, elle chercha tout de suite dans le livre de sa mémoire. — Efforts inutiles, elle ne se rappela ni nom, ni figure, et laissa tomber un *non* inarticulé.

— Tant mieux, pensa le blanc qui craignait les effets d'une réponse affirmative. — Il changea aussitôt de conversation; car il importait de ne pas perdre de temps, Tonga pouvait se réveiller et déranger un dialogue dont le résultat serait sans doute si utile aux projets du questionneur.

— Quel est ce nègre? dit-il avec indifférence, il me semble le connaître. — N'est-ce pas Jupiter de l'habitation *Folleville*?

Et comme Delphin Bernès, car c'était lui qui, impatient de ne pas revoir son ambassadeur, avait devancé le rendez-vous concerté sur le perron de sa propriété, et profitait en ce moment de la quasi-solitude de Zami pour l'interroger à défaut de son père, — comme Delphin, disons-nous, pouvait bien, ainsi que cela s'est pratiqué souvent, arrê-

ter ce nègre qu'il savait peut-être marron; la cabresse n'osait pas dire *oui*, tremblant de compromettre son amant. — Le blanc comprit aisément le motif de sa taciturnité et vint à son secours tout aussitôt.

— Sois tranquille, Zami, dit-il avec gracieuseté, Jupiter est l'hôte de Tonga que j'aime et que j'estime, et je ne lui veux aucun mal. — Si tu me vois à la case du bon caraïbe, c'est que j'allais au Piton chasser le colibri....

Ce mensonge eut tout l'effet désiré; il acheva de ramener sur les traits de la fille du nègre une sérénité parfaite, — et puis il ressemblait tellement à une vérité! Le fusil de Delphin était là, attestant ce qui venait d'être dit.

— Et la chaleur est si étouffante sur le rocher, que j'ai préféré attendre ici. — Travaille, Zami, que je ne te gêne en rien.

— Si Monsieur veut se rafraîchir?... demanda Zami tout-à-fait revenue de sa frayeur.

— Mais volontiers, mon enfant, répondit Delphin qui, à l'instar de son envoyé, vit dans cette ouverture, un moyen de réussite.

Zami arrangea vivement sa couture dans son panier à ouvrage, et disparut au pas de course

parmi les touffes de citronniers et goyaviers qui ombrageaient les abords du jardin.

Cette fille, pensa Delphin, vient d'avoir une idée admirable, un verre de punch me fera le plus grand plaisir....

Puis, ayant tourné ses regards du côté du mangotier, il aperçut les deux gros yeux du nègre marron, qui reluisaient entre quelques brins d'herbe de guinée. — Diable! fit-il à voix basse, il ne dort pas....

Jupiter, en effet, venait de se réveiller et de reconnaître le jeune homme; il avait de plus attiré son attention; c'était, pour le moment, tout ce qu'il désirait. — Voyant que Delphin, qui craignait l'insuccès, voulait parler, il mit un doigt sur la bouche, tout en désignant par un geste, Tonga qui ronflait encore et Zami qui allait revenir des halliers.

Le jeune homme se tint alors sur ses gardes, seulement il se pencha vers la terre, et hochant la tête dans la direction de l'habitation *Folleville*, il sembla dire: — Eh bien, *sais-tu où est M. de Joppé?* » Jupiter répondit aussitôt en remuant l'index, ce qui voulait dire *non*.

Le blanc se mordit les lèvres comme un homme désappointé; mais qui, en définitive, avait prévu ce qui était arrivé: il se releva donc précipitamment; car il venait d'entendre trembler le feuillage.

Zami bondissante vint déposer à ses pieds les plus jolis citrons du monde.

L'œil exercé de Delphin découvrit, dans le choix et la fraîcheur de ces fruits, tout le soin qu'avait apporté son hôtesse dans la cueillette. Elle avait dû braver les plus cruelles épines pour saisir ceux qui avaient mûri au sein des arbustes ; les autres, à cette heure du jour, étant reconnus malsains.

Zami était rentrée dans la case où le calalou cuisait à petit feu. Elle s'arma d'un couteau, d'un verre et d'un demi-gallon qui contenait le fameux tafia dont, le matin, Jupiter avait si savamment fait l'apologie, — et vint remettre le tout au blanc qui mourait de soif.

— Voulez-vous du sucre terré ou du sirop clarifié ? demanda-t-elle à Delphin.

— Du sirop, Zami, si tu veux bien, et surtout de l'eau fraîche.

— Oh ! pour cela, soyez tranquille, dit la jeune fille avec un brin d'orgueil ; nous avons des cruchons de Saint-Thomas qui glacent presque l'eau de la ravine, pourvu que nous les placions dans un courant d'air.

— Bonne méthode, dit Delphin en coupant les citrons.

Zami apporta le sirop clarifié dans une petite

caraffe anglaise et l'eau fraîche dans une gargoulette porcuse et glaciale.

— Maintenant, dit-elle, en plaçant un escabeau devant son hôte, voici une table.

Delphin mêla le tafia, le jus de citron et le sirop, puis il versa, et de très-haut, l'eau limpide dans son verre ; — le punch était fait.

D'un petit morceau d'œil qu'il gardait ouvert, Jupiter suivait l'opération délicate, et il s'avouait ingénûment que, n'étaient les circonstances qui le condamnaient à garder la position horizontale, il enfouirait volontiers deux éditions de ce breuvage tentateur. — Il souffrait d'autant plus de cette contrainte, qu'un changement de scène était inévitable, et qu'il n'en pouvait prévoir l'issue. Cependant, comme ce qu'il voyait lui faisait mal, il ferma sa petite fenêtre et parut dormir profondément.

— C'est vraiment excellent ! dit Delphin en faisant claquer sa langue. — Où as-tu acheté ce tafia, Zami ?

La cabresse répondit comme Tonga l'avait fait, le matin, à une question presque semblable du nègre marron.

— Ah ! ah ! fit Delphin, c'est du tafia de l'habi-

tation *Folleville*! — M. de Joppé est le maître des fabricants : il faudra que j'en envoie chercher quelques gallons ; — il est vraiment savoureux.

Et l'admirateur du tafia renouvela une libation si attrayante ; — cette fois, il la sirota, tant il prenait plaisir à flairer et déguster ce nectar colonial.

Jupiter ne vit pas ce manège de connaisseur ; mais, par une sorte d'intuition gourmande, il le devina.

— Y a-t-il longtemps que M. de Joppé a quitté *Folleville*? risqua le républicain négligemment ; mais avec une appréhension réelle. Il lui semblait que cette femme des halliers devait comprendre le but d'une question naturelle en apparence.

Zami répondit sans réfléchir : — Depuis six semaines environ, deux mois au plus.

C'était la seconde étourderie de la journée !

Le visage de Delphin s'illumina ; malgré lui, sa joie se traduisit par un frottement de mains assez rapide.

Zami le regarda alors ; mais l'oublieux jeune homme se remit aussitôt de ce mouvement spontané et inopportun ; il composa sa physionomie, et agita son mouchoir en guise d'éventail. — Il venait d'apprendre un fait important : la disparition de l'émigré datait de l'arrivée des Anglais ! or, il ne pouvait qu'être dans leurs rangs. — Ce n'était pas au moment où plusieurs habitants étaient

allés chercher l'ennemi ⁴, pensa-t-il, que M. de Joppé se serait réfugié dans une île voisine, au pouvoir de ce maître de l'archipel. — Il savait, du reste, les idées absolues de madame de Joppé, et ces idées, elle les imposait à son mari qui, dans cette circonstance, avait dû aller se battre par obéissance.

Ces réflexions passèrent comme un trait dans l'esprit de Delphin, et, dès-lors, il pensa avoir atteint le but de sa course au Portland. — Ce n'était cependant qu'un jalon posé sur une voie : il s'y engageait néanmoins résolument, comme ces visiteurs de catacombes, que le péril exalte, et qui livrent follement leur vie aux chances d'un fil cassant ou d'une lumière douteuse. — Ces caractères ont tout l'honneur de l'admiration en cas de réussite, ou toutes les bavures du mépris quand ils échouent.

De son côté, Jupiter, qui ne dormait point et qui ignorait parfaitement les projets ultérieurs de son complice, commençait à se demander s'il devait feindre longtemps encore un sommeil inutile, à son avis : — ce qu'il venait d'entendre lui paraissait clair ; il rouvrit donc son œil d'Argus.

⁴ Nous n'entendons garantir, en aucune façon, l'exactitude de ce fait ; cependant il nous a été affirmé dans les colonies.

CHAPITRE HUITIÈME.

LA RETRAITE.

— Tiens , fit Delphin avec un étonnement admirablement joué , voilà Jupiter qui se réveille !

A cette phrase , qui répondait si bien à son désir , le nègre marron étendit des bras impossibles , s'assit sur son séant et manifesta , à son tour , un ébahissement des mieux combinés.

— Le citoyen Delphin ! dit-il , et prompt comme une flèche il vint s'abattre aux pieds du blanc. — Les maudites gourdes résonnèrent bruyamment : ce fut comme un remords qui parlait à son oreille ;

décidément cet argent n'était pas gagné. — Delphin feignit de ne pas s'en apercevoir. Zami, au contraire, se montra étonnée de cette richesse de son amant, non moins que du nom qu'il venait de jeter avec maladresse.

— Imbécille, pensa le blanc, j'ai caché jusqu'ici qui j'étais ; voilà qu'il me dénonce ! — Mon Dieu, mon Dieu ! être obligé de se servir de pareils êtres !

— Ah ! fit la cabresse, vous êtes ce monsieur Delphin Bernès qui... je me rappelle à présent... Tonga vous connaît, je l'ai souvent entendu parler de vous.... Pourquoi ne voulez-vous pas que je le réveille ?

— Garde-t'en bien, Zami, le pauvre homme n'est plus jeune ; ce sommeil lui est nécessaire. — Je le reverrai au retour de la chasse. — Viens-tu avec moi, Jupiter ? Tu me guideras dans ces broussailles ; les sentiers du Portland te sont familiers.

Un demi-sourire, calculé avec art, vint errer sur les fossettes de Delphin. — Jupiter, cette fois, se montra intelligent.

— Le citoyen Delphin plaisante, dit-il en riant, il sait que je suis marron.

— Je le supposais du moins, reprit le jeune homme ; mais à te voir chez le brave Tonga, le bon caraïbe, je pensais...

— Que je venais réclamer son aide pour rentrer

en grâce, interrompit Jupiter, oh! oui, citoyen, vous devinez tout. Nous devons nous rendre cette après-midi à l'habitation *Folleville*.

— C'est fort bien agir, Jupiter, dit sérieusement Delphin. Il faut retourner chez tes maîtres, les aimer et les servir avec zèle. — Tu ne pouvais choisir un meilleur protecteur. Tonga est vénéré de tout l'Anse-Bertrand, et les blancs l'estiment comme s'il était de leur couleur; c'est que l'honneur, Jupiter, peut résider chez tous, les grands et les petits.

— Que vos paroles sont bonnes, cher monsieur! murmura Zami en joignant les mains. Jupiter, fais bien ce que dit M. Delphin et ne retourne plus dans les bois.

— Je l'ai juré à Tonga.

— Et tu tiendras parole aujourd'hui même, j'en suis sûr, dit Delphin.

— C'est convenu, reprit Zami.

— Oui sans doute, c'est chose convenue, répliqua Jupiter; mais puisque Tonga dort encore, je vais accompagner le citoyen au Piton, et ce soir, à l'heure de la prière, nous irons auprès de Madame.

L'ombre du doute sembla passer sur la face de la cabresse, le nègre se hâta de reprendre :

— Si Zami ne croit pas à la parole d'un ami.... je jure....

Et il s'apprêtait, l'infâme, à lever la main, en consécration du plus abominable des serments.

— C'est moi, Zami, qui suis garant de Jupiter, interjeta Delphin, tu sais si un blanc a jamais menti!

— Partez alors, partez. — Que vous êtes bon, monsieur!

— J'oubliais, reprit Delphin, de te recommander le repas du soir pour ce brave nègre....

— C'est chose faite, répondit Zami, voyez plutôt; et elle alla prendre sur un petit fourneau de terre un *canari*¹, en fonte du Périgord; elle en sortit le couvercle. — Une odeur de petit-salé et de bananes jaunes, mêlés au calalou, se répandit dans ce milieu des trois personnages, et machinalement Jupiter passa deux fois sa langue sur ses grosses lèvres. — Une certaine retenue empêcha le blanc d'en faire autant; il s'avoua néanmoins ce fait incontestable, à savoir : que les négresses seules savent préparer l'excellent calalou.

Jupiter présenta le fusil à Delphin; — ils partirent.

Zami les suivit des yeux jusqu'au bouquet d'oli-

¹ Le *canari* est une petite chaudière plate et large. — Le plus ordinairement il n'a pas de pieds — On le pose sur un fourneau ou sur trois pierres.

viérs situé sur le morne dont nous avons déjà eu occasion de parler.

Les deux complices s'y enfoncèrent résolument et, au lieu de suivre les sentiers qui mènent au Piton, ils les laissèrent à gauche. — Ils descendirent ensuite la pente rapide qui conduit au Goulet, et se trouvèrent, après vingt minutes de marche, au bord de la mer. La porte d'Enfer était devant eux ; — à dix pas, sous d'immenses mancenilliers, un cheval piaffait, excité par les mouches qui passaient à travers les mailles du caparaçon.

Delphin détacha l'animal, et sauta en selle. — Jupiter, comme d'usage, saisit la queue.

On prit d'abord sur la droite la route battue, qui, à travers les bois de campêches, de copaïers et de raisiniers, conduit à l'habitation X...., puis, à la bifurcation peu distante de cette raffinerie, Delphin tourna brusquement à gauche par un sentier difficile. La chaleur était accablante, bête et gens suaient à grosses gouttes, néanmoins on marcha toujours. — On vint raser les lisières de cannes de L...., mais là, comme un instant auparavant, le cavalier tourna encore à gauche. — Le terrain, cette fois, était plus aisé et l'allure dou-

bla , si bien qu'après une bonne demi-heure , les voyageurs s'étaient tout à fait éloignés des grands établissemens et arrivaient à une savane fort restreinte où Delphin mit pied à terre.

Un petit mulâtre borgne était accroupi sous un goyavier, et y jouait à la *canique*. Dès qu'il vit Jupiter, son premier soin fut de s'emparer du cheval qu'il accommoda bravement , et qu'il laissa paître ensuite en le tenant par une longue corde.

Jupiter et Delphin pénétrèrent dans le fourré, et arrivèrent bientôt à une masse de rochers , où l'œil humain eût eu de la peine à découvrir trace de porte. Il y en avait une pourtant, et même en bois de courbari; mais les propriétaires primitifs de cette cabane avaient enduit la partie visible d'un cambouis saupoudré de terre et de rocaille , et cela si artistement , qu'une végétation de lianes pariétales n'avait pas tardé à serpenter sur toute la surface de l'huis secret.

Le nègre écarta le feuillage , puis il tira doucement à lui.

L'ouverture bailla de façon à permettre l'entrée à un seul homme. Delphin se fit précéder par le maître du logis ; il entra à son tour repleyé sur lui-même. Une fois dans cette espèce de grotte, il se redressa et vit avec surprise une cabane fort bien organisée : elle recevait jour par les fissures des rochers qui surplombaient. Un hamac était

suspendu dans un coin, en face d'un petit meuble d'acajou taché et moisi, produit d'un vol sans aucun doute, qui renfermait plusieurs assiettes, canaris, cuillers d'étain, gobelets de fer-blanc, couteaux, etc. — A terre, et à un pied du petit meuble, trois roches, d'égale hauteur, indiquaient le foyer. Entre elles, on distinguait une poignée de cendres. Deux chaises, l'une en rotin, l'autre en paille de latanier, complétaient l'ameublement.

Delphin s'assit sur la chaise de rotin et s'essuya le front. Jupiter allait et venait. — Il profita de la position de son hôte, qui tournait le dos au hamac, pour passer derrière cette portière d'un nouveau genre, et disparaître. — En un clin-d'œil, il eut déposé, une à une, ses vingt-cinq gourdes dans un trou et il reparut immédiatement, sans même que le blanc se fût aperçu de son absence.

— As-tu quelque chose de bon à boire ? dit celui-ci au nègre marron.

— Tout ce que vous voudrez, répondit avec empressement son frère noir. — Il y a ici du tafia, du rhum d'Antigue, du genièvre, du guignolet d'Angers, et de l'anisette de Bordeaux.

Delphin resta abasourdi à cette énumération de richesses alcooliques.

— Où diable as-tu pris tout cela ? exclama-t-il en riant.

— Un peu partout, citoyen. — Le tafia chez

mon maître ; vous avez bu le pareil chez Tonga : — le rhum me vient d'un contrebandier qui a passé par ici il y a cinq ou six mois ; c'est un cadeau. Le genièvre, ... je l'ai enlevé à l'encan de la Pointe-à-Pitre, pendant que l'encanteur regardait en l'air avec ses lunettes vertes ; le guignolet et l'anisette ont été trouvés chez un camarade, mort dans les bois il y a quelques jours.

— Admirablement travaillé, Jupiter ! tu serais digne de figurer parmi les brigands fameux qui donnent tant de tablature aux soldats du Pape, quand ils s'avancent dans la campagne de Rome.

Jupiter sourit, flatté d'une comparaison qu'il ne comprenait pas ; — elle lui parut d'autant plus remarquable.

— Je me décide pour un petit verre de guignolet d'abord, dit Delphin, et puis pour un punch au genièvre ; tu en boiras, nègre. Nous avons besoin ce soir de tout notre courage et peut-être de toutes nos forces.

— Ah ! fit Jupiter, qui n'osa pas demander le motif de ce déploiement de qualités morales et physiques.

Il sortit de la cabane et rapporta bientôt des citrons verts.

— Ce ne sont pas, fit-il en ricanant, les citrons de Zami, citoyen : n'importe, ils ont beaucoup de jus.

Delphin but le guignolet, qui était d'une excellente maison d'Angers, et il l'apprécia fort; car il doubla la dose: — puis, il passa au punch qu'il composa comme celui du matin.

— Maintenant, dit Delphin, raconte-moi tout ce qui s'est passé depuis ton départ de *la Franchise* jusqu'à ton réveil chez Tonga.

Jupiter obéit sur le champ et n'omit aucune des circonstances qui sont déjà connues du lecteur. Quand il eut achevé son récit, — parbleu, s'écria Delphin, il faut avouer que tu es un grand nigaud!

Jupiter ne parut pas surpris de l'épithète; il l'attendait.

— Ecoute-moi, maintenant, reprit Delphin; il s'agit ce soir de frapper un grand coup.

Le nègre se rapprocha pour ne pas perdre une syllabe.

CHAPITRE NEUVIÈME.

UNE VISITE INATTENDUE.

Le soir du même jour, un mouvement inaccoutumé régnait à l'habitation *Folleville*. Dès le matin, on y avait apporté la nouvelle de la prise de *Fleur-d'épée* et de la *Pointe-à-Pitre* : une sorte de stupeur glaçait madame et mademoiselle de Joppé.

Rien ne pouvait, en effet, calmer leurs inquiétudes : seulement, la comtesse se livrait à l'appréciation des forces numériques de ses amis, et passait bientôt à celle présumée de l'expédition française. — Ce premier échec, disait-elle, ne peut

être attribué qu'à la surprise ; — les Anglais auront bientôt repris l'offensive et n'en feront *qu'une bouchée*.

Madame de Joppé émettait surtout cette dernière opinion avec chaleur, et assurément le sort de son mari, quoiqu'elle s'y intéressât beaucoup, n'était pas le motif prédominant dans cette assertion. Il y avait une passion politique qui perçait, à son insu, dans chacune de ses étranges paroles.

Sophie, dont le silence pouvait être interprété comme un acquiescement tacite aux phrases maternelles, ne pouvait se délivrer d'une poignante obsession. — Nous l'avons dit : elle aimait Delphin Bernès, quoiqu'elle le connût à peine, et, conséquemment, elle en prenait souci dans les dangers présents. — D'un autre côté, l'affection sans bornes qu'elle portait à son père venait combattre les craintes de l'amour. Que de chagrins à la fois dans un cœur si jeune !

La galerie où se tenaient la mère et la fille retentissait, de temps en temps, des arguments de l'une et des sanglots de l'autre. — Des domestiques passaient et repassaient, attrapant à la volée, quelques parcelles d'un dialogue sans suite, et diffus comme l'expression d'une douleur.

De là, un déluge de commentaires : ces domestiques sortaient bientôt pour aller quérir des éclaircissements dans les cases à nègres, ou y ap-



porter des nouvelles de leurs maîtresses. — Ceux dont on éveillait ainsi la curiosité flairaient tous les *on dit* avec avidité, et conjecturaient à leur tour. — De sorte que, peu après la prière du soir, à l'heure où, d'habitude, les nègres se disposaient à souper, une rumeur, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, s'élevait du giron des esclaves. Ce bruit n'offrait aucun caractère alarmant; néanmoins, il ajoutait, par son inopportunité, à l'inquiétude de mesdames de Joppé.

Le repas du soir fut servi suivant l'usage, et, suivant l'usage aussi, l'économe, admis à la table du propriétaire, mangea à la demande de son appétit béarnais ¹. — Ces dames s'assirent par étiquette; mais ne touchèrent à aucun des mets. — La douleur nourrit.

L'économe avait tout naturellement supposé que leur mutisme et leur manque d'appétit provenaient d'une cause grave; et, comme il ignorait complètement le secret de la famille, il ajoutait une conjecture de plus à celles entassées déjà dans sa cervelle. Néanmoins, en homme qui sait vivre, en économe prudent, il se borna, ce soir-là, à n'avalier que deux petits verres de rhum, pour refouler certains symptômes de sensibilité qui menaçaient sa face rubiconde.

¹ On sait que la plupart des économes sont des habitants des Pyrénées qui vont chercher fortune aux colonies.

Libations faites, notre montagnard se leva méthodiquement, prit son *panama*¹, et vint s'incliner devant les dames châtelaines. — Il sortit.

Madame de Joppé regarda sa fille avec une sorte d'attendrissement maternel, — et lui dit presque avec bonté :

— Pauvre Sophie !...

Puis, de sa voix ordinaire, elle ajouta :

— Va, mon enfant....

Et Sophie se leva aussitôt. — Dans sa chambre, du moins, elle pouvait pleurer librement sur la double infortune qui menaçait la fille et l'amante.

Madame de Joppé, en la voyant s'éloigner, laissa tomber : — Comme elle aime son père !

Le hennissement d'un cheval lui fit redresser la tête. Elle oublia tout ce qui venait de se passer, et, seule dans cette immense galerie, elle eut peur.

Ce ne pouvait être son mari ; il n'eût pas fait entrée solennelle ; au contraire, dans de si tristes circonstances, il eût pénétré chez lui avec toutes

¹ On nomme ainsi des chapeaux de paille, à larges bords, importés par les caboteurs qui font les voyages de St.-Thomas aux Antilles françaises.

les précautions du mystère. — Un ami, un véritable ami, eût pris les mêmes mesures de prudence : — restait l'arrivée probable d'un ennemi.

Cette idée, venant soudainement traverser l'esprit de la noble dame, augmentait son effroi.

Ses yeux se portèrent vers l'escalier que venait de gravir Sophie, et qui prenait naissance à l'extrémité du long parallélogramme qui servait de salle à manger ; — puis, ses doigts saisirent naturellement un couteau dont elle frappa, à coups pressés, un gobelet de cristal.

Des esclaves parurent ; — sur une brève injonction de leur maîtresse, ils emportèrent les restes du repas, avec une obéissance tellement intelligente, qu'un observateur en eût aisément conclu : — que ces mets, lésés seulement par l'économe, allaient réconforter les appétits gloutons des subalternes.

Madame de Joppé se retrouva seule, en face d'une table sur laquelle on avait laissé deux bougies dans leurs cylindres.

Elle écouta ; mais, n'entendant plus aucun bruit, il lui sembla que la manifestation de l'animal n'avait rien qui dût la terrifier. — Un chemin passait au pied du moulin et, sans doute, quelque blanc attardé venait de le suivre ; — voilà tout.

Rassurée par une explication, qu'elle se donnait pour sa plus grande tranquillité, elle découvrit

vivement une des lumières et prit le flambeau ; — tout à coup, son anxiété reparut.

Des molettes d'éperons résonnèrent sur les marches de l'escalier du perron. — La flamme trembla, aux oscillations de la main de la comtesse.

L'économe rentra, chapeau bas, et d'une voix grave, il dit en s'inclinant :

— Madame, j'ai l'honneur de vous annoncer un voisin qui demande, malgré l'heure avancée, la faveur d'un entretien. — Des nouvelles, dit-il, de la plus haute importance....

— Très-bien, Monsieur l'économe ; — mais le commandeur n'a-t-il donc placé personne dans la cour, que vous soyez obligé de remplir un rôle qui n'est pas le vôtre ?

— Pardonnez-moi, Madame ; les hommes de garde sont déjà à leur poste ; mais j'ai pensé qu'il était plus convenable que je vinsse en personne....

— Mille remerciements, en ce cas, Monsieur Mathias. — Voulez-vous faire entrer ce monsieur, je vous prie ?

Ce dialogue avait été tenu en quelques secondes, et prononcé, de part et d'autre, avec inquiétude. — La dame avait ses craintes, le lecteur les peut apprécier ; — l'économe, lui, redoutait l'effet d'une réprimande que madame de Joppé sut

gazer sous le voile d'une interrogation polie ; mais qu'il affrontait résolument, poussé par l'aiguillon d'une indiscrete curiosité.

Au dernier mot de la comtesse, le visiteur parut sur le seuil : La noble dame, ébahie, resta muette.

L'économe s'effaça dans la pénombre, où vint le poursuivre un regard sous lequel il ploya l'effort de sa volonté, et il disparut désappointé.

Madame de Joppé avait instinctivement remis la bougie sur la table, et repris son fauteuil avec ses airs aristocratiques.

Ce n'était pas un ami qu'elle avait devant elle !

L'homme, qui avait tant osé pour arriver à une conversation, parut pressé de s'expliquer ; — mais un geste plein de dignité brisa la parole sur ses lèvres, il se vit forcé d'écouter.

— Quel que soit le motif qui vous amène à *Folleville*, lui dit la maîtresse de la maison remise en apparence de son émotion première, veuillez vous asseoir, Monsieur Bernès ; — je n'ai pas l'habitude de laisser debout ceux qui me font l'honneur de me visiter.

— Elle me flatte, pensa Delphin; tâchons de ne pas rester au-dessous de sa politesse.

— Madame, dit-il en saluant profondément, tant de bontés....

Et il s'assit en achevant la phrase dans son chapeau.

— Maintenant, Monsieur, reprit madame de Joppé, que désirez-vous de moi, à cette heure?

— D'abord, Madame, répondit Delphin avec une humble courtoisie, un peu de bienveillance, quoique je m'en reconnaisse tout à fait indigne.

— Comment cela? fit avec douceur son interlocutrice.

— Vous le saurez bientôt, Madame, reprit Delphin, si vous voulez me prêter quelques minutes d'attention.

Ces mots, dits froidement et avec une sorte de solennité compassée, impressionnèrent l'esprit hautain de la dame et, malgré ses efforts, elle trembla.

Le visiteur comprit ce premier avantage de position et il se promit bien de continuer à le garder: — Il avait su endosser un vernis et un langage de bonne compagnie; ce jeu lui paraissait attrayant et il comptait y trouver sa fortune.

— Volontiers, balbutia madame de Joppé.

— Vous n'ignorez pas, Madame, dit Delphin en élevant un peu la voix, les événements survenus à la Pointe-à-Pitre : une poignée de braves ont battu les Anglais et pris leurs positions ; — la ville a été dégagée, et moi-même, retenu prisonnier, j'ai dû ma délivrance à ces courageux soldats de la République.

Delphin ne put prononcer ces quelques mots sans une sorte d'enthousiasme, tant sa nature cherchait à se faire jour ; mais il se hâta de réparer ce mouvement.

— Ce sont là, continua-t-il, les chances de la guerre. — Aujourd'hui vaincus, demain vainqueurs....

Madame de Joppé respira. — La victoire était possible aux Anglais ! — Elle eût presque remercié cet homme qui, après lui avoir fait une blessure, lui offrait un baume salutaire. — Elle se tut, cependant : — elle attendit, en se contenant, le chapitre que Delphin allait inévitablement attaquer ; — le chapitre des émigrés.

— Pourquoi faut-il, dit Delphin d'un ton angélique, que les opinions divisent les hommes, au point de les armer les uns contre les autres ! N'est-ce pas une horrible fatalité, que celle qui vous oblige à faire feu sur un homme honorable, souvent sur un ancien ami ?

— Vous croyez donc ces rencontres possibles ?

demanda anxieusement l'hôtesse du républicain , en admirant toutefois avec quelle adresse il se chargeait volontiers du soin de la transition , et en cherchant , de son côté , à l'engager de plus en plus dans la voie frayée.

— Si je les crois possibles , Madame ? fit Delphin comme avec un amer regret , — elles sont ordinaires. — Jugez-en , quand vous saurez le nombre d'émigrés qui se battent dans les rangs de l'armée anglaise !

— Nous avons appelé des sauveurs , laissa échapper la royaliste effrénée.

— Le ciel vous entende , pour l'avenir de M. de Joppé , — de votre mari , Madame , pour lequel je tremble en ce moment !

La noble dame parut froissée de cette commiseration officieuse , et ne put réprimer un geste expressif.

— Je conçois , Madame , tout votre étonnement à ce langage , minauda Delphin. — Vous faites peu de cas de mes appréhensions ; — peut-être ne suis-je à vos yeux qu'un visionnaire ; — enfin , vous ne supposez pas qu'un homme , attaqué par vous dans une lettre dont j'ai compris toute l'amertume , puisse venir , dans de telles circonstances , à pareille heure , vous faire part de ses idées au sujet de M. le comte.

— J'avoue, Monsieur, que j'étais loin de m'attendre à votre visite, répliqua madame de Joppé, avec embarras et sans pouvoir démêler, malgré son habitude du monde, les intentions mystérieuses de son hôte. — D'ordinaire, ajouta-t-elle, les personnes froissées conservent rancune, et votre oubli généreux, si j'en juge par ces craintes que vous venez de me manifester, me cause autant de surprise que d'admiration.

— Oh ! je ne mérite, fit Delphin, ni autant, ni si bien ; — il se pourrait même qu'après m'avoir entendu, vous fussiez obligée de me refuser cette bienveillance que j'ai commencé par invoquer.

— Mais, Monsieur, cela n'est pas possible, exclama, de bonne foi, madame de Joppé, qui passait ainsi, de minute en minute, par toutes les péripéties de l'inquiétude et de l'espérance.

— Pardonnez-moi, Madame. — Vous venez de le dire ; vous n'avez pas pensé qu'un homme outragé vint remplir auprès de vous le rôle d'un ami dévoué. Or, ce que vous n'avez pu penser, vous, dont on cite l'expérience éclairée et la maturité de sagesse, n'était pas, ne pouvait pas être dans les conditions ordinaires. — A un effet, il fallait une cause. — Commençons, je vous prie, par l'effet.

La dame de Joppé demeura immobile et pensive comme la statue de la Réflexion. — Elle fit provision de patience.

— Il va sans dire, reprit Delphin après une pause, que M. le comte de Joppé est volontaire dans l'armée anglaise. — Il se bat contre ses frères, au profit de l'étranger. — J'excuse les écarts de l'opinion, lorsqu'elle est consciencieuse : aussi, Madame, ne jugerai-je pas le parti pris par votre mari, surtout devant vous, et sous le toit qui lui appartient.

La comtesse attendait toujours.

— Seulement, continua le visiteur, avec plus de fermeté dans sa parole, je prendrai la liberté de vous faire envisager les résultats de cette désertion à l'ennemi.

— Mais, fit la statue qui s'anima subitement, ne m'avez-vous pas dit que les vaincus du jour étaient quelquefois les héros du lendemain?...

— Oui, Madame, reprit vivement Delphin; mais je ne vous avais pas encore parlé de M. le comte. Quelles que soient les victoires supposées des Anglais, il ne faut qu'une défaite, un moment de panique.... pour que....

— Vous m'épouvantez, Monsieur ! s'écria l'épouse au supplice.

— Pour qu'un homme soit fait prisonnier..... acheva le républicain d'une voix accentuée, et en

laissant passer sur son visage un éclair de triomphe....

— Prisonnier ! — mon mari , — prisonnier de Hugues !

— Oui , Madame , et alors.... il serait fusillé....

— Fusillé ! — exclama la comtesse tout en larmes. — Mon Dieu ! mon Dieu !.. — Que faire ?

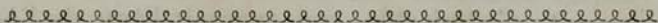
— Dire un mot... un seul ; reprit Delphin avec animation et en se levant.

— Je ne vous comprends plus , Monsieur , répondit madame de Joppé au paroxisme du désespoir , et en imitant le mouvement de son hôte. — Ce n'est donc pas une supposition ?...

— Hélas ! fit Delphin avec componction... c'est une affreuse réalité !

La femme de l'émigré retomba sur son siège , en proie à la plus poignante douleur : — Je dirai ce que vous croirez convenable , balbutia-t-elle.... parlez , Monsieur.

— Dieu soit loué ! Madame , reprit Delphin , avec une exaltation qu'il ne put retenir , cette fois , et qui partait réellement du cœur ; — vous direz ce mot , qui comblera tous mes vœux , et votre mari sera sauvé !



CHAPITRE DIXIÈME.

NOBLESSE OBLIGE.

Parmi les situations difficiles à décrire, celle qui nous occupe est, nous en convenons, des plus épineuses. Comment exprimer, avec assez de force ou de tempérament, d'un côté, la puissance des émotions, de l'autre, les effets doux et salutaires qui en dérivent naturellement; — alors qu'il s'agit d'une femme dans la position de madame de Joppé? Le mot de *reconnaissance* nous paraissant faible, nous dirons seulement qu'il y avait, en dehors de ce sentiment, inspiré par ces mots :

*vo*tre mari sera sauvé ! un je ne sais quoi de surprenant, d'admirable, qui exposait l'âme de l'épouse à l'assaut de mille conjectures. — Les motifs qui poussaient l'officieux sauveur dans une entreprise aussi périlleuse en apparence, devaient être bien puissants ! C'était peut-être une amende honorable....

Aussi, la noble dame chercha-t-elle vainement dans sa pensée ; elle n'entrevit rien. — Un enfant eût mis le doigt sur la ligne significative que son aveuglement lui déroba.

Delphin vit la patricienne, pour ainsi dire à ses genoux, implorant son aide, presque sa clémence. — Elle si fière, si dédaigneuse autrefois, si hautaine il n'y avait qu'un instant, se rendait à merci, trop heureuse de recevoir les conditions d'un perfide vainqueur !

Dire tout ce qui se passa dans l'esprit vindicatif de celui-ci, durant la pause qui se fit forcément entre les interlocuteurs, serait impossible, tant fut rapide la succession des idées. — On vit souvent plus dans quelques minutes que pendant des années entières !

Delphin comprit que c'était à lui de rompre le silence : — la galanterie, aussi bien que le soin de ses affaires, lui en dictait l'impérieuse loi.

— Madame, dit-il avec une assurance respectueuse, le salut de M. le comte, doit être maintenant le but de nos efforts, et j'ai la certitude qu'ils ne seront pas infructueux. — Il ne s'agit donc plus que de s'entendre sur *la cause*, puisque, vous le savez, nous avons commencé par *l'effet*.

— Vous m'avez dit, Monsieur, que la délivrance de mon mari ne dépendait que d'un mot.... murmura madame de Joppé.

— Précisément, reprit Delphin, ce mot c'est la cause.

— Je ne vous comprends pas bien....

— Je m'explique, Madame, dit le visiteur qui, arrivant au nœud de sa comédie, l'essayait avec quelque embarras : — sauver un homme a toujours été difficile ; car il y a péril pour celui qui le tente ; seulement ce péril est plus ou moins imminent. Dans l'état des choses, qu'avons-nous à faire ? — Arracher un émigré, un prisonnier, des mains de Victor Hugues, le plus farouche des commissaires de la Convention. Sa conduite récente à Rochefort ne sera, probablement, que le prélude sanglant de ses dispositions hostiles aux royalistes. Qu'arrivera-t-il si, comme j'ai l'honneur de vous le répéter, je parviens à lui enlever une proie qu'il n'a fait que saisir ? Sa fureur, peu contenue d'ordinaire, ne connaîtra plus de bornes ; car il aura été trompé par son frère politique, par un homme

qui, pour arriver au succès, n'aura pas craint d'abuser des élans faciles de cette fraternité. Sa vengeance mettra ma tête à prix. — Je serai poursuivi comme le plus mortel ennemi de la République; et si je tombe au pouvoir de ce dictateur absolu, c'en est fait de ma liberté, c'en est fait de ma vie. — Le sort réservé à votre mari, je le subirai, Madame....

La comtesse ne souffla mot.... Une femme ordinaire eût pris les mains du jeune homme et lui eût dit : — Faites cela, et je vous aimerai comme un fils. — Madame de Joppé se prit à réfléchir; — après avoir admiré, et, malgré elle, elle se demanda : Où veut-il donc en venir?

Dès ce moment, Delphin avait devant lui une femme qui était sur ses gardes. — Il avait touché, quelques minutes durant, la corde de sa sensibilité; mais le naturel revenait, dès qu'il faisait l'étalage pompeux des dangers qu'il allait encourir.

On le voit, en résultat, il avait réussi avec adresse à semer l'incertitude dans l'âme de l'épouse; triompherait-il du cœur de la mère? — Il l'espérait, du moins : — restait l'efficacité des moyens.

Il y eut un nouveau silence après l'exposé de Delphin. Madame de Joppé supposa que son hôte prenait du champ pour arriver au terme si impatientement attendu; — elle composa son visage.

Ce mouvement ne put échapper à la pénétration du jeune homme. — Je m'épuise, pensa-t-il, à louvoyer constamment; je mourrai à la peine et comme un imbécille : abordons franchement la question, et ma foi, tant pis, arrivera ce qui pourra. — Cette femme est femme, après tout, et ce serait bien le diable, si la peur....

— Ne croyez pas, Madame, sembla-t-il reprendre avec modestie, que je veuille exagérer le mérite de ma détermination; seulement il m'a paru convenable de vous en montrer les suites. — Si elles sont redoutables, terribles, c'est que, je dois vous l'avouer, j'attends aussi beaucoup de votre bienveillance.

Madame de Joppé était sur le point de comprendre. Elle tremblait de deviner. — Néanmoins, elle dit avec calme :

— Eh bien ! Monsieur ?

— Que vous êtes bonne de m'encourager ainsi, Madame ! répondit Delphin avec plus de vivacité.

— Moi ! monsieur Delphin Bernès, fit la noble dame avec accentuation; je vous écoute..... Il s'agissait d'un mot, je crois.

Je le prononce enfin, en tremblant, Madame : J'ai pensé qu'à un aussi grand sacrifice il fallait un prix : or, pardonnez-moi bien mon audace, je viens le réclamer aujourd'hui.

Madame de Joppé, comprit alors tout à fait, et, comme il arrive dans ces natures germées au soleil de principes immuables, éternels, elle oublia momentanément son mari, pour ne se souvenir que de son origine.

Elle se fit impassible; — néanmoins, et d'un ton pénétré, mais sévère, elle dit :

— Combien demandez-vous? — suis-je assez riche?...

— Il est vrai, Madame, interrompit l'acheteur (qu'on nous pardonne ce vilain mot), c'est votre trésor le plus précieux que j'ambitionne. C'est la main de mademoiselle Sophie que j'ose implorer à vos pieds.

Et comme il se disposait à accompagner ces paroles du geste qu'elles indiquaient, — Assez, assez, Monsieur, fit madame de Joppé, dont les yeux brillaient maintenant de haine et de colère : j'ai à vous parler à mon tour; je suppose que vous ferez pour moi ce que, depuis une heure, j'ai fait pour vous; vous m'écoutez.

— Mais, Madame,... balbutia le jeune homme, étonné du changement de ton de la comtesse.

Les rôles étaient intervertis; qu'allait-il en résulter!

— Je vous comprends, enfin, reprit avec fermeté, mais mesure, la femme redevenue patriicienne par excellence; vous êtes venu chez moi,

avec toutes les apparences d'un messenger mystérieux ; l'heure même était on ne peut mieux choisie ; — vous avez , avec art, masqué vos intentions, sous un prétexte dont j'ignore la portée, je dis plus, la vérité.

— Vous douteriez!... exclama Delphin.

— Non, Monsieur, continua madame de Joppé, je ne doute plus en ce moment. — Votre trouble dément vos paroles. Vous m'avez indignement trompée, après avoir torturé mon âme. Que vous aviez raison ! un mot sorti de ma bouche suffisait à combler vos désirs ; un *oui*, n'est-ce pas ? et pour l'obtenir vous m'avez soumise à une horrible question, tourments indignes d'un homme d'honneur, d'un homme aux principes régénérateurs et progressifs. — Une fois brisée par vos insinuations perfides, je devais céder, vous y comptiez du moins, à des protestations mensongères, produit d'un calcul infâme. Mais, sachez-le bien, la providence ne permet pas la réussite de tels projets. — Si le cœur de madame de Joppé a pu se laisser prendre à des périls imaginaires, le cœur de la mère de mademoiselle Sophie de Joppé devait s'éclairer infailliblement. Dieu ferait un miracle pour une mère !

Delphin était anéanti au fond de l'âme, par une

sortie aussi véhémence. — L'audace seule, pensait-il, pouvait le tirer de ce mauvais pas; et nous avons déjà vu qu'avant d'aventurer sa demande en mariage, il était décidé à essayer de toutes les voies.

— Madame, commença-t-il mielleusement, si vous croyez fermement ce que vous venez de me dire, je pardonne à l'amertume et à la violence de vos reproches : j'excuse la sévérité de votre jugement; mais je me dois à moi-même de vous ouvrir les yeux sur ce qui se passe. — Votre mari, je vous le jure, est détenu à la geôle de la Pointe-à-Pitre.

Un sourire de mépris et d'incrédulité se dessina sur les fossettes de la comtesse. Ce fut toute sa réponse.

En ce cas, se dit Delphin, enlevons la place d'assaut.

— Madame, reprit-il avec énergie, j'ai eu l'honneur de vous dire toute la vérité. — Vous avez paru d'abord m'accorder toute croyance, puis, par une de ces contradictions que je ne puis m'expliquer, vous me supposez fourbe et menteur. J'ignore quels efforts tenter pour arriver à vous convaincre; quoi qu'il en soit, voici mes propositions: je vous supplie d'en excuser toute l'âpreté. Il m'eût été bien doux de ne les pas formuler

ainsi, et le ciel m'est témoin que j'ai épuisé le possible pour éviter la position que vous me faites.

— Le ciel et moi, Monsieur, rendrons témoignage de vos dispositions et de votre jeu, jeta avec ironie la comtesse.

Ce nouveau trait alla piquer au cœur le jeune homme ennuyé de tant de lenteurs. — La blessure irrita sa haine et sa figure prit une teinte livide, affreuse à voir. — Ses yeux s'éclairèrent de reflets sinistres : — en ce moment, le sans-culotte sauvage allait se révéler.

— Madame, s'écria-t-il, voulez-vous, oui ou non, me donner votre fille? — Faites cela pour votre mari, pour Sophie que j'aime, pour vous-même, et je suis certain de vous soustraire tous à l'homme de la Convention. — Une dernière fois, répondez-moi, le voulez-vous?

La comtesse allait éclater, quand un éclair subit traversa sa pensée; elle voulut que sa réponse fut digne du sang qui coulait dans ses veines.

— Avez-vous, demanda-t-elle, la lettre que je vous écrivis?...

— Cette lettre? La voici, Madame, dit Delphin remis de son émotion par le calme de son interlocutrice; elle ne me quitte jamais, ajouta-t-il avec une lueur d'espérance.

Madame de Joppé reçut le papier, le déploya

lentement, parcourut ce qu'il renfermait, puis, après une seconde donnée à la réflexion, le mit en pièces.

— Que faites-vous, Madame ; serais-je assez heureux?...

La comtesse prit, avec solennité et sur un bureau voisin, ce qu'il fallait pour écrire ; — puis elle traça une ligne, sans se presser le moins du monde. — Elle signa, ploya le billet, y imposa une suscription et tendit, toujours magnifiquement, la précieuse réponse à Delphin. — L'empreinte du sceau de ses armes était encore toute fraîche et formait un relief d'une pureté irréprochable : — Delphin y eût posé ses lèvres s'il l'eût osé. — En ce moment, les armoiries ne choquaient nullement ses idées radicales.

La noble dame était debout ; c'était congédier son hôte.

Celui-ci le comprit et se leva à son tour. Un démon lui suggérait d'étranges imaginations. Il crut avoir triomphé par la peur ; aussi s'empressa-t-il de s'incliner devant la comtesse et de prendre congé immédiatement.

Madame de Joppé lui fit une révérence compassée, et gravit lentement l'escalier que nous connaissons déjà.

.....

.....

Un quart d'heure après cet entretien, Delphin Bernès, assis devant une petite table qu'éclairait une chandelle, rompait avec anxiété le cachet fatal. — Jupiter et l'économe Mathias Gorgé le considéraient attentivement, l'un par intérêt, l'autre par curiosité.

Disons tout de suite que Jupiter était arrivé devant la case de l'économe, où nous trouvons Delphin en ce moment, juste à la minute où ce dernier mettait pied à terre à l'habitation *Folleville*. Pendant que le maître provisoire du congo travaillait au salon, son esclave agissait chez Mathias. — Ils trompaient ou essayaient de tromper tout le monde.

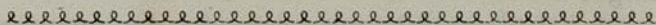
Delphin lut et se contint.

Or, telle était la substance du billet :

MONSIEUR,

Les Joppé pas plus que les Trachet ne se mésal-
lient jamais.

E. DE JOPPÉ, née DE TRACHET.



CHAPITRE ONZIÈME.

L'ÉCONOME.



L'économe de l'habitation *Folleville* offrait le type le plus parfait que l'on pût rencontrer dans toute la paroisse de l'Anse-Bertrand. — Ses petits yeux se perdaient dans la cavité de leurs orbites, quand il les tenait baissés, ou semblaient deux étoiles mycroscopiques, quand il les ouvrait démesurément : figurez-vous une carte percée de deux trous, à l'aide d'une aiguille à broder, servant d'échappatoire à quelques rayons lumineux. — Un nez épaté, des lèvres redondantes, un front

large, des cheveux rares et incultes, un teint bruni par le soleil tropical ; mais accusant des nuances pourprées ; enfin un cou noyé dans les plis fabuleux d'une cravate blanche ; tel était le chef de ce transfuge des départements pyrénéens.

Disons-nous un mot du costume quotidiennement invariable de Mathias Gorgé ? Un pantalon de nankin des Indes, un gilet de piqué blanc, une veste grise de coutil-Fougères se pavanaient sur une chemise de jaconas de couleur. Des éperons à la Henri IV, un panama à larges bords, un nerf de bœuf, désigné aux colonies sous le nom de *riquoise* et pendu à l'un des boutons de la veste, complétaient cet accoutrement.

Rendons justice à ses opinions politiques formulées sur une vaste tabatière de carton peint, et représentant, d'un côté, le Béarnais à cheval, et de l'autre, le château de Pau. — Disons également que, conformément aux habitudes aristocratiques de la maison de Joppé, à l'heure du dîner, Mathias revêtait l'habit noir, dont la coupe antédiluvienne servait comme de blason à sa famille. — Il était fils d'un tailleur de Nay. Or, les tailleurs de ces contrées, quelque peu arriérées, ont pu passer pour habiles dans certaines choses ; mais jamais dans l'art des Staub ou des Pomadère.

— A l'exemple de ses pareils, le sieur Gorgé possédait une certaine dose de curiosité. — C'était

son péché mignon , le souffle qui animait toute sa personne , en dehors des occupations de son emploi , — qu'il exerçait ; du reste , avec une loyauté toute montagnarde. — Il savait tout , voulait tout savoir , ou , pour être plus exact , nous devons dire qu'il savait infiniment peu , mais paraissait tout connaître , ce qui en imposait à ses crédules confrères lorsque , à certaines époques , se donnaient des dîners en mémoire du pays natal.

De plus , Mathias était systématique comme la plupart des vieux garçons.

L'intérieur de son étroit logis reflétait des habitudes d'économie et d'ordre irréprochables. Quelques petites gravures d'un goût douteux , achetées à la Pointe-à-Pitre à un pacotilleur , et appendues à des clous méthodiquement fixés à une cloison , témoignaient , de la part de l'économe , sinon un violent amour pour l'art , du moins une grande fidélité à l'endroit des sentiments monarchiques. Chez lui , le culte des souvenirs , souvenirs recueillis dans l'histoire de France de M. Anquetil , n'avait jamais eu à souffrir du contact récent des idées révolutionnaires ; car cette sorte de religion , il la conservait précieusement dans son cœur , dans son âme , et vivait avec elle dans une intimité qu'il ne compromettait jamais par des discussions stériles avec quiconque.

Madame de Joppé avait seule reçu ses confiden-

ces à ce sujet, quand, dérogeant à ses coutumes, elle voulait bien se promener du côté de la case habitée par Mathias, et y faire une halte de courte durée. Ces jours-là étaient, pour son hôte, des jours fastes, et, à notre avis, il en gardait note précise sur ses tablettes les plus secrètes. — *Nu-mera meliore lapillo!*

Il va sans dire qu'en conséquence de ses manies, de ses principes, et enfin de l'aiguillon stimulant qui le poussait sans cesse vers de nouvelles découvertes, Mathias Gorgé, le modèle des économes, éprouvait une joie indicible quand il se croyait sur une piste quelconque.

Quel devait être son bonheur au moment où, reprenant notre récit, nous le voyons assis à deux pas de Delphin! — M. Delphin Bernès, un républicain fini, chez lui, Mathias, fidèle enfant du Béarn! Delphin lisant un billet aussi court qu'une devise! — Evidemment le jeune homme allait parler, peut-être lui ouvrir son cœur.... qui sait!

Le curieux se trompait étrangement : son hôte de circonstance avait, on l'a vu, comprimé sa colère et retenu sa haine, sur le point de déborder. — Il replia lentement la lettre de la comtesse et la mit dans un agenda.

Jupiter était debout, appuyé au chambranle de

la porte de la case. Au contraire de Mathias, il observait Delphin, impatient de l'emploi futur de son temps. — Ces deux êtres cherchaient, l'un à lire dans le passé, l'autre s'occupait de l'avenir. — Leurs visages, du reste, ne trahissaient aucune des émotions qui les avaient agités deux heures auparavant. Faisons connaître tout de suite quelle avait été la cause de ces émotions.

— En arrivant avec Delphin sur le territoire de l'habitation *Folleville*, le nègre, nous l'avons dit, s'était hâté d'aller auprès de l'économe. — Vu par ses camarades, par le commandeur, ou par les familiers de la maison du maître, il eût pu déranger les projets de Delphin, auxquels nous lui avons vu tendre une oreille attentive dans sa retraite du Portland; — tandis que se jeter aux genoux de Mathias lui sembla plus rationnel. — Au moyen d'une fable qu'il raconta, il fit comprendre à l'homme brave et résolu, qui, dès l'abord, l'étreignit fortement dans ses poignets de fer, que son retour à l'atelier était à tout jamais décidé; que, quant à sa grâce, M. Delphin, ayant des affaires à régler avec Madame de Joppé, se chargeait de l'obtenir à de bonnes conditions.

Or, Mathias savait quelque chose de la visite de Delphin, puisqu'il lui avait officieusement servi d'introducteur. — Ce fut au retour de son infructueuse tentative, foudroyée par le coup-d'œil de Madame de Joppé, qu'il trouva Jupiter frappant à sa porte, et que se passa l'entrevue dont il vient d'être question. Aussi n'eut-il aucune peine à restituer à ce dernier le libre usage de ses membres et de sa respiration.

Mais quel genre d'affaires pouvait avoir le jeune républicain avec la très noble dame de céans? — C'était ce qui dilatait ses tempes, lorsque Delphin eut achevé sa lecture et ployé le velin parfumé. — Il était dit que, suivant sa coutume, Mathias n'apprendrait rien, malgré la tension de son esprit, malgré l'écarquillement de ses yeux. — Il se décida donc à faire des questions.

— C'est une lettre de femme, ... je suppose? — homme heureux!

— Oui, Monsieur Gorgé, répondit Delphin, c'est une lettre de femme.

— Et ce n'est pas la première, sans doute, qu'elle vous adresse? homme trop fortuné!

— Non, Monsieur Mathias, dit sur le même ton le mystérieux créole, c'est la seconde.

Voyant que du côté des épanchements du cœur, il ne pouvait rien savoir, notre questionneur essaya un autre ordre d'idées.

— Et comme ça, dit-il, vous avez eu la bonté de parler à Madame la comtesse de Joppé, vu l'absence de son époux, en faveur de ce vaurien de Jupiter?

— Notre entretien a été des plus animés.

— Je le crois parbleu bien, reprit l'économe ; il mériterait les vingt-neuf coups de fouet d'usage.

— Il est bien heureux d'avoir rencontré un protecteur tel que vous, Monsieur Delphin.

— Vous exagérez mon crédit, Monsieur Mathias ; néanmoins, j'espère que, vu l'état des choses, Jupiter n'encourra aucun châtement.

— C'est fâcheux, très fâcheux,.... répliqua le sévère employé... mais si Madame la Comtesse le veut ainsi... A propos, Monsieur Delphin, voudriez-vous vous rafraîchir? — Un peu de rhum? — Il est très bon ici ; nos procédés nous permettent de rivaliser avec la Barbade et la Jamaïque.

— Vous croyez? fit Delphin qui voulait gagner du temps.

— J'en suis sûr. — Tenez, voici ma cave à liqueurs ; vous allez en juger.

Ce disant, notre ami Mathias Gorgé retira de son gousset une petite clé d'argent toute mignonne, et ouvrit, avec infiniment de précaution, l'élégant tabernacle où il renfermait ses lares privilégiés ; puis il emplit du jus précieux deux petits verres.

— Goûtez cela , dit-il avec un air de triomphe.
— La main sur la conscience , Monsieur Delphin ,
et sauf le respect que je vous dois, faites-vous
aussi bien à la *Franchise* ?

Le propriétaire passa , à plusieurs reprises , le
liquide sur sa langue , après avoir allongé ses lè-
vres , de manière à produire ce clapotement tradi-
tionnel des dégustateurs , et avala.

— Non , vraiment , Monsieur Mathias, ceci c'est
du rhum véritable. — Chez moi , je ne fais que du
tafia.

Un éclair de bonheur illumina la face du béar-
nais , qui avait trinqué avec son hôte et bu à sa
santé.

— Comme c'est parfumé , murmurait-il en lais-
sant tomber une goutte de ce nectar dans le creux
de sa main , et en aspirant ensuite l'enivrante sen-
teur. Les Anglais nomment cela du *very particular*.

Jupiter observait toujours ; mais , cette fois en-
core , il éprouva une contrariété ressemblant fort
au supplice de Tantale , de mythologique mé-
moire.

Nous avons dit que Mathias Gorgé était l'homme
systématique par excellence ; — or , il se couchait

tous les soirs à dix heures précises ; — sa montre fixée à un clou au-dessus de sa table de travail lui servait de régulateur ordinaire. — Delphin ne s'en doutait pas, et comme il avait intérêt à ne pas s'éloigner de l'habitation *Folleville*, il croisa ses jambes et se pencha en arrière, comme un homme qui s'arrange sans façon, pour passer un long temps chez autrui.

— Diable ! pensa Mathias qui jeta un regard sur le mesureur de sa nuit, ce M. Delphin ne se gêne pas. — Est-ce qu'il croit que je vais veiller encore une ou deux heures ? — Certes, ce n'est pas pour mes beaux yeux qu'il est ici ;.... avec ça que c'est un sans-culotte..... Comment le prier de déguerpir ?... Ah ! j'y suis....

— Eh bien ! que fais-tu là, nègre marron ? retourne à l'atelier, je veux dire dans ta case, — elle est occupée ; mais ça ne fait rien ,.... demain on te logera mieux.

— Un moment, un moment, cher Monsieur Mathias, exclama Delphin : il est convenu que je ne vous remets Jupiter que demain ; il doit m'accompagner ce soir. — Je vous en répons.

— En ce cas, reprit l'économe, va sceller le cheval de Monsieur ; on a dû le mettre à l'écurie.

— C'est cela, maître Jupiter, va rondement. — M. Mathias a besoin de se coucher.

— Pas précisément ; mais j'ai des habitudes....

— Dont vous dépendez , n'est-ce pas ? dit Delphin en s'efforçant de sourire.

— Depuis que j'ai l'honneur de me connaître , je n'y ai , je crois , jamais manqué ; si , pourtant... un soir....

Jupiter venait de sortir de la case. — Il rêvait comme un homme ennuyé d'attendre.

Delphin bondit sur sa chaise :

— Pardon , dit-il à Mathias , deux mots à ce coquin de Jupiter , qui oublierait peut-être une chose essentielle.

— Laquelle ? demanda vivement l'économe.

Cette interrogation se perdit dans le brusque mouvement du jeune homme , qui s'élança au dehors et atteignit bientôt le nègre.

Effectivement , après avoir promené rapidement son regard de tous côtés , il lui glissa dans l'oreille quelques paroles significatives.

— Bon , bon , fit Jupiter j'y suis ; — c'est convenu : j'ai là tout ce qu'il faut dans ce flacon.... Betzy fera le reste.

— Mais les hommes de garde ?

— Ce sont ceux que je redoute le moins. — Ils dorment toujours.

— Tant mieux pour nous.

— On leur passerait sur le ventre qu'ils n'en ronfleraient que plus fort.

— Silence! — Je vais écouter l'histoire commencée du papa Mathias.

Jupiter disparut à ce dernier mot.

Delphin regagna en effet la demeure du paisible employé de l'habitation.

— Vous dites donc, cher Monsieur Mathias, qu'un soir....

— C'était histoire de parler, répondit celui-ci; — à quoi bon vous ennuyer de pareilles sornettes?

— Pourquoi donc? — Je vous écoute toujours avec le plus grand plaisir, — et tenez, ajouta Delphin en se rasseyant, je vous le prouve en vous livrant mes deux oreilles.

— Vous êtes trop bon, minaуда l'économe, mais il se fait tard, je n'aurais pas le temps.

— Si fait, si fait, insista le visiteur importun, — du reste, commencez toujours.

— Qu'il soit donc fait comme vous le désirez, fit Mathias se résignant, purement pour passer le temps, au rôle de narrateur.

— Oui, je vous disais qu'un soir, — il y a une cinquantaine de jours..... la date n'y fait rien..... j'attendais dix heures, et, selon ma coutume invariable, je montais ma montre avant de la suspendre à ce clou. — Ma porte était entre-baillée... à peu près comme elle l'est maintenant : j'en suis

sûr; car vous devez apercevoir, presque à fleur de terre, un petit taquet qui l'empêche de s'ouvrir tout à fait.

Delphin était aux anges; il lui eut été impossible de trouver un conteur plus systématiquement prolix : — au fond de l'âme, il le bénissait.

— Quand une main, ... je veux dire un pied; .. non c'était un homme, un homme superbe parbleu, ... poussa légèrement mon huis....

— Votre!... demanda Delphin.

— L'huis ou la porte... est-ce que vous seriez sourd, par hasard?

— Pas que je sache, cher Monsieur Mathias; — mais j'étais distrait par cette main...., ou ce pied.... ou cet homme....

— Je précise les faits, Monsieur Delphin, et, n'en déplaise à votre sagacité, j'ai toujours passé pour....

— Pour un causeur très-aimable, cela est vrai, interrompit le créole, désespéré d'avoir coupé le fil de cette histoire; je me plais, comme tout le monde, à vous rendre cette justice. — Veuillez continuer.

— L'huis ouvert, je vis un monsieur qui me salua et me dit : — « N'êtes-vous pas Monsieur Gorgé? » — Pour vous servir, Eustache Mathias Gorgé, de Nay, près Pau (Basses-Pyrénées), éco-

nome de..... Ce Monsieur n'aimait pas de longs pourparlers ; car il me jeta ce mot : « Venez ! »

— Je le suivis.

Nous entrâmes dans la galerie où je vous ai conduit ce soir. — Tout était sens dessus dessous. — Une valise mal fermée, de laquelle sortait un pan d'habit rouge.....

— Vous dites habit rouge?.... interrompit de nouveau Delphin.

— Rouge ou vert, la couleur n'y fait rien, Monsieur Delphin, dit avec humeur Mathias, qui n'aimait pas ces temps d'arrêt dans le cours de sa narration, — je dis rouge, continua-t-il, parce que, effectivement, l'habit devait être rouge, à en juger par le morceau qui frappa mes yeux. — Permettez que je poursuive nettement :

Cette valise, — des papiers que M. de Joppé achevait de mettre en ordre, et qu'il lia fortement avant de les confier à Madame la Comtesse, — un autre grand Monsieur, sec comme un arbre mort, ne parlant jamais qu'anglais, — et puis Mademoiselle Sophie de Joppé sanglottant, — Madame pleurant également, — Monsieur qui consolait tout le monde ; — tout cela me pénétra vivement. — Je supposai un départ.

M. le comte allait en effet s'éloigner des siens. — Il vint à moi, — je le revois encore ! — « Mathias, me dit-il, mon bon Mathias, je reviendrai, je l'es-

père ; mais , jusque là , aimez les miens , — veillez sur eux ! »

Et il s'éloigna. — Le Monsieur sec et l'autre , l'homme superbe , l'accompagnèrent.

C'est une triste chose qu'un départ , Monsieur Delphin ! surtout dans ces temps-ci ! — Se quitter comme ça , sans savoir si l'on se reverra jamais ! — car enfin , à la guerre on se bat , et quand on se bat , on risque sa tête ! — Pauvre comte ! que de larmes il but pour ne pas les laisser voir ! — Comme il a dû souffrir , et comme il souffre peut-être encore !

Quand on songe à tout le mal que s'était donné Delphin , le matin du même jour , chez le vieux caraïbe pour arriver à la connaissance de la vérité , et au récit naïf que venait de lui faire Mathias , on comprendra aisément la plénitude de sa joie. — Il était fixé maintenant sur tout ce qu'il désirait connaître. — Le précieux économe avait complété les quelques mots de Zami , de lui-même , et sans que personne l'en priât ; — c'était un homme impayable pour les secrets... d'autrui !

Delphin avait à peine eu le temps de se livrer à cette réflexion , que Mathias reprit :

— Je me trouvai dans la galerie, en face de Mesdames de Joppé. — Elles ne se couchèrent pas. J'avais promis de veiller sur elles, et certes, ce n'était pas le moment de les abandonner; — au contraire, je me souviens que je tâchai, par quelques mots bien placés, de calmer leurs chagrins. — A la pointe du jour, elles montèrent dans leurs appartements et je restai seul, avec des yeux rouges et une tabatière vide. — Les nègres arrivaient alors pour la prière du matin.

— Cette nuit-là vous manque, n'est-ce pas?

— Point du tout, Monsieur Delphin, je l'ai rattrapée.

— Mais c'est impossible.

— Fort possible, au contraire; vous allez voir :

— De dix heures du soir à quatre heures et demie du matin, il y a, je crois, six heures et demie.

— Eh bien? demanda le créole.

— Eh bien, reprit Mathias, je me suis dit : Puisque j'ai dérogé une fois à mes habitudes, je puis bien prendre sur moi de le faire treize fois de plus; or, six heures et demie égalent treize demi-heures : en me couchant, pendant treize jours, à neuf heures et demie au lieu de dix, je rattraperai le sommeil qui m'est dû par les hommes et par Dieu.

— Délicieux! — admirable! s'écria Delphin, en

frappant dans ses mains comme un spectateur satisfait des artistes.

Ces coups répétés, que Mathias prit bonnement pour des bravos, n'étaient que le signal convenu entre son hôte et Jupiter.

Celui-ci amena le cheval de Delphin.

— Voici, je crois, Jupiter, dit l'économe; le maraud se sera endormi quelque part.

— Il en est bien capable, le drôle, répliqua Delphin en enfourchant la bête. — Bonne nuit, Monsieur Mathias.

— Votre serviteur très-humble, Monsieur Delphin Bernès;.... *à l'avantage....*

.....

.....

— Encore une dérogation à mes habitudes! pensa Mathias; il est onze heures trois quarts; — soit une heure trois quarts qu'il faut regagner. — Je me coucherai pendant trois jours de suite à neuf heures et demie et le jour suivant à neuf heures trois quarts.

Là-dessus, l'économe éteignit sa chandelle et se mit au lit.

CHAPITRE DOUZIÈME.

LES GRANDS-FONDS.

À peu près au centre de la Grande-Terre, et à l'époque des événements que nous retraçons, les voyageurs qui se rendaient de la Pointe-à-Pitre au Port-Louis ou à l'Anse-Bertrand, pouvaient remarquer une savane de médiocre étendue, à laquelle venaient aboutir trois chemins. — Celui de droite menait au Moule, les deux autres n'en faisaient réellement qu'un, dont on apercevait les sinuosités à travers les herbes de la savane. — Cette sorte de carrefour se nommait *Gripon* : —

quelques huttes s'y montraient çà et là, envieuses d'offrir au passant une goutte de tafia, un hamac, et au cheval fatigué une provende de mince qualité.

Cette oasis, perdue dans les profondeurs d'une immense forêt, devenait, on le comprend, un lieu de halte indispensable, et formait comme le chef-lieu de cette contrée de marécages et de palétuviers. Les défrichements successifs n'ayant pu les faire disparaître tout à fait, les mornes ardues des alentours ne se révélaient que par l'exhaussement de leurs dômes touffus.

Or, telle était la puissance de la végétation dans cette partie de la colonie, où de rares traces d'habitations vivrières marquaient le sol, que là où l'homme s'était arrêté pour *faire du bois*, s'offrait un réseau inextricable de lianes, d'arbustes, d'arbres gigantesques, dont la hâche seule pouvait avoir raison. — Des guis parasites s'empêtraient autour des nodosités des mapous séculaires, tandis que les campêches, hérissés de pointes formidables, défendaient l'entrée des halliers.

Ce centre ainsi boisé était désigné par l'appellation conservée de *Grands-Fonds*.

Et cependant, après avoir suivi, pendant un petit quart d'heure, la route du Moule, on eût distingué un sentier bien étroit, se faufilant à travers les premiers mancenilliers du chemin. Il avait dû,

sans doute, son tracé, aux courses des nègres mar-
rons, qui, en le poursuivant, avaient évidemment
trouvé quelques retraites sûres et commodes à la
fois.

Il pouvait être trois heures et demie du matin,
— une lueur blanche et onduleuse à l'horizon an-
nonçait l'aube prochaine. Une douce fraîcheur
pénétrait dans les clairières, tandis que la brise
frémillante courait dans le feuillage.

Une vieille femme accroupie devant sa case prê-
tait l'oreille à ces chants harmonieux de la nature,
non qu'elle y trouvât le moindre plaisir ; mais il
lui semblait, de minute en minute, distinguer un
bruit qui ne provenait pas des mêmes causes. —
Aussi se baissa-t-elle, la face contre terre, pour
l'apprécier convenablement.

— Sainte Vierge ! fit-elle en se redressant, c'est
le pas d'une bique.

Jamais cheval quelconque n'avait encore mis le
pied dans ce hallier. — La matrone en parut sen-
siblement affectée. Fort heureusement, pensa-t-

elle, que je suis seule à cette heure... ils sont tous en maraude et ne reviendront que tard; — certainement si ce sont des *messieurs* égarés, ils ne voudront pas faire de mal à une pauvre vieille négresse.

Et son regard plongeait dans les sinuosités du sentier qui finissait à ses pieds, au seuil de sa cabane.

Elle ne vit rien encore, seulement le piétinement de l'animal était plus distinct.

Un sifflement aigu traversa l'air et vint secouer l'ouïe de l'hôtesse de la forêt.

— Tiens, murmura-t-elle, c'est drôle... ils ne devaient revenir... C'est peut-être un,.. cependant ce cheval...

Une masse noirâtre et mouvante se dessina bientôt derrière les touffes de lianes. — La vieille eut peur.

— Attache *Muscadin* et reviens vite, dit tout bas l'un des arrivants à son compagnon.

Celui qui venait d'intimer cet ordre s'avanca vers la maîtresse du logis, écrasé sous un fardeau qu'il tenait entre ses bras. — Il le déposa doucement sur une chaise, que s'empressa d'offrir la

négresse. — A la conformation de ce faix insolite, celle-ci reconnut une existence en péril.

— Jésus! cria-t-elle ensuite, c'est une femme!..

— Tais-toi, sorcière, interrompit le visiteur inconnu, et songe à ranimer cet ange de beauté... Il découvrit alors tout à fait le visage que la vieille n'avait qu'entrevu.

L'air frais se joua dans la chevelure dénouée de la captive et ramena sur sa pâle figure les premières teintes de la vie. — La vieille avait arraché deux ou trois plantes qu'elle plaça sous le nez de la jeune fille, après les avoir brisées précipitamment entre ses doigts. — Celle-ci respira plus librement.

— La voilà qui revient, fit observer la négresse, elle ouvre les yeux... Pauvre enfant!

— *Muscadin* est heureux, il ne manque pas d'herbe de guinée, dit à demi-voix le nègre auquel le cheval avait été confié. — Bonjour, bonjour, Rébecca; — tiens, prends ce tabac, je l'ai pris à ton intention.

— Seigneur, mon Dieu! exclama Rébecca, c'est Jupiter! — Il y a bien longtemps que tu n'étais venu par ici!

— Chut! fit vivement le blanc, aux petits soins pour la demoiselle qui commençait à revenir de son long évanouissement. — Voyons, éloignez-vous un peu.

Jupiter entra, ainsi que la négresse, dans la case du marronnage.

Comment Mademoiselle Sophie de Joppé se trouvait-elle ainsi transportée dans la retraite la plus impénétrable des Grands-Fonds? — C'est ce qu'il importe d'expliquer au lecteur.

Delphin, en associant Jupiter à sa vengeance, ne s'était point dissimulé les désavantages de cette liaison; mais il avait néanmoins compris la puissance d'un tel auxiliaire. — Au demeurant, l'instrument était bon; il s'agissait de le faire fonctionner à propos.

Ce ne fut, en conséquence, qu'après avoir quitté Mathias et mis le fidèle *Muscadin* en lieu de sûreté, que le blanc fit connaître à son acolyte la dernière partie du programme projeté.

Ils en causaient alors sous les fenêtres de la maison habitée par Madame et par Mademoiselle de Joppé.

Jupiter ne parut point étonné; — ce que lui

avait dit Delphin dans sa retraite lui avait fait présenter un parti plus violent.

On se demandera peut-être comment il se peut faire que deux hommes traversent ainsi les lisières, les jardins, les cours d'une habitation, sans qu'une main ne les saisisse, sans qu'une voix ne leur dise : — « Où allez-vous ? »

Pour nous, qui avons parcouru de telles voies de nuit et de jour, qui savons l'inutilité des soins de fermeture aux colonies, la circulation de nos personnages est des plus faciles à comprendre. Il suffisait à ces derniers d'attendre que les yeux des hommes de garde fussent hermétiquement clos, que les nègres qui, chaque soir, désertent leurs cases pour aller (avec permission tacite) chez leurs femmes, fussent tous partis, qu'en définitive le silence le plus absolu régnât sur tous les points de la propriété, et rien alors ne pouvait mettre obstacle à leurs allées et venues.

Après les instructions de Delphin, Jupiter poussa doucement la porte d'entrée de la galerie, en enjambant les corps de deux cerbères, parfaitement inutiles. Comme cette porte était veuve de verroux, que la serrure ne servait à rien, la clé ayant été égarée depuis nombre d'années, elle céda passage à nos deux forbans.

Jupiter prit, à gauche, l'escalier que nous connaissons. — Il le savait par cœur de longue date; car, lorsqu'il faisait partie du personnel de la maison, il passait d'ordinaire ses nuits sur le petit palier qui séparait les volées de degrés. — Arrivé à ce palier, il écrasa donc quelques mains et quelques pieds; mais les dormeurs et dormeuses ne s'éveillaient pas pour si peu, et il franchit plus lestement les dernières marches.

A cet endroit, il chercha avec les mains. Il se trouvait au-dessus de la galerie et près d'une fenêtre entre-bâillée. Un rayon de lune traçait une voie sur le plancher, juste en face de la porte de la chambre de Sophie.

Un nouveau corps, coupé en deux parties par la clarté nocturne, gisait là, barrant le passage.

Jupiter donna un léger coup de pied sur ce qu'il voyait, et la forme humaine se dressa vivement sur ses genoux. — La jeune Betzy ne dormait que d'un œil, l'autre attendait ce coup de pied quelque part. — C'était le signal convenu.

Le nègre se pencha. — C'est fait, dit Betzy. — Elle ronfle. — Entre.

Alors, à pas de loup, le congo pénétra dans le

charmant sanctuaire où reposait profondément la belle patricienne. Betzy contourna la porte qui pouvait crier : grâce à cette précaution, la voie éclairée, trouvant une issue, se faufila dans l'appartement et vint onduler sur les draps et la moustiquaire d'un magnifique lit à colonnes. — Tout favorisait la tentative hardie du séide de Delphin.

Il écarta les draperies de mousseline et saisit le corps endormi de la jeune fille, avec des soins inimaginables. — Betzy, lorsqu'il passa près d'elle, jeta sur son fardeau un vaste crêpe de Chine et ajusta le mieux possible une capote de perkale. — Inutile de dire que l'infidèle cabresse avait, au préalable, exactement habillé sa jeune maîtresse, devenue impuissante par l'effet d'un infailible narcotique.

Delphin comptait les minutes avec anxiété et se gardait bien de bouger ; mais que son cœur battit fort quand il entendit son complice redescendre l'escalier et heurter de nouveau les bêtes brutes étendues sur le petit palier !

Il fallait si peu de chose pour faire échouer cet enlèvement opéré par une nuit étincelante !

Fort heureusement pour ces démons que rien ne s'opposa à leur libre passage ; — que *Muscadin* même, qui attendait à une certaine distance, tout en mâchonnant des paquets d'herbes laissés à son intention, ne hennit pas une seule fois ; — que la

lune, qui avait si bien servi au moment du rapt, s'était voilée, pudibonde, lorsque le petit cortège s'était mis en route.

Delphin avait placé Sophie devant lui ; — elle dormait entre ses bras.

Cette fois Jupiter, dérogeant à l'usage, conduisait *Muscadin* par la bride.

On marcha pendant une heure et demie ; mais seulement au grand pas de la bête : — une allure plus vive eût réveillé peut-être la pauvre demoiselle, et comme on longeait à chaque instant les bâtiments et les cases des sucreries, la moindre alerte de sa part eût compromis le succès.

Arrivé aux environs du Petit-Canal, Delphin dit à Jupiter : — Plus vite, nous atteignons les Grands-Fonds.

Jupiter obéit, et le trot succéda au pas. — Sophie poussa quelques soupirs étouffés qui firent tressaillir son amant.

Cependant, une clarté radieuse découvrait aux voyageurs la savane de Gripon. — Jupiter tourna à gauche et traversa diagonalement la pelouse.

— Enfin ! pensa Delphin ruisselant de sueur et abîmé par les moustiques des palétuviers.

Il était sauvé et garé par des remparts de halliers. — On venait d'entamer le sentier que nous

avons décrit ; — il fallut ici reprendre le pas , et même le tout petit pas ; car des branches de campêches arrêtaient souvent la marche. — Jupiter conseilla à Delphin de descendre du cheval et de le conduire. — Il se chargeait , lui , de Mameselle Sophie.

Cette opération ne fut pas des plus faciles ; néanmoins, elle réussit.

Jupiter allait devant ; — Delphin suivait.

C'est ainsi que nous les avons vus arrivant à la case de Rébecca , l'âme des nègres marrons et des contrebandiers , — la recéleuse de leurs profits de toute sorte.

Seulement , les complices firent ici un nouvel échange : sur l'injonction de Delphin , Jupiter s'occupa du cheval , tandis que lui venait , ainsi qu'on le sait déjà , de déposer son fardeau précieux sur la chaise présentée par la négresse.

La senteur des plantes broyées par celle-ci , ayant produit l'effet désirable , Sophie reprenait ses sens et la plénitude de sa raison.

Delphin , à ce moment , pénétra dans la de-

meur de Rébecca et lui donna de courtes instructions, qu'il scella de dix gourdes d'Espagne.

Muscadin n'avait eu le temps que de se refaire à demi; — néanmoins, bon gré, mal gré, il reprit l'étroit sentier, conduit par l'infatigable nègre.

Delphin voulut profiter du demi-jour : — après avoir endossé une capote cirée, il passa rapidement devant Sophie et disparut.

La jeune fille ne vit qu'une ombre... — Pouvait-elle comprendre encore?

Elle promena lentement autour d'elle des regards ébahis, et murmura : — Où suis-je?...

La vieille Rébecca resta muette de stupéfaction; — néanmoins, après avoir donné carrière à ses imaginations vagabondes et contrôlé, au point du jour, le titre des piastres à colonnes, — elle s'avoua avoir passé une excellente nuit et fait un rêve délicieux.

CHAPITRE TREIZIÈME.

LE TABAC ET LA FILLE.

Il était dit que tous les calculs de maître Eustache Mathias Gorgé devaient recevoir de rudes modifications. — Ce même jour, il s'était levé plus tôt que de coutume. — La nuit avait été mauvaise ; car, au lieu d'un sommeil de plomb, l'économe n'avait trouvé que l'insomnie sur son chevet. — C'est qu'il s'était permis, une fois étendu sur ses matelas de coton, de réfléchir sérieusement : — or, il en vint à commenter la visite de M. Delphin Bernès, et, dans sa perspicacité ordinaire, à bâtir

tout un édifice de suppositions. — Disons, à sa honte, qu'il avait toujours cotoyé la vérité, sans l'apercevoir; pareil à ces chanteurs qui, pétris de prétentions exorbitantes, attaquent la note avec toute la hardiesse de l'ignorance ou de l'incapacité, et toujours de la même manière; — on sait comment.

De ces suppositions entassées tant bien que mal dans un étroit cerveau, il en était résulté de vagues appréhensions, des craintes que le brave homme traitait de chimériques, peut-être; mais qui, au demeurant, fondées ou non, le tourmentaient jusqu'à l'empêcher de dormir. — Or, c'était encore du temps perdu, qu'il faudrait recouvrer n'importe comment, et il arrivait que l'esprit vagabondait dans un dédale de chiffres, où il finissait par s'égarer.

Mathias, ainsi qu'il n'y manquait jamais, courut ouvrir une vieille malle, cher souvenir des bords du Gave: — il y prit une énorme bouteille à tabac et se mit en mesure de garnir sa tabatière. — Le tabac avait disparu! — La veille encore, il avait rempli cette bouteille; il en était certain. — Où diable est donc mon tabac? — s'écria-t-il rouge de colère et frappant du pied.

On eût pu le voir fureter dans tous les recoins de sa case; mais inutilement. La poudre précieuse ne devait plus alimenter son nez béarnais. — Ré-

becca, la sorcière des Grands-Fonds, plus heureuse que lui, était destinée à en apprécier l'exquise qualité.

Des recherches minutieuses prirent tout le temps dont pouvait disposer l'économe jusqu'au lever des esclaves. -- Au premier coup de fouet ⁴, le priseur devint l'employé, le devoir remplaçait la sensualité.

— C'est singulier, pensa-t-il, tout en se rendant à la prière, ce tabac volé à la suite de cette visite... et il jeta un regard sur le logis de M. de Joppé : — Les choses paraissaient comme toujours.

Il monta sur le perron : les deux nègres de garde sortaient enfin de leur engourdissement profond.

— Avez-vous bien veillé? dit-il à l'un d'eux.

— Demandez lui, Monsieur, fit le dormeur en étirant ses bras.

— Allons, debout, paresseux, reprit Mathias qui comprit, à la réponse du nègre, qu'il mentait effrontément.

La prière fut dite par une des négresses, au milieu du plus profond recueillement.

L'atelier se livra ensuite à ses travaux ordinaires.

.....

⁴ On sait qu'il est d'usage d'appeler les nègres à la prière par trois coups de fouet que fait claquer le Commandeur, devant la maison principale. — Le fouet sert de cloche d'appel.

Jetons un coup d'œil rétrospectif sur ce qui s'était passé la veille à la cabane du caraïbe.

Tonga avait enfin secoué le sommeil qui l'accablait.

— J'ai dormi longtemps, dit-il à Zami; pourquoi ne m'as-tu pas réveillé?

Et avant que Zami eût pu répondre, — où donc est Jupiter? demanda le nègre en se levant précipitamment.

— Bon père, fit Zami en le caressant, je vais vous conter ça.

— Où est Jupiter? répéta Tonga d'une voix terrible.

— Avec M. Delphin, au Piton.

— M. Delphin,.... le propriétaire de la *Franchise*?

— Je crois que oui.

— L'atelier le disait en prison, à la Pointe-à-Pitre. — Voyons, enfant, conte-moi tout ce qui s'est passé, et vite et vite. — Maudit sommeil!

Zami s'appuya sur l'épaule du caraïbe; c'était son habitude quand elle voulait le rappeler à la patience. — Elle lui fit le récit exact des circonstances que nous avons rapportées.

— Et je n'ai rien entendu! murmura Tonga au comble de l'étonnement. — A propos, continuait-il, ce blanc t'a-t-il parlé de la canonnade?

— Non vraiment, répondit la cabresse; mais Jupiter m'en a dit deux mots.

— Ah! fit avec curiosité le caraïbe.

— Nous allons être tous libres, à ce qu'il paraît, reprit Zami.

Tonga se prit à rire.

— Et puis, ajouta la jeune fille, Jupiter se fera soldat de la République, une fois qu'il ne sera plus esclave.

— Quand je te dis, ma fille, objecta sérieusement le nègre, que ce Jupiter ne vaut pas la corde qu'il faudrait acheter pour le pendre. — Se faire soldat! — Son repentir n'est donc pas sincère? — S'il retourne à l'atelier, il n'y compte donc pas rester bien longtemps? — Et j'ai été assez faible pour l'écouter,.... pour vous écouter tous les deux.... Jupiter! Jupiter! — oh! cet homme empoisonne mon existence.... il me tue à petit feu.... Il causera ma mort!

Cet affreux pressentiment glaça d'épouvante la tendre Zami, qui entoura le cou du vieillard, comme pour lui servir de rempart contre les tentatives insensées de quiconque.

— Il va venir, dit-elle, soyez calme; il m'a promis de se rendre ici pour le repas du soir. — Vous irez ensemble, au coucher du soleil, à l'habitation *Folleville*, — n'est-ce pas? — Tonga est juste; — pour sa pauvre Zami, il fera tout cela?

La colère du père s'envola parmi les caresses de la fille, si bien qu'à l'heure du souper, assis devant leur case, ils attendaient patiemment le nègre créole.

Il n'arrivait pas.

Et cependant le soleil venait de s'abaisser derrière les montagnes de l'île anglaise de Monserrat. — Ses rayons empourpraient à peine l'horizon où il venait de disparaître.

Les deux caraïbes se regardèrent avec une sorte d'effroi. Tonga semblait dire : — Je savais bien ! — Tandis que Zami pensait : — Tonga aurait-il raison ?

Le calalou, dont nous avons parlé après la scène du punch, faisait entendre les derniers clapotements de l'ébullition. — Son fumet stimula sans doute l'appétit du vieillard ; car celui-ci dit à sa fille : — Soupons toujours.

Entre ses deux repas, Tonga n'avait mis que l'épaisseur d'un sommeil.

Zami eut bientôt déposé aux pieds du caraïbe le canari provocateur, et trempé de la farine de manioc dans deux couis.

Tout cela s'accomplit avec prestesse ; mais non

sans quelques soupirs comprimés. — Qu'on nous permette de les traduire ainsi : — *Pauvre ami, s'il était là !*

Ce calalou fut mangé jusqu'à la dernière bouchée, tant le vieillard le trouva de son goût. — Zami ne fit qu'y toucher ; elle attendait toujours son infidèle.

De temps en temps, à l'insu de son père, elle promenait ses regards, tantôt du côté de la *Falaise-Blanche*, tantôt du côté du bouquet d'oliviers. — Solitude ! solitude !

Après le repas, après le coup de rhum obligé, Tonga, qui depuis longtemps ne comptait plus sur son hôte, appela Zami. Appuyée à la petite fenêtre de la case, elle essayait encore de voir, malgré l'obscurité croissante.

— Eh bien ! Zami, que penses-tu de ses promesses ?

— Mon bon père, Jupiter tarde bien....

— Que penses-tu de ce blanc ?

— Rien de bon, assurément.

— Jupiter ne t'a-t-il rien demandé ? continua le questionneur.

— Si fait, si fait.

— Quoi donc ?

— Le lieu de retraite de M. de Joppé....

— Malheureuse !.. qu'as-tu répondu ? demanda obstinément Tonga, l'œil en feu.

— Que je ne savais rien.... balbutia Zami toute tremblante.

— Et lui, ce M. Delphin ?.. t'aurait-il fait aussi des questions à ce sujet ?

Ce mot éclaira la cabresse ; Tonga était sur le point de deviner le secret de ces deux hommes.

— Mais oui, Tonga... vous avez raison, répondit-elle vivement, je lui ai dit que le maître de *Folleville* avait quitté l'habitation depuis six semaines, deux mois au plus. — Ai-je eu tort ?

Tonga ne répondit pas à sa fille, mais il se baissa au niveau de son oreille et dit :

— Zami, plus de doute, la vie de M. de Joppé est le lien qui unit le blanc et le nègre. — Je voudrais me tromper ! — Écoute, il est trop tard maintenant ; mais demain matin, quand Madame de Joppé sera éveillée, tu entreras dans sa chambre.... il faut qu'elle sache ce qui se passe.... De mon côté, j'irai à la découverte.... Le fils de Figo ne doit pas oublier.

Cette conversation explique comment il se fait que, le lendemain, nous trouvons Zami arrivant avec précipitation dans le préau de *Folleville*.

Ce fut l'économe qu'elle rencontra. — Il venait de temps en temps sonder les alentours de la maison.

— Madame n'est donc pas levée? lui dit la cabresse avec anxiété.

— Je ne sais, Zami, répondit Mathias. — Tout est fermé — Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? — tu viens de bien bonne heure?

Et comme Zami ne l'écoutait pas, il ajouta : — Entre et vois toi-même.

Zami n'en demandait pas davantage. — Elle pénétra dans la maison.

— C'est singulier, murmura maître Mathias en retournant au jardin, tout respire ici, ce matin, un air de mystère. — Ce tabac,..... ces jalousies fermées beaucoup plus tard que d'ordinaire..... Enfin!....

C'était là son grand mot, l'épiphônème par lequel il exprimait toute l'inutilité des tentatives de son esprit.

Un autre serait entré tout simplement dans la galerie, Mathias n'y songea point.

Madame de Joppé dormait encore lorsque la jeune cabresse poussa, avec précaution, la porte de son appartement. — Elle avait écrit une partie de la nuit, et ne s'était couchée qu'une demi-heure

environ avant l'enlèvement de Sophie. — L'excès de son premier sommeil l'avait rendue insensible au bruit des pas de Jupiter.

Zami tendit l'oreille.

La comtesse ne tarda pas à se réveiller; elle entrevit l'ombre noire de la jeune fille contrariant le demi-jour.

— Est-ce toi, Betzy? dit-elle.

— C'est moi, Zami, bonne Madame, — je vous dérange, n'est-ce pas?

— Nullement, mon enfant, ouvre les fenêtres de l'antichambre d'abord, et puis celles-ci.

Madame de Joppé nommait antichambre un long corridor, immédiatement au-dessus de la salle à manger.

La cabresse eut bientôt satisfait à la double injonction de la dame. — Elle vint s'appuyer à l'une des colonnes du lit, après avoir écarté, avec délicatesse, les pans de mousseline brodée.

— Tu arrives à propos, Zami; je comptais envoyer ce matin chez toi. — J'ai besoin de Tonga.

— Il se pourrait, Maîtresse! comme ça se rencontre! exclama la fille du caraïbe. Il va venir... nous avons tant de choses à vous dire.

— Vraiment! fit la comtesse en se levant avec promptitude; — voyons, aide-moi à m'habiller... tu iras ensuite chercher ma fille, et nous t'écouterons.

— En passant devant la porte de Mameselle, dit Zami, je n'ai rien entendu.

— Ma fille dort encore probablement, répliqua Madame de Joppé; tu as du moins parlé à Betzy?

— Mais non, Madame, je n'ai vu ni Betzy, ni personne dans la maison; — tout le bas est fermé.

— A cette heure? — c'est inconcevable.

— Betzy! Betzy! cria aussitôt la comtesse en regardant par une de ses fenêtres.

Cette fenêtre donnait sur une petite cour située derrière la maison.

A cette voix bien connue, divers domestiques sortirent de la cuisine, et répondirent unanimement : Madame! Madame!

Madame de Joppé, remarquant l'absence de Betzy, demanda si on l'avait vue.

— Non, Madame, — non, Madame, crièrent simultanément les mêmes individus.

— Cherchez-la, ajouta avec autorité la maîtresse, et d'un ton qui ne permettait pas de commentaires.

Chacun de paraître obéir. — En un clin-d'œil, la petite cour fut déserte. — On se répandit, qui dans la maison, qui dans la grande cour, qui aux remises, qui au moulin, qui dans les cases. — Deux négrillons coururent se jeter dans la mare; — c'était leur manière de chercher.

Personne ne revint rendre compte de sa mission.

Pendant ce temps-là, cette vaste maison restait toujours fermée, à l'exception de ce qu'avait ouvert Zami. — Quelle en était la cause?

C'est que Betzy, qui avait l'ouverture et la fermeture générale dans ses attributions, ayant manqué à son devoir, ce jour-là, pas un de ses camarades n'avait eu l'idée de la remplacer. — Le nègre est ainsi fait : — il ne sort de sa spécialité que sur un ordre formel.

Ce fut Zami qui, en quelques minutes, fit l'ouvrage de la cabresse absente. — Elle remonta dans la chambre de Madame.

— Eh bien ! dit la comtesse, es-tu passée chez ma fille?

— C'est juste, répondit Zami, je savais que j'oubliais quelque chose, et d'un bond elle se rendit à la chambrette de Sophie.

Vainement elle interrogea le lit, les coins et recoins ; elle tremblait de tous ses membres et sans savoir pourquoi : rien ne paraissait.

Légère comme une gazelle, elle descendit les degrés et courut à l'économe qui était revenu flâner ce qui se passait. — Monsieur, Monsieur, dit-elle, émue à l'excès, savez-vous où est Mameselle?

— Tu me fais là, Zami, une singulière question, répondit l'économe, qui commença, lui aussi, à s'émouvoir ; — est-ce qu'elle n'est pas dans son appartement?

— Mais non.

— Chez sa mère?

— Mais non.

— Au salon? — Au jardin avec ses fleurs? — Voyons, cours, cherche, va..... mon Dieu! mon Dieu!.... où est donc Mademoiselle Sophie?

Madame de Joppé, inquiète déjà par la disparition de la cabresse Betzy, ne voyant pas revenir Zami, supposa qu'elle donnait ses soins à Sophie, et passa dans l'appartement de celle-ci.

Ni Sophie, ni Zami ne s'y trouvaient!

Ce fut alors que les derniers mots prononcés par Mathias Gorgé frappèrent son oreille.

Elle descendit l'escalier avec la rapidité d'une fille de vingt ans.

Dès qu'il la vit, le maladroit économe vint à elle.

— Madame, s'écria-t-il, Mademoiselle de Joppé est perdue!

Ce mot frappa le cœur de la mère avec la rapidité de la foudre; elle tomba sur la première marche du perron.

Zami avait répandu la nouvelle, et l'atelier entier avait quitté la houe pour faire des recherches. — Un observateur impassible eût pu voir cent cinquante esclaves enjambant, de tous côtés, murs, jardins, lisières, haies vives de cerisiers et bordures de caratas; — grimpant le long des mornes, au sommet des arbres-à-pain, — puis revenir, qui de droite, qui de gauche, la tête basse et avec des figures qui trahissaient l'insuccès de leurs excursions.

On ramena Madame de Joppé dans la galerie. — Mathias avait, malgré la distance de roture à noblesse, osé offrir son bras à la noble dame. — Il avait jugé le cas de force majeure.

Il y a de ces chagrins si violemment survenus, que celui qui les éprouve n'en comprend pas tout de suite l'horreur et l'étendue : un hébêtement succède au premier paroxysme du malheur connu, et ce n'est qu'après un long temps de souffrance intérieure, que le sentiment déborde et se traduit par l'effusion des pleurs.

Madame de Joppé passa successivement par ces terribles situations. Ce fut alors qu'elle chercha une de ces figures consolatrices de l'affliction, qui pleurent comme nous, parce qu'elles reflètent les sentiments d'une âme qui comprend comme nous,

Zami courait encore à travers champs, comme une folle ; — les yeux de la mère désolée ne se reposèrent donc que sur l'ovale effaré de Mathias.

Celui-ci essaya bien quelques mots, mais, à jeun, comment rassembler deux idées? Vainement il eut recours au tabernacle qui renfermait la manne de son nez. — Il huma le carton intérieur, faute de tabac. — L'odeur le consolait du vide. Ce pauvre diable éprouvait trop de secousses à la fois ! — Se coucher tard, ne pas dormir, être volé, perdre la jeune maîtresse de l'habitation, par dessus tout, vouloir tout connaître et ne rien deviner; c'était beaucoup pour une tête d'économe !

Tout à coup, un bruit de pas résonna sur les marches qui menaient au perron ; — le caraïbe parut sur le seuil de la galerie.

surveillant actif et vigilant des travaux de chacun, lui, rusé montagnard, n'entrevoyait rien au-delà de ce prisme mystérieux qui semblait égarer sa vue et sa raison! — Il ment comme un chien, pensa-t-il, et pourtant l'événement extraordinaire qui affligeait tout le monde, la fuite de Betzy, le manque absolu de tabac qui se révélait incessamment par une démangeaison insolite au bout de son nez, tant de choses enfin provenaient d'une cause quelconque.

Véritable furet, Mathias voulut en avoir le cœur net. — Moi aussi, se dit-il, je saurai tout. — Interrogeons.

— Puisque cet homme prétend être renseigné sur ce qui se passe, j'oserai prier Madame la Comtesse de lui demander où est le lieu de retraite de Mademoiselle de Joppé.

— Pauvre Mameselle Sophie! exclama le vieillard, c'est donc vrai!

— Que trop vrai, mon cher, répondit Mathias en laissant poindre, au creux de ses fossettes, un sourire de triomphe; sourire qui signifiait. — Il n'en sait pas plus que nous.

— Et Betzy, la servante de Mademoiselle, savez-vous ce qu'elle est devenue? — Dites...

— Et Betzy, disparue aussi! murmura le caräibe.

— Mais oui, mais oui, mon cher, reprit le

questionneur, en renouvelant les symptômes de supériorité que nous avons déjà remarqués.

— Mon Dieu ! fit le vieillard en se cachant la figure dans les mains.

Il pleurait sincèrement, et cependant ses observations ne l'abandonnaient point. — Il réfléchissait mûrement et essayait d'ajuster ce qu'il venait d'apprendre à ce qu'il craignait déjà.

Mathias lui vint on ne peut plus en aide quand, continuant avec insistance son rôle de persécuteur, dans lequel, malgré la situation, il se complaisait, il lui dit encore :

— Excellent caraïbe, vous savez sans doute que M. Delphin Bernès....

— Monsieur Mathias, interrompit vivement Madame de Joppé, les visites que je reçois ne regardent que moi, et je....

La comtesse s'arrêta, la douleur ne lui permettait pas de continuer; il avait fallu ce nom pour causer chez elle un semblable mouvement, mouvement accompagné du regard dont Mathias avait apprécié la veille l'impérieuse expression.

Il s'abîma donc, une fois de plus, sous ce rayon inflexible; mais, comme à tout prix il voulait savoir quelque chose, il osa davantage.

— Pardonnez-moi bien, Madame la Comtesse, dit-il en se repliant sur lui-même, et s'annihilant, pour ainsi dire; je ne voulais en aucune façon

m'occuper des visites que vous recevez... je n'entendais parler que de celles qui m'étaient faites.

La comtesse et Tonga regardèrent l'économe avec étonnement.

Mathias observa ce double retour, et, d'une voix plus ferme, il raconta ce qui s'était passé chez lui la veille au soir.

— Maintenant, Madame, dit vivement le caraïbe, aussitôt que Mathias eût achevé sa narration, je puis dire que je sais réellement tout ; M. l'économe vient de compléter les renseignements nécessaires. — En attendant Zami, je vais vous faire part de mes projets.

La curiosité bien légitime de Madame de Joppé redoublait. — C'était le ciel qui lui envoyait peut-être un sauveur.

Elle pensa en ce moment qu'il y avait auprès d'elle vingt oreilles inutiles. — D'un geste elle congédia les esclaves.

Il ne restait plus que trois personnes dans la galerie. La comtesse trouva le moyen d'en écarter une.

— Mon bon Monsieur Mathias, dit-elle avec une sorte d'intérêt, vous n'avez peut-être pas déjeuné ; — faites-vous servir au salon, j'ai des commissions à donner à ce brave caraïbe.

Mathias s'inclina et se rendit à l'office où il transmit l'ordre de la maîtresse. — C'était dur de quitter la partie au moment décisif; — N'eût été la compensation offerte à son estomac, qui sait ! il eût tenté de se rebeller.

Avant de passer outre, disons au lecteur l'emploi de la matinée du caraïbe.

Ainsi qu'il l'avait annoncé à sa fille, il était parti de très bonne heure de sa case. — Pendant la nuit, il avait à peine dormi : cet ajoupa des bois, dont Jupiter avait maintes fois parlé à Zami, lui revenait en mémoire. Il supposait que cette retraite était pour quelque chose dans le long marronnage du nègre et, qu'en cette circonstance, elle pouvait encore servir de quartier général à ces deux hommes, aux menées si étranges. Il conçut l'idée de découvrir cet ajoupa, qui ne pouvait être bien éloigné de la mer, selon toutes les probabilités.

Il partit donc ; mais non sans avoir demandé à Zami par où était arrivé Jupiter.

La cabresse lui ayant répondu : par le bouquet d'oliviers, — il prit par le bouquet d'oliviers.

Une fois au sommet du morne, Tonga planait sur une bonne partie du Portland. — Ce n'était pas assez, il lui fallait un horizon plus étendu. — Un cocotier au pied duquel il se trouvait, et qui avait poussé seul de sa race parmi les oliviers, lui parut un observatoire plus convenable. — Il y grimpa avec agilité, malgré son âge, et parcourut de ce point élevé l'immense région du nord-nord-est.

Des habitations vivrières semées çà et là sur ce sol improductif; des hattes pour les bestiaux épar- ses dans les bois; des troupeaux de petits chevaux créoles; quelques taureaux sauvages franchissant des ravins; la mer moutonnant au loin dans le canal d'Antigue; — voilà tout ce qu'il vit, et au fait il ne pouvait voir que cela. — Un ajoupa de nègre marron ne se construit pas sur une savane, sur une éminence; mais au contraire sous les halliers ou dans l'épaisseur des rochers.

Tonga fit alors sans doute pareille réflexion; car il se disposa à descendre du cocotier. — Cependant, au moment d'opérer sa retraite, ses yeux se portèrent, par hasard, sur une étendue de terrain où ne se révélait, en réalité, aucune habitation humaine; mais où, il aperçut, cependant, de petits tourbillons de fumée qui sortaient des voûtes boisées de cet espace. — Il compta une dizaine de ces petites colonnes grisâtres et il sup-

posa naturellement qu'il y avait autant d'ajoupas cachés à leur base.

— Bon, pensa-t-il, il y a là tout un foyer de nègres marrons. En ce moment, ils font boucaner des vivres pour dîner. — Bien sûr, j'apprendrai quelque chose en me disant marron comme eux.

Le caraïbe mesura le chemin à parcourir, et reconnut par où il fallait passer. Il observa divers points à cet effet, et se mit en devoir de descendre du cocotier.

Il arriva bientôt au Goulet de la porte d'Enfer, et prit sur la droite le chemin frayé qui mène aux grandes habitations. — Sa marche se ralentit au fur et à mesure que des traces laissées sur le sable lui apparaissaient plus distinctes. Une idée traversa son esprit; mais c'eût été folie que de s'y arrêter.

Cependant, les empreintes d'un large pied de nègre suivaient régulièrement celles d'un cheval. — Malgré lui, le vieillard trouvait dans cet indice un rapprochement singulier : — Delphin et Jupiter devaient avoir parcouru la même voie. Nous verrons bien, murmura-t-il, si au coude de la route ils auront tourné à gauche ou suivi tout droit. — Excité par cet aiguillon, il doubla le pas jusqu'à la bifurcation où nous avons indiqué le mouvement opéré par le blanc.

Tonga avait deviné juste : ceux qu'il cherchait avaient pris à gauche.

Il en fit autant. — Ses suppositions prirent alors tout le caractère de la certitude; car le sentier n'aboutissait réellement à aucune sucrerie, et de plus, depuis la veille, personne n'avait foulé le sol; c'était aisé à reconnaître.

Restait un second embranchement remarqué par le caraïbe, du sommet de l'arbre, celui qui était peu distant de l'espace occupé par des ajoupas. Il tardait à Tonga de l'atteindre; aussi marcha-t-il résolument vers ce but.

Pour compléter le récit de cette course à l'aventure, nous dirons que celui qui la faisait rayonna de joie quand, arrivé à ce point décisif, il reconnut encore les traces de l'homme et de l'animal tournant au plus épais du hallier: le chemin, en cet endroit, en méritait à peine le nom. — Tonga franchit l'espace qui menait à la petite savane avec la rapidité d'un trait. — Il lui semblait que, comme un aigle formidable, il allait tomber sur une proie, et l'étreindre dans ses robustes mains.

Mais tout à coup le quêteur fut déconcerté. Dans la savane, plus d'empreintes! Deux ou trois autres sentiers y venaient aboutir. — Lequel prendre?

Néanmoins, Tonga ne perdit pas espoir. — Je ne puis être loin des ajoupas, se dit-il; en montant sur ce sapotillier, je reverrai bien certainement les fumées, et elles me guideront.

Avant de commencer l'ascension nouvelle qu'il projetait, le vieillard voulut du moins sonder l'entrée des sentiers. — A peine avait-il fait dix pas que la voix d'un enfant se fit entendre. — Tonga s'arrêta pour écouter. — La voix chantait :

*Tant prie mouché, a pas maré moin,
Quand Madame sorti, mon qué di vous ça...*¹

— Bon ! murmura le caraïbe, c'est un négriillon qui s'ennuie ou qui a peur. — Allons le trouver ! En deux minutes, il fut auprès du chanteur.

C'était un petit mulâtre borgne accroupi devant un régime de bananes².

— Bonjour, compère, dit Tonga au petit bonhomme, d'une voix caressante. — Ce mot ne pouvait que flatter l'amour-propre de l'enfant, et c'était le moyen d'apprendre quelque chose.

A ce bonjour inattendu, le borgne tressaillit ; mais, après avoir relevé la tête et reconnu une face noire, sa face cuivrée se rasséréna bientôt.

— Tiens, c'est vous ? dit-il tranquillement.

— Est-ce que tu me connais ? reprit vivement le caraïbe.

¹ Je vous en prie, Monsieur, ne m'attachez point, quand Madame sera sortie je vous dirai cela, etc. (C'est une servante qui parle à son maître).

² On nomme régime de bananes le rameau ou, mieux encore, l'énorme pédoncule qui soutient les pattes de bananes. — Les pattes se composent elles-mêmes de 5 à 6 fruits. — Il y a des régimes qu'un homme à peine à porter.

— Moi ? non ; mais puisque vous êtes mar-
ron...

— C'est juste, mon compère, appuya le vieillard.

— Et vous arrivez à présent ?

— Comme tu dis.

— Vous les connaissez donc, les autres ?

— Un peu... et toi ?

— Moi ! — Tiens, si je les connais ! — Il faut
passer ici, pour aller aux ajoupas.

— Comme ça, j'ai pris la bonne route ?

— La meilleure, compère, risqua à son tour
l'enfant jaseur. — A propos, fit-il, d'où êtes-vous ?

— De *Folleville* ? de la *Franchise* ? de *Belleville* ?
de....

— De *Folleville* ; ceci entre nous, petit homme.

— Et moi aussi, compère, reprit joyeusement
le mulâtre, j'en suis.... Vous connaissez Betzy....
la belle cabresse, ... c'est ma mère..... Comment
va-t-elle ?

— Fort bien, fort bien.... et avec qui es-tu ici,
mon garçon ? demanda Tonga.

— Parbleu, avec quelqu'un, — répondit le
borgne en goguenardant. — C'est drôle, tout de
même, compère, ajouta-t-il, vous êtes de *Folle-
ville*, et je ne vous y ai jamais vu ; il n'y a qu'un
an pourtant que nous avons quitté l'atelier.

— J'ai été acheté par M. de Joppé depuis cette
époque, fit observer Tonga au questionneur.

— C'est donc ça , reprit celui-ci , que vous ne me connaissez pas.... ni mon ami non plus, pas vrai?

— Ton ami?

— Oui, Jupiter, dit l'enfant avec insistance.

Tonga se frotta les mains, il tenait un des fils qu'il désirait saisir.

— Au contraire, répliqua-t-il, petit compère, Jupiter est aussi de mes amis, c'est lui que je cherche; indique-moi....

— Mon Dieu! est-il possible? vous cherchez l'ajoupa de Jupiter, exclama le drôle, et juste vous me rencontrez : — c'en est-il du bonheur! — Vous y êtes, compère; — quant à Jupiter, il est venu hier.

— Je sais, interrompit le caraïbe; — il y avait un blanc avec lui.

— Juste, compère; mais ils sont repartis ensemble.

— Où allaient-ils?

— Je ne sais.... peut-être à *la Franchise*, peut-être chez Rébecca, aux Grands-Fonds.... vous savez?... près de Gripon.

— Près de Gripon? fit anxieusement Tonga.

— Une demi-lieue au plus, et sur la droite de la route du Moule.

Ce nouveau renseignement, quoique bien vague, étonna le caraïbe au dernier point. Quel

complot méditaient ces deux hommes, si différents d'habitudes, de position, de couleur? — Jupiter, à vrai dire, n'était qu'un instrument; mais quel coup devait-il frapper? — M. de Joppé ne serait-il pas victime de quelque guet-apens? — Comment prévenir ce malheur!

Malgré toute l'amertume de ces réflexions, le nègre se sentait heureux de les faire. — Il lui semblait que, dans les circonstances présentes, l'âme invisible de Figo planait sur lui. — Pour être digne de son père, il devait accomplir une mission.

L'enfant, qui ne se doutait pas le moins du monde avoir rendu service à celui qu'il appelait son compère, continua ses questions, tout en détachant les fruits de leur régime.

— Est-ce que vous n'avez pas faim, vous?

— Non vraiment, répondit le vieillard. — Que je ne te dérange pas, fais boucaner tes bananes, et déjeune à ton aise.

Sur cette invitation, le drôle ouvrit un petit ajoupa situé en face de celui de Jupiter, et se mit en train de procéder à sa cuisine.

Quand il revint sur le seuil, son hôte avait disparu.

Tonga marchait droit sur *Folleville*.

Nous l'avons laissé debout, racontant à Madame de Joppé ce que nous venons nous-même de raconter au lecteur.

La noble dame était muette de stupeur. — Quelle parole en effet eût suffi à exprimer son indignation ! Tout ce qui s'était passé la veille au soir entre elle et Delphin lui revenait en mémoire ; elle se sentait effrayée de tant de combinaisons monstrueuses, et ne savait, en définitive, si elle avait bien ou mal agi d'écrire à cet homme ainsi qu'elle l'avait fait.

Mais la situation était des plus critiques : — Tonga pouvait beaucoup, et pour qu'il réussit, il était urgent de tout dire. — C'est ce qui poussa la comtesse à faire preuve de franchise et à révéler au caraïbe les détails qui avaient marqué la soirée précédente.

Ces confidences réciproques produisirent, sur les deux âmes qui en étaient les sources, des effets salutaires. Tonga se crut plus fort, il lui tardait de commencer ses recherches. — La comtesse était plus calme, elle savait que le zèle du caraïbe serait infatigable. — Elle osa espérer, la pauvre mère !

Mathias, lui, qui avait, à loisir, satisfait son appétit aiguilloné par tant de secousses, revint dans la galerie au moment où Zami y entra aussi par la porte du perron.

— Allez, mes amis, dit la comtesse au père et à la fille, que Dieu dirige vos efforts!

— Et ces papiers, demanda Zami... cette commission....

— N'en parlons plus, Zami, répondit Madame de Joppé, c'étaient des lettres... Partez, partez.... songez que j'attends, et que je souffre!

Zami embrassa les genoux de la dame et prit ensuite le bras du vieillard, en lui disant : — Partons!

Mathias, après avoir suivi du regard tous ces mouvements, retourna à l'atelier.

Il n'avait encore rien compris.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LE BORGNE VÉRIDIQUE.

Le père et la fille marchaient résolument et sans mot dire : chacun faisait ses réflexions, chacun implorait Dieu ; car au bout de ce saint pèlerinage il y avait danger peut-être, et qui sait ?...

Tonga avait revêtu sa lourde casaque : de temps en temps il portait la main au côté gauche, comme pour s'assurer de la présence d'un objet déposé dans l'une des poches. — L'objet précieux était à son poste.

Arrivés à l'embranchement de la route du Port-

Louis et de l'habitation B....., ils s'arrêtèrent instinctivement.

— Parbleu, dit Tonga, nous allongeons en prenant par là.

— Oui, père, fit Zami, traversons par *la Franchise*.

— *La Franchise!* exclama Tonga; c'est bien cela.... s'il s'y trouvait, le misérable!

— Oh! je ne crois pas, reprit en souriant d'incrédulité l'intelligente cabresse. — Le petit borgne vous a parlé de la route du Moule; il sait ce qu'il dit...

— C'est égal, Zami, passons dans les lisières de *la Franchise*, nous questionnerons. — On ne sait pas....

Le couple obliqua donc à gauche, et s'aventura fièrement dans les magnifiques établissements, encore à leur naissance à cette époque. La végétation la plus splendide marquait tant de carrés fertiles, et les nuances de ces damiers symétriques indiquaient les âges successifs des cannes. C'est ainsi que la récolte de l'année à venir pousse côte à côte de celle qui va être bientôt coupée et livrée aux laminoirs.

A la vue de cette abondance, le vieillard ne put s'empêcher de comparer l'état actuel de la contrée à l'ancienne infécondité des mêmes lieux. Il dut, avec résignation, s'avouer vaincu par ceux que ses

pères nommaient les *hommes pâles*. — C'est égal, pensait-il, un caraïbe n'enlèverait jamais une fille à sa mère.

Au bout de cette réflexion, qui le consolait, il passait devant la maison du gèreur de l'habitation de Delphin Bernès. Au bruit des pas des voyageurs, le gèreur vint sur le pas de sa porte. —

— Pardon, maître, dit Tonga, je viens savoir si M. Delphin Bernès est chez lui.

— Non, — pourquoi?

— J'ai à lui parler. — Est-ce qu'il n'est pas venu ici, ce matin?

— Précisément, ce matin, nègre; tu es parfaitement renseigné.

— Non, mais je m'en doutais.

— Alors, tu as le nez fin. — Sais-tu aussi le motif de sa visite matinale?

— Oh! pour cela, non, maître, fit le vieillard avec une bonhomie parfaitement jouée.

— Es-tu curieux de l'apprendre? demanda le gèreur.

— Oui et non, maître. — Oui, si vous le trouvez bon; — non, s'il y a indiscretion.

— Allons, tu es un bon vieux, toi; — tu sauras tout.

D'abord, M. Delphin nous a porté des nouvelles de la guerre. — Nous sommes vainqueurs des Anglais; — tous les noirs sont libres.

— Après ? fit Tonga machinalement.

— Comment, après ? reprit le blanc stupéfait, tu n'es pas ému, ravi, transporté ?

— Moi ? — Qu'est-ce que ça me fait ; je suis caraïbe.

Le gèreur regarda alors le père et la fille avec attention. — Ah ! dit-il, vous êtes caraïbes ? — Comme les deux nègres attendaient le récit du gèreur, ils ne soufflaient mot.

Le blanc leur raconta alors comme quoi le citoyen Delphin Bernès, propriétaire de *la Franchise*, venait d'émanciper ses esclaves après leur avoir adressé un discours magnifique, et fait jurer amour à la République, haine aux Anglais.

— Comme ça, interrompit Tonga, M. Delphin ne vous a pas indiqué....

— Je te dis, nègre, reprit celui qu'étonnait pareille question, que M. Delphin est arrivé ce matin, et reparti immédiatement après son allocution. — J'en sais quelque chose, je l'ai accompagné au Port-Louis, où il a frété une pirogue.

— Dieu ! murmura à son tour Zami, si nous l'avions su !

— Merci, Monsieur, fit Tonga en reprenant sa route.

— C'est peut-être un espion des Anglais, pensa le gèreur de *la Franchise* ; — eh bien ! tant mieux ; il leur rapportera mes paroles, si bon lui semble.

Dans tous les cas , à cette heure , et il tira sa montre , M. Delphin doit être débarqué dans les palétuviers du Morne-à-l'eau , et de là , il lui sera facile de rejoindre nos frères de la Pointe-à-Pitre.

Après cette réflexion , le farouche administrateur se dirigea vers l'atelier , tout joyeux d'une boutade à l'adresse d'un ennemi qui ne soupçonnait pas son existence.

L'imbécille avait tout bonnement cru à la parole de son maître : la vérité était que ce dernier avait pris la mer , redoutant de repasser par ce Gripon , aux environs duquel il avait laissé la pauvre Sophie

Tonga et Zami marchaient toujours. — Le soleil s'était caché derrière de gros nuages ; -- tout annonçait une bourrasque prochaine. — C'était une véritable après-midi d'hivernage , et cependant il s'en fallait de plus d'un mois que l'on ne touchât à cette époque fertile en coups de temps.

Une poussière fine s'élevait de la route , aux endroits battus. — Sur le reste de la voie , les herbes cédaient à une forte brise , les mangliers frissonnaient , et de temps en temps , quelques rameaux secs , en se heurtant les uns aux autres , éclataient comme les fruits du sablier au contact des rayons solaires , et puis , dans l'air , passaient et repassaient

des courants empreignés de senteurs sauvages. On dirait que Dieu, en envoyant tant de signes précurseurs, veuille avertir l'homme, à l'heure dite, de ces grands bouleversements de la nature, afin qu'il s'en garantisse, ne pouvant les conjurer.

Et cependant, le rideau de nuages s'était dissipé peu à peu ; le soleil brillait encore ; mais d'un éclat bien terne, et, de plus, en ce moment de la journée, il n'arrivait aux voyageurs qu'à travers les clairières d'une forêt de mapous et de figuiers-maudits. — La chaleur pesait comme du plomb sur la poitrine des deux individus.

— Ma foi, dit Tonga, c'est un coup de vent qui se mitonne, ou je n'y connais rien. — Asseyons-nous, Zami, je suis fatigué, et prenons quelques forces à l'aide de ces provisions.

Aussi bien, le père et la fille se trouvaient-ils sur les bords de ces marais, au travers desquels on creusa depuis le canal *Desrotours*.

A peine furent-ils assis, qu'un bruit étrange s'éleva autour d'eux, surgissant des profondeurs des Grands-Fonds. — Ce bruit prit, sur le champ, d'immenses intonations répercutées par l'écho des mornes. — Zami se rapprocha du vieillard ; elle tremblait.

La voix de la raffale passa sur leurs têtes, et ils se baissèrent, incertains de l'issue des événements.

Mais, à leur grand étonnement, l'air, la terre et la mer s'apaisèrent comme d'un accord unanime ; il y eut un instant de répit dans le triple travail des éléments : — rien ne bougeait.

— C'est fini, dit Zami, qui essaya de respirer.

— Ce n'est peut-être pas commencé, fit observer son père.

Et, comme si la trinité en bouleverse, n'eût attendu que la voix du nègre pour suprême signal, — les arbres se ruèrent de droite et de gauche avec un horrible fracas et des craquements impossibles, — les vagues d'une mer déchainée s'avancèrent grondeuses, inondant les grèves du Morne-à-l'eau et du Canal. L'ouragan dominait tout de ses notes stridentes, déracinant maisons, sucreries, moulins même, comme des fétus légers. — Tonga vit alors des animaux effrayés courir à l'aventure, et bientôt rouler dans les savanes, emportés par la fureur de la tempête. — Sur les habitations, nègres et blancs fuyaient des bâtiments qui pouvaient les écraser dans leur chute, et préféraient, la face contre terre, attendre la fin du cataclysme.

Dans les contrées méridionales, les ravines gonflèrent et débordèrent de toutes parts, tandis que des cascades torrentueuses, se précipitant des montagnes, venaient battre les flancs des immenses roches qui obstruaient leur parcours. — Nombre considérable de carbeta et d'ajoupa, entraînés

par les eaux, allaient se fracasser entre eux et joncher la mer de leurs débris.

Çà et là, des fissures étranges se dévoilaient tout à coup; la terre brûlante semblait ouvrir ses abîmes dévorateurs; le sol trembla par trois fois en bonds inégaux. Qui peut dire, en ces secondes cruelles, ce qui reste de vie à l'humanité, et ne croirait-on pas entendre alors des voix prophétiques qui annoncent la fin des choses?

Dirons-nous, pour compléter notre rapide esquisse, que pendant ce désordre insolite, la Soufrière, ce géant immense, Vésuve de la Guadeloupe, lançait au plus haut des airs des fumées épaisses que traversaient incessamment de fulgurantes clartés? — que des cendres, tièdes encore, venaient s'abattre à la lisière des mornes cultivés, apportant aux timides colons du rivage des vapeurs nauséabondes et soufrées? — Un coup de vent, qu'on nous pardonne ce mot biblique, est bien certainement l'abomination de la désolation.

Zami haletait; — elle était brisée comme après un travail forcé. — Tonga essaya de la rassurer.

— Voyons, enfant, lui dit-il, bois une goutte de tafia: — maintenant c'est bien réellement fini, nous n'avons plus que de la pluie.

— Prenons courage, Tonga, dit à son tour Zami, nous en avons besoin; et elle but le spiritueux. — Ses yeux brillèrent.

La collation ne fut pas longue. — Le couple partit pour Gripon.

Par un retour ordinaire dans les régions tropicales, à l'ouragan succède, en quelques minutes, le plus beau temps du monde; c'est ce qui arriva à la grande joie du caraïbe; il vit le soleil empourprer encore les palétuviers qui bordent la savane de Gripon.

Les eaux couvraient en partie les herbes, et effaçaient, par conséquent, le tracé de la route; néanmoins, Tonga s'avança bravement jusqu'au centre de la plaine inondée. Il reconnut le chemin qui conduit à la Pointe-à-Pitre, celui du Moule, et s'engagea dans ce dernier.

A mesure qu'il suivait la voie indiquée par le petit borgne, son cœur palpitait avec force, il y avait chez lui plus de crainte que d'espérance. Et puis, cet enfant, habitué déjà aux ruses du marronage, ne s'était-il pas moqué de lui, en l'envoyant dans les Grands-Fonds, tandis que Jupiter gardait peut-être, à vingt pas de son ajoupa, la pauvre demoiselle? — Cette Rébecca n'était-elle pas un mythe, inventé à plaisir et pour dérouter toutes recherches? — Qui sait! à cette heure, l'infortunée n'existait peut-être déjà plus!

Zami, qui certes n'était guère plus rassurée que le vieillard, tâchait, par des mots lancés de temps en temps, de raffermir ses premières idées, et de les colorer, à ses yeux, des nuances de la réalité. — Bon père, disait-elle, allons toujours, il vous a parlé d'une demi-lieue, n'est-ce pas?

— Oui, oui, le petit scélérat a précisé : à une demi-lieue de Gripon, à droite de la route du Moule.

— Et nous y sommes, reprit Zami : — s'il n'a pas menti, nous ne pouvons tarder à rencontrer un sentier.

Ils n'avaient pas fait dix pas que la cabresse serra vivement le bras de Tonga. — Regardez, lui dit-elle, on peut passer par là?

Le caraïbe tressaillit ; c'était de bonheur. — Le sentier était là, le borgne n'avait pas inventé une fable, le reste pouvait être également vrai. — L'espoir vint animer le visage du quêteur ; Zami, dans un rapide coup-d'œil, y puisa de nouvelles résolutions ; et par un double mouvement, seul effet du hasard, le père et la fille s'assurèrent simultanément de la présence de leurs armes, soigneusement cachées.

La pluie avait cessé, ainsi que nous l'avons dit ; mais, en tombant sur le sable, elle avait détruit jusqu'aux moindres vestiges laissés par les ravisseurs. — Néanmoins, le couple s'aventura coura-

geusement dans les détours de cet étroit passage, et marcha sans songer à l'insuccès, sans prononcer une seule parole.

Le trajet parut d'une longueur démesurée; fort heureusement qu'il n'était accidenté par aucune bifurcation, pas moyen de dévier de la ligne à suivre; c'était un grand point; il empêchait toute erreur.

Tout à coup, Zami, qui précédait son père, se retourna, un éclair dans les yeux. — Une case très-basse venait de se dessiner à travers le hallier, et elle avait cru reconnaître, sur le seuil, une robe de mousseline. — C'est Mameselle Sophie, dit-elle bien bas, allons vivement la délivrer.

Tonga prit le pas de course et fut bientôt auprès de Mademoiselle de Joppé.

— Zami! Tonga! exclama Sophie, je savais bien qu'on viendrait à mon secours! Merci, mon Dieu; vous exaucez mes prières.

Et comme la pauvre captive s'agenouillait en disant ces derniers mots, — Mameselle, fit Zami en arrêtant ce pieux mouvement, ne perdons pas une minute.

— Oui, oui, partons vite, dit Tonga dont la main saisit l'arme terrible de Figo. — Cette arme semblait chercher la poitrine d'un ennemi.

— Oh! je suis seule, dit Sophie en voyant briller le poignard.

L'intrépide sauveur n'en demanda pas davantage : chargé d'un précieux fardeau, il reprit le petit chemin.

— Je marcherai bien, dit Sophie ! — Oh ! j'ai du courage, mon bon Tonga.

— Mameselle a raison, fit observer Zami, vous épuiseriez vos forces. — Nous la porterons pour passer les rigoles ou les ravines.

Sophie, remise sur ses pieds, semblait avoir des ailes. — Zami la précédait. — Le caraïbe fermait la marche.

Le crépuscule, si l'on peut nommer ainsi le moment de la chute du jour aux Antilles, venait de déployer ses teintes grisesâtres sur les palétuviers de Gripon, lorsque nos fugitifs quittèrent les grands bois, pour le carré, humide encore, de la savane.

La jeune fille humait l'air à pleine poitrine ; il lui semblait goûter le bonheur, tant la liberté est, chez la créature, l'idée innée, l'aspiration première de sa raison.

Le groupe dépassa les cases du petit hameau, et se dirigea vers l'habitation Picard (aujourd'hui Richeval), qui domine la plaine du Canal, de ce côté. — Le vent frais de la nuit glissait sur des champs de cannes, en laissant à son passage ce

gazouillement produit par le heurt des sommités fanées. — Délicieuse nature, pensait la pauvre Sophie, c'est un Dieu qui vous anime !

Le coteau Picard n'est pas assurément très-élevé ; mais les petits pieds de la jeune demoiselle, peu habitués à de semblables excursions, se refusaient à une ascension fatigante. Le gazon mouillé trahissait ses efforts multipliés, et force fut à Sophie de s'appuyer sur ses deux compagnons de route.

Cet incident ralentissait la fuite et contrariait vivement le vieux nègre ; — il ne souffla mot, cependant, espérant qu'au pied du versant opposé, la petite troupe reprendrait un train plus hâté. Il se trompait.

Sophie, en effet, arrivée au bas de la colline, succombait à la fatigue, et proposa à Zami de prendre un peu de repos.

— Comme Mameselle voudra, fut la réponse de la cabresse.

— Je vous donne un quart-d'heure, dit le vieillard, et pas davantage.

— Que crains-tu donc ? demanda Sophie.

— Oh ! Mameselle, murmura Tonga, nous sommes sur un grand chemin ; sait-on ce qui peut arriver ?

— Les chemins ont toujours été très-sûrs ; tu te trompes, assurément.

— Je sais ce que je dis, Mameselle, reprit Tonga.
— Nous sommes dans des temps de révolutions, voyez-vous, et je crois tout possible. — Et tenez, avez-vous entendu parler de ce qui s'est passé aux *Trois-Rivières* ?

— Oh ! tu me fais frémir, Tonga. — Pareille chose à la Grande-Terre ! — Les hommes seraient donc des monstres ?

— Qui vous dit que non ? — Est-ce que cette *liberté* n'a pas bouleversé toutes les têtes ? — Est-ce que ces agneaux d'hier ne sont pas aujourd'hui des chats-tigres ? — Un caraïbe, Mameselle, a la prudence pour lui, et la prudence, ce n'est pas de la peur.

Laissons nos trois personnages se diriger vers un fourré épais et sur lequel surplombaient deux énormes fromagers, et pendant qu'ils prennent un repos nécessaire, à ce qu'ils supposent, à l'achèvement de leur course, disons au lecteur ce qui occupait si fort le vieux nègre.

C'était un souvenir affreux qu'il venait de réveiller chez la noble demoiselle ; le souvenir du drame des *Trois-Rivières*.

Le 20 Avril de l'année précédente (1793) mar-

quait fatalement dans l'histoire de la Guadeloupe. Il nous serait on ne peut plus facile de remonter aux événements qui avaient précédé les infâmes saturnales d'une nuit d'horreur ; mais ce serait dépasser le but de l'épisode. — Nous nous bornerons à constater qu'un *comité dit de sûreté* avait été créé dans le sein de la commission générale et extraordinaire ; — que ce comité se composait de patriotes ardents, véritables démagogues dont les menées indignes trahissaient l'ambition et la haine. — Quelques hommes modérés, mais en très-petit nombre, y figuraient également. Ceux-ci ne purent qu'empêcher beaucoup de mal, à force d'opposition, d'intercession peut-être.

L'histoire doit encore leur savoir gré de tous ces efforts, infructueux souvent, mais utiles quelquefois. Sait-on ce qui serait arrivé, si leur courage avait failli ?

Ce comité trônait à la Basse-Terre, où commandait le brave général Collot. La présence de cet officier général, que l'on savait dévoué aux idées d'ordre et de modération, gênait infiniment les montagnards coloniaux ; ils résolurent de l'éloigner : Le hasard vint à leur aide.

Le général arrivait à peine d'une tournée dans l'est et le nord de l'île. Son intervention, toujours bienveillante et paternelle, avait apaisé bien des passions : il fut aisé de lui persuader que l'a-

chèvement de cette œuvre pacifique devait être entrepris ; que les contrées , situées sous le vent de l'île, le recevraient avec bonheur. Le général , qui croyait à cette apparence de bon vouloir, premier pas dans la voie des conciliations, consentit de grand cœur à explorer les quelques paroisses du sud , et il partit.

Vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées depuis ce départ, qu'au milieu de la nuit, une bande de deux cent quarante-trois nègres fondit, dans le quartier des *Trois-Rivières*, sur les habitations *Vermond, Godet, Roussel, Gondrecourt, Brindeau* et *Ithier*, tuant et massacrant les blancs de tout âge et de tout sexe, mutilant leurs cadavres avec la plus outrageante barbarie⁴.

Voici maintenant ce que toute la colonie sait, ou plutôt répète à qui veut l'entendre. — Qui le croirait ? — Dans cette horde de forcenés, des blancs s'étaient introduits et masqués, pour être confondus parmi les noirs, à la faveur des ténèbres. Nous voudrions en pouvoir douter ; mais ce bruit est tellement accrédité que, fidèle narra-

⁴ Mémoire justificatif pour les Colons de la Guadeloupe, tome 1.^{er}, page 35.

Ces atrocités n'offrent absolument rien d'incroyable, si l'on songe à l'incendie récent de la maison de Sanois à la Martinique, incendie où 32 personnes trouvèrent la mort. — Ce fait odieux s'accomplit en plein jour ; on laissa faire. (Note de 1848, Septembre).

teur, nous avons dû le relater. Oui, un homme, dont la célébrité a marqué de cette heure nocturne et sanglante, est venu, dit-on, jusque dans le préau de l'habitation *Gondrecourt*, suivi de plusieurs de ces bandits. — C'est là qu'il vit marcher à lui une femme éplorée et une jeune fille qui lui demandaient d'épargner leur fortune et leur habitation, et, comme pas un mot ne sortait de ce masque, impassible devant la douleur, la jeunesse et la vertu, la mère comprit qu'il y avait davantage à réclamer des cannibales qui les tenaient à portée de poignard. « *Pitié ! Pitié pour mon enfant !* » s'écria-t-elle, au paroxysme du désespoir et en se traînant aux genoux de ses bourreaux. Un geste de l'homme masqué suffit à ses valets maudits et les deux femmes roulèrent sur l'herbe dans des flots de sang ⁴.

Que fit-on cependant des assassins ? — *L'autorité* se montra-t-elle émue le moins du monde de cette boucherie ? Que fit le général Collot à son retour ? Hélas ! faut-il le dire ? Cet excellent officier accourut à la première nouvelle du crime ; il voulut punir ; — vains efforts ! — *Le comité de sureté* l'en empêcha, il alla même jusqu'à vouloir enrégimenter ces scélérats, et à s'en servir comme d'une

⁴ On voit encore un petit mausolée dans ce même préau. Il renferme les deux victimes. (*Communiqué*).

garde prétorienne ; oui, des misérables, qui avaient tué *vingt-deux blancs*, furent appelés *sauveurs de la colonie*. Un rapport au gouvernement de la République osait faire l'apologie du massacre, alléguant qu'il avait tourné *contre ses auteurs* : ce rapport était daté de la Martinique.

Guerre éternelle que celle déclarée *aux riches*, pendant le bouillonnement des révolutions ! fatal aveuglement qui porte certains meneurs, natures mauvaises et dégradées, à chercher dans le pillage et le sang, ce que l'honnête homme rencontre dans le travail qui honore ! les déchirements de la malheureuse France à cette époque terrible font encore frissonner le lecteur.

Telles étaient les scènes épouvantables qu'avaient jeté la consternation dans l'île entière. — Le vieux caraïbe les avait entendues raconter de la bouche de M. de Joppé. Il avait frémi cent fois à ce souvenir douloureux, — et si quelque chose avait pu adoucir l'amertume de ses réflexions à ce sujet, c'est qu'il pensait que tous ces nègres n'étaient que des africains ou des bâtards descendant de caraïbes. — Pas un d'eux n'eut pu, comme lui, arguer de la pureté d'un sang galibi.

Le petit groupe, à dix pas de la route, s'était

assis sur des touffes de fougère ; Tonga repassant tout ce que nous venons d'esquisser, Zami guettant les abords de la voie, et Sophie, exténuée de fatigue, écoutant le chant des tourterelles dont la liberté et le bonheur lui faisaient envie.

CHAPITRE SEIZIÈME.

ZAMI.

I.

Pendant ce temps-là, une scène étrange se passait dans la demeure de la vieille Rébecca.

La sorcière des halliers était revenue de la mare à son petit pas, et tout en déposant sa calebasse dans un coin de la case, elle parlait à Mademoiselle de Joppé.

— Faut bien, disait-elle, que j'aie confiance en vous ; — car je vous laisse comme ça toute seule...

ça m'a été pourtant bien défendu. — Faut dire aussi que c'est la première fois depuis votre arrivée.

Et comme elle ne recevait réponse d'aucune sorte, la vieille retourna son chef à droite, puis à gauche, puis, enfin, elle se redressa tout-à-fait.

— Bon Dieu ! Seigneur ! exclama-t-elle dès que la pensée d'une fuite eut traversé son esprit, — serait-elle partie ?

Malgré son âge, Rébecca était leste ; — elle eût bientôt fait trois ou quatre fois le tour de la case, mais toujours en vain. Elle interrogea l'entrée du sentier, puis revint sur ses pas du côté de la mare où aboutissait un autre chemin pratiqué seulement par les nègres marrons. Un bruit s'y fit bien entendre ; mais ce n'était pas la personne confiée à sa garde qui venait à elle.

C'étaient de hardis compagnons qui rentraient après une absence de huit jours. — La vieille respira ; ce renfort lui arrivait à point nommé.

Mes amis, mes amis, leur dit-elle, si vous saviez ! Et elle était suffoquée par la colère, non moins que par la réaction de la joie ; — si vous saviez le malheur qui vient de fondre sur moi !

— Nous sommes découverts ? fit l'un des nouveaux venus, métis de haute mine.

— C'est possible, compère, lui répondit-elle. — Il n'y a pourtant pas de ma faute.

— Bah ! tu auras fait quelque sottise. — Rébecca, s'il en est ainsi, gare à tes oreilles ! Voyons, entrons et conte-nous ça.

La bande pénétra dans la case. — Chacun se défit d'un fardeau pesant. Inutile de dire que la denrée était volée ou de contrebande. — Il y avait en outre des provisions pour quinze jours au moins.

Rébecca fit part à ses camarades de l'arrivée de la demoiselle aux Grands-Fonds, et de son évasion toute récente.

— Où est-elle donc ? demanda le métis.

— Si je le savais, répondit la vieille, je vous dirais : courez après et peut-être..... mais, une idée ! — Si l'un de vous allait à la Pointe-à-Pitre, à l'adresse que j'ai là.

Rébecca ouvrit un tiroir, et en retira un petit bout de papier.

— Voyons ! dit vivement le mulâtre. — Rébecca a raison, reprit-il après avoir lu, nous saurons là ce qu'il faut faire. — Il faudrait une bique pour mener l'affaire bon train.

— Pour ce qui est de ça, interjeta le nègre Barthélemy, je sais une savane où il y a de petits chevaux créoles qui galoppent comme le vent.

Le métis jeta un nouveau coup-d'œil sur le billet, prit Barthélemy à l'écart, et lui parla bas à l'oreille.

— Je serai prompt comme la flèche, dit le messager, qui disparut aussitôt dans des halliers où il était impossible de soupçonner une voie quelconque.

Polydore, tel était le nom du métis, chef de ces *smugglers*, revint auprès de la table de Rebecca; — ça, mes enfants, dit-il, il y aura de l'argent à gagner ce soir, ou cette nuit, comme vous voudrez. — Il paraît qu'un blanc avait placé ici une belle tourterelle, et que Rebecca avait oublié de fermer la cage.

La troupe trouva cette saillie fort spirituelle, et fit entendre un gros éclat de rire, au milieu de la fumée d'un excellent tabac.

— C'est donc à la chasse, continua le bandit, que nous allons..... seulement, à cette chasse-là, on ne tue pas le gibier, on ne lui ôte pas une seule plume.... Voyons, quatre gourdes percées pour chacun, c'est-il honnête?

Une inclination automatique répondit à cette question.

— Conclu ! fit le métis, qui sortit de la case et se mit à fumer.

II.

Joséphine soupait à côté de l'ami de son cœur, et cette fois enfin elle pouvait compter sur une mention convenable au logis ; — Delphin venait de le lui dire passionnément entre deux verres de madère ; or, l'on croit aisément ce que l'on désire.

Pauvre Joséphine ! son âme était destinée à subir, dans ces quelques jours, toutes les péripéties de l'abandon, qui sait ! de l'oubli. Néanmoins, à l'heure où nous la retrouvons, sa foi est toujours naïve, toujours crédule.

Delphin achevait à peine les dernières gouttes de l'excellent nectar, qu'un petit coup frappé sur la jalousie le poussa comme un ressort. Il courut ouvrir.

— Qui es-tu ? dit-il au nouveau venu ?

— Barthélemy.

— D'où viens-tu ?

— Des Grands-Fonds.

— Qui t'envoie ?

— Polydore, le métis.

— Ce n'est pas pour moi, nègre, tu te trompes.

— Si fait, si fait, Monsieur. — *La lune fait miroiter la mer,....*

— *Et le machoquet ?....* ajouta Delphin en écoutant attentivement le messager.

— *Et le machoquet tinte le chant des morts.*

— C'est différent, viens.

— Ils sortirent sur le pas de la porte, où Barthélemy raconta en deux mots la fuite de la captive.

— Malédiction ! vociféra Delphin ; malédiction !

— Jupiter ! Jupiter ; vite, vite à cheval !

Dix minutes après ce court dialogue, les deux nègres, grimpés sur le petit créole de Barthélemy, dessinaient au galop leurs silhouettes sur les parties éclairées de la route des Abîmes.

Delphin les précédait.

Le trajet fut parcouru avec une telle rapidité, qu'une heure après son départ, Delphin mettait pied à terre dans la petite savane indiquée déjà par Barthélemy. Plusieurs biques folâtraient sur l'herbe. Jupiter et son camarade les eurent bientôt attachées et menées en laisse.

Quand on arriva à la case de Rébecca, Polydore fumait encore en s'impatiantant.

Les nègres entrèrent dans le logis, Delphin s'assit à côté du métis.

.....

.....

Et la pauvre Joséphine pleura abondamment sur une nouvelle absence, qui n'avait pas même été scellée d'un adieu !

— Parbleu, fit Polydore, dès qu'il aperçut les petits chevaux créoles, celui qui a pensé à utiliser ces biques-là a eu une fameuse idée.

— Elle est de moi, dit Delphin, voyons, maître....

— Polydore.

— Polydore, soit. — Soyons brefs, Barthélemy m'a tout dit. — Sommes-nous prêts?

— Toujours prêts, Monsieur, quand il y a gras.

— Or, nous disons que vous nous comptez un quart de doublon par homme, et nous sommes huit, ce qui fait deux doublons, et puis pour pour moi....

— Comment, pour toi? — tu t'es compté déjà.

— Sans doute, comme homme de la bande; — nous sommes d'accord; mais comme chef, il n'en a pas été question, que je sache.

— Delphin haussa les épaules — Que veux-tu donc? demanda-t-il au chef de bande.

— Une bagatelle, un doublon.

— C'est bien, je paierai trois doublons.

— Tout de suite; c'est à prendre ou à laisser, reprit Polydore avec sang-froid.

— Tiens, les voilà. — Mais qui me répond de toi et des tiens ?

Des miens ? — moi ; — que l'un d'eux bouge et je lui fais sauter la cervelle. — De moi ? — vous-même ; — vous êtes armé ; — vous me cassez la tête et tout est dit.

— Très-bien ; — ton plan , maintenant.

— Le voici , tel que je viens de le ruminer en vous attendant. — Il y a eu un coup de vent cette après-dînée, et à la suite beaucoup de pluie. — Les chemins ne sont pas assez secs, pour permettre aux fuyards d'aller bien loin. De deux choses l'une, ou la demoiselle marche et n'a pas de compagnie, et alors, c'est la chose la plus simple du monde ; deux ou trois temps de galop suffisent ; — ou elle est escortée et portée, et alors nous l'atteignons tout de même ; mais plus loin. — Qu'en pensez-vous ?

— Ton plan, ton plan, . . . fit Delphin impatienté.

— Nous montons à cheval, et nous sommes tous armés en cas de besoin. — Pas plus fin que ça . . .

— Eh bien, à cheval ! dit le créole en se levant ; — vous vous battez ; car il est impossible que la fugitive ne soit pas parfaitement défendue.

Polydore siffla ; ses sept estafiers parurent sur le seuil de la cabane.

— Mes amis, leur dit-il, le blanc est généreux, il faut travailler pour lui ; — soirée de coutelas. — A cheval ! — Vous me porterez en croupe, Monsieur, ajouta-t-il ; car le camarade Jupiter ne serait pas monté.

— Si ce n'est que cela, répondit Delphin, je le dispense de la corvée ; — Attends-moi ici, Jupiter.

L'africain ne se le fit pas dire deux fois ; il eut bientôt gagné le fond du taudis, où il s'allongea avec bonheur, aussi indifférent à tout ce qui se passait que s'il y eût été absolument étranger.

Le groupe prit par le sentier qui conduisait à la route du Moule, en fouaillant les petits chevaux avec des houssines hérissées de pointes. Ce trajet achevé, on grimpa à poil et la cavalcade partit grand train. — Le blanc suivait au petit galop.

Au bout d'une demi-heure, les biques mirent le pied sur le versant sud du morne Picard. La marche se ralentit. — Polydore vint se ranger auprès de Delphin. ; ils causèrent à voix basse. — Tenez, dit Polydore, mettez-vous ça sur le visage.

— Ce masque ?

— Ce n'est qu'un loup. — J'en ai quelques douzaines ; ils me servent dans les grandes occasions.

— Ah !

— Oui, on n'aime pas à être vu : — témoin l'affaire des *Trois-Rivières*.

— Tu y étais donc, malheureux ?

— Parbleu, si j'y étais, et votre loup aussi : je crois même qu'il cachait la figure de M....

— Serait-il possible ? exclama Delphin qui, malgré lui, frissonna sous le carton criminel.

En ce moment, un roucoulement, pareil à celui d'une tourterelle, arriva au groupe qui se trouvait arrêté sur la crête du morne.

— C'est Barthélemy, dit Polydore, qui a découvert la piste. — Je viens de l'expédier par les haliers.

Et comme le jeune créole ne proférait une syllabe, sous l'impression pénible qui le dominait encore, le métis se baissa vers lui et jeta ces mots à ses oreilles — Est-ce que vous ne saviez pas cela ?

Un second roucoulement, mieux accentué que le premier, fit lever la tête au chef de bande.

— En route, camarades, et attention !

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que les nègres avaient mis pied à terre.

Un cri sortit du fourré.

— Ils sont là, pensa Polydore. Nous les tenons.

Il siffla. — Le troisième et dernier roucoulement vibra à dix pas des biques qui lancèrent des ruades de frayeur.

— Par ici, par ici, les voilà, cria Barthélemy ;
— Deux femmes et un homme !

Delphin se mit à l'écart et se noya dans l'obscurité produite par les arbres qui bordaient le chemin.

Zami se débattait contre Barthélemy, tandis que Tonga emportait Mademoiselle de Joppé dans ses bras.

Dès qu'il parut sur la route, trois hommes se placèrent devant lui, des coutelas au poing. — Rends-nous cette demoiselle, dit le métis, ou sinon, je te brûle la cervelle.

Tonga déposa la pauvre Sophie sur le bord de la route, et sortit son poignard : la magnifique lame jetait des étincelles dans la pénombre.

— Par le sang des caraïbes, s'écria-t-il, vous ne l'aurez qu'avec ma vie — A moi, Zami !

Cet appel fit reculer les nègres. — Ils ne comprenaient pas que le mot Zami fut un nom.

La cabresse s'esquiva du fourré, malgré la poursuite de Barthélemy. — En deux bonds, elle se trouva à côté de Tonga.

— Nègre, cria Polydore, nous n'en voulons pas à ta vie, ni à celle de cette fille non plus. Livre-nous la demoiselle blanche et que tout soit dit.

— Que celui qui vous paie, dit Tonga, s'unisse à vous, s'il en a le courage, et vous ne l'aurez pas.

A cette provocation, Delphin tressaillit.

— C'est ce que nous allons voir, répondit le métis.

Aussitôt, trois nègres coururent sus au caraïbe, tandis qu'un nombre égal marchait vers la demoiselle à demi évanouie. — L'un de ces derniers l'enleva et se mit à courir.

Tonga furieux obliqua rapidement à droite, et, profitant d'un espace laissé vide par ses adversaires, il partit à fond de train dans la direction du ravisseur. — La colère avait triplé les forces du vieillard; aussi s'élança-t-il sur cet homme en lui enfonçant le poignard dans le dos.

Retirer sa lame, soutenir Sophie, fut pour lui l'affaire d'une minute; mais déjà les bandits étaient à sa poursuite.

Zami, sans consulter le danger d'une lutte, les suivait intrépidement; tout-à-coup, un éclair sillonna la route et la pauvre fille tomba. L'éclair, la détonation, la chute et la mort furent immédiats.

Le caraïbe se retourna subitement et vit la cabresse baignée dans une mare de sang; sa force et son cœur succombèrent; le vertige le fit tomber.

Le jour commençait à poindre, — le vieillard souleva sa tête: venait-il de rêver?

Non, la réalité parlait encore. — A vingt pas, Zami n'était plus qu'un cadavre. Les bandits avaient disparu avec leur proie.

Tonga voulut alors marcher vers son enfant ; mais une blessure à l'épaule gauche le torturait de son acuité.

Il se prit en ce moment à se rappeler des mots entrecoupés. — *Ne le tuez pas !... rien qu'un coup de pointe....*

Le pauvre caraïbe ne perdit pas tout son courage. — On eut pu le voir soulever la tête de Zami, la regarder longtemps et tourner un regard vers le ciel.

Il traîna le cadavre jusque dans le fourré et le couvrit de terre et de feuilles, autant que le lui permit le peu de force qu'il avait encore ; puis, après avoir donné un dernier adieu, du cœur et des yeux, à ce qu'il avait le plus aimé, il ramassa une branche d'oranger et s'en servit comme d'un bâton.

Il se dirigea alors lentement vers l'habitation *Folleville*, en proie aux douleurs les plus cruelles.

.....

— Savez-vous, disait Polydore à Delphin au retour de l'expédition, que vous avez proprement arrêté cette cabresse du diable ?

— Silence, Polydore, sur cet événement et surtout devant Jupiter.

— Pourquoi donc, maître ?

— Cette Zami, vois-tu, reprit le blanc, était l'amie de ce gueux de Jupiter.

— Et vous lui avez tué sa maîtresse?

— J'ai dû m'en débarrasser; elle allait peut-être faire avorter notre projet.

— En ce cas, vous me devez un doublon.

— Uu doublon?

— Oui, un demi-doublon pour un de mes hommes qui en crévera, c'est sûr. — L'autre, pour mon silence. — Préférez-vous que je révèle ce secret à Jupiter?

— Delphin paya; — il venait de s'enfermer maladroitement.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Deuxième Partie.

CHAPITRE PREMIER.

LE MORNE LA VICTOIRE.

Nous avons dit que les Anglais, rudement chassés du fort Fleur-d'Épée, avaient traversé la Pointe-à-Pitre et le bras de mer qui divise la colonie. — Nous avons dit également que, parvenus sur la rive opposée et à peu près en face de la ville, ils avaient établi au poste St.-Jean une batterie formidable. — Ajoutons que ces dispositions empêchaient de se procurer l'eau douce qui, descendant des montagnes de la Guadeloupe proprement dite, forme la seule aiguade des environs.

Leur tactique se bornait à traverser de nouveau la Rivière-salée et à faire des tentatives sur une ville ouverte. — Ils l'essayèrent le 10 Prairial (8 Juin). Le poste Lesage tomba en leur pouvoir; mais ce triomphe fut de courte durée, car le général Aubert accourut avec quelques troupes de renfort et les repoussa sur l'autre rive. Malheureusement, ce général fut blessé dans l'action et son successeur ne jugea pas nécessaire de fortifier les avant-postes de ce côté, ce qui eût paralysé les futurs essais de l'ennemi; il se borna à disposer ses forces de façon à repousser, toujours avec pareil succès, les attaques auxquelles il s'attendait.

Le capitaine Leyssègues, lui, prenait des mesures désespérées et conséquemment énergiques pour annihiler la puissance d'une agression par mer. — Une fois son escadre dans le port, il fit couler des bâtiments dans la passe afin d'en empêcher l'entrée aux Anglais. — Cette passe, s'ils eussent tenté de la franchir, fut devenue leur tombeau; car, indépendamment du piège que nous signalons, une ceinture de roches sous-marines enserre les îlets à Cochon, à Rat et Monrou; de telle sorte que le naufrage eût été inévitable et sans espoir. — Si, à ces défenses naturelles, l'on ajoute les ressources du capitaine Leyssègues, soit dans l'armement de batteries avec l'artillerie des frégates, soit dans le feu de ses canonnières (qui

n'étaient autres que de légers navires de commerce rasés), soit enfin dans l'ardeur de ses quelques marins, on comprendra que des forces supérieures vissent se briser contre de pareils obstacles. — Ce fut ce qui arriva.

Une escadre formidable, commandée par l'amiral Jervis, parut bientôt dans les eaux de la Guadeloupe. — Elle déposa le général en chef Grey à la Basse-Terre et vint, immédiatement après, menacer la Pointe-à-Pitre. Six vaisseaux, dont un à trois-ponts, douze frégates ou corvettes, cinq canonnières et seize transports la composaient.

L'amiral eut-il connaissance des moyens du capitaine français? Soupçonna-t-il leur puissance? C'est ce à quoi il ne nous est pas donné de répondre. Toujours est-il qu'il agit avec une prudence rare et une lenteur inimaginable. — On le vit débarquer ses troupes au Gozier, ainsi qu'un matériel immense destiné à un siège régulier; puis il se retrancha.

Les travaux commencèrent contre Fleur-d'Épée avec toute l'observation des règles connues. — Le fort Mascotte, qui le dominait et que les Républicains n'avaient pu conserver faute de défenseurs, fut occupé.

Ici, commença pour les Français une série de malheurs inouis. — Ils se trouvaient effectivement pris entre deux armées. — Celle de Pest, débar-

quée par l'amiral, celle de l'ouest qui venait de former à *Berville* un camp retranché, lequel était défendu par les promontoires fortifiés de St.-Jean et du Morne-à-Savon; — la flamme apportée par les projectiles des batteries à fourneaux; — le bombardement de terre et de mer; — le manque d'eau, de provisions; — la rareté des munitions qui se faisait sentir; — la putréfaction des cadavres gisant sur les routes sans sépulture; — les rigueurs d'un blocus dénoncé avec emphase à tous les peuples; — et, par dessus tout, l'insanité des miasmes des palétuviers, des geôles et des camps minaient au cœur le noyau républicain venu d'Europe et les créoles enrôlés depuis le débarquement. La fièvre jaune, cette peste des colonies, plana comme un crêpe de mort sur la Pointe-à-Pitre; — les plus faibles soldats mourraient, les plus forts étaient exténués par la double fatigue du fléau et de la guerre.

Dans cette extrémité, les Républicains tentèrent de suprêmes efforts. — Le 1.^{er} Messidor, ils firent une sortie, passèrent la Rivière-Salée et se portèrent sur le Morne-à-Savon. — Dix jours après, ils marchèrent contre le fort Mascotte, et par deux fois; — toutes ces tentatives furent repoussées et toujours avec perte. Qu'allaient-ils devenir ces hommes qui avaient commencé par des prodiges? La misère, la faim, le désespoir allaient-ils déci-

mer, que dis-je? anéantir ces cœurs énergiques? Les Anglais l'espéraient; mais, dans leur avidité d'obtenir un pareil résultat, ils cherchèrent à le provoquer par une destruction à main armée.

La témérité perdit ce qu'une sage lenteur pouvait sauver. — L'extrait du rapport de Victor Hugues à la Convention nationale le prouve clairement ¹.

« Sur les trois heures du matin, l'ennemi attaqua la ville sur deux colonnes : heureusement pour nous qu'il attaqua le poste où j'étais couché avec le brave Boudet et l'intrépide Leyssègues, commandant de la station. Nous ralliâmes la troupe, et, après avoir résisté quelque temps, nous fûmes, en ordre, nous établir sur le morne du Gouvernement, appelé depuis *le fort de la Victoire*.

« L'ennemi entra en ville, au nombre de deux mille hommes, où il croyait ne point trouver de résistance, etc.

« Mais les républicains qui étaient dans le fort,

¹ Moniteur du 27 Fructidor an II

dociles à la voix de la patrie , commandés par de braves officiers , encouragés par le délégué de la nation , firent une résistance opiniâtre , et on se battit comme aux Thermopyles. — Le feu fut si terrible qu'ils n'osèrent jamais tenter l'assaut. Marins et soldats , tout concourut à cette glorieuse journée. L'ennemi fut complètement battu et repoussé hors de la ville. Nous fîmes une sortie sur eux et les accompagnâmes jusque dans leurs retranchements , pendant plus de deux lieues , où la troupe fut obligée de les laisser , accablée de fatigue , le combat ayant duré depuis 3 heures du matin jusqu'à 11 , où les troupes rentrèrent après s'être emparées de leur artillerie de campagne , munitions et autres ustensiles de guerre. Les rues et les chemins furent jonchés de morts : nous fîmes près de 250 prisonniers dont huit officiers. Ils perdirent en cette occasion l'élite de leurs troupes , tous chasseurs et grenadiers. Le général Syme , qui commandait en chef , fut blessé ; — le général de brigade Gown , qui commandait la colonne , le capitaine de vaisseau Robertson , qui commandait 500 matelots , furent tués avec 31 officiers. L'ennemi évalue sa perte à 860 hommes ; nous , nous ne pouvons l'estimer ; mais nous avons mis deux jours à les enterrer , et il y en a plus de 200 , qui sont restés dans les bois , sans sépulture. »

Cet échec immense répandit une sorte de terreur dans le camp de Berville : on se demandait alors , plus sérieusement que jamais , quelle serait l'issue de la mise en état de siège. Au moment où l'on croyait n'avoir qu'à saisir la victoire, elle échappait, et l'on ne rencontrait que la déroute la plus complète. Le système agressif fut donc reconnu mauvais ; mais , une fois engagé dans cette voie , on devait y persister ; le nombre devait , en fin de compte , l'emporter.

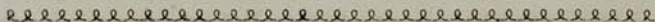
Pareille espérance animait aussi les assaillants de Fleur-d'Épée ; car, dans la nuit qui suivit la défaite des troupes de Berville , ils canonnèrent le fort avec une persistance inouïe. Les Républicains eurent beaucoup de blessés , quelques tués même , — et cependant les Anglais n'osèrent point tenter l'assaut. Qui pouvait les retenir ? Ce n'était certes pas la peur d'une sortie des assiégés ; ceux-ci étaient en très-petit nombre , et il y eût eu plus que témérité à prendre l'offensive. La suite du rapport excipe bien d'une panique habilement semée par des agents secrets ; mais nous nous refusons à croire cette donnée outrecuidante ; — toujours est-il que l'ennemi se retira dans cette même nuit vers le lieu du débarquement , laissant après lui des munitions de guerre et de bouche considérables. Deux jours après , le rembarquement eut lieu avec une précipitation extrême ;

l'amiral Jervis semblait avoir à cœur de fuir ce rivage imprenable et funeste.

Ici, la Pointe-à-Pitre respira un moment : — les débris de la flotte venaient d'être transportés au camp de Berville ; l'est de l'île se trouvait ainsi dégagé ; — toutes les forces républicaines allaient agir contre un seul point qu'il fallait emporter, ou devant lequel il fallait mourir.

Victor Hugues, ce farouche commissaire de la Convention nationale, comprit alors toute la hauteur de sa mission ; il songea, malgré lui, à ces généraux des vieilles républiques, qui devaient vaincre à tout prix : L'audace lui servit de génie, et comme il venait d'inaugurer le fait d'armes du morne du gouvernement, en donnant à ce morne le nom de *Fort de la Victoire*, et à la ville celui de *Port de la Liberté*, il pensa que l'expulsion des Anglais de la colonie devait couronner ce succès magnifique.

Accomplirait-il ce qu'il osait espérer ?



CHAPITRE DEUXIÈME.

LA RIVIÈRE LÉZARD.

Assurément, si les commissaires extraordinaires de la Convention nationale, auprès de nos armées de terre et de mer, ne furent pas toujours des chevaliers *sans reproches*, on peut avouer néanmoins que quelques-uns méritèrent le titre de représentants *sans peur*. Au nombre de ces derniers, Victor Hugues revendique hautement en sa faveur. Il déploya, en effet, dans les circonstances terribles qui assaillaient le corps expéditionnaire une énergie immense, et quand on se rappelle la sau-

vagerie révolutionnaire de cet homme, on se prend à regretter que tant de résolution ne se soit pas trouvée au service d'une âme meilleure. Mais la fièvre ardente de la démagogie était, à cette époque, arrivée à son paroxysme; tantôt, elle portait les individus aux actions les plus intrépides, tantôt, elle en faisait d'ignobles bourreaux.

Hugues n'était pas temporisateur; — il ressentait, lui aussi, les symptômes du délire, et, soit orgueil, soit ambition, soit conscience, il précipitait toujours l'issue des événements. Aussi, quand il eut acquis la conviction que toute la force anglaise était massée au camp de Berville, on le vit plus hardi que jamais à tenter les dernières chances.

Il y avait courage; car — « La ville, ruinée par les incendies, était remplie de décombres: dix bâtiments avaient été coulés; la frégate *la Thétis* et la gabarre *la Prévoyante* étaient fortement endommagées; — la maladie qui venait de moissonner le général Aubert, le seul chef de l'expédition qui restât encore, continuait ses ravages. » (*Boyer Peyreleau.*)

Lever 2,000 hommes de couleur, leur inspirer les vives étincelles du feu sacré; en d'autres termes, mobiliser tous les sans-culottes possibles, appeler à soi tous les frères épars, dans les îles voisines, malgré les rigueurs du blocus, s'approvi-

sionner de munitions de toute espèce, à l'aide de navires américains (qui respectaient ainsi la neutralité), armer même les affranchis noirs, mettre en action enfin toutes les forces vitales de la malheureuse Guadeloupe, fut pour Hugues un effort aussi promptement conçu qu'exécuté. Restait la nomination aux premiers grades des hommes qui allaient diriger toutes ces masses, troupes vieilles ou fraîches : les choix furent excellents, et ne contribuèrent pas peu aux résultats de la guerre.

Pélardy fut créé général de division, et Boudet général de brigade. Le premier commandait en chef la force armée; — le second dut s'occuper de l'organisation et de l'instruction des nouveaux enrôlés. L'œil du vautour conventionnel planait sur toutes les dispositions de ces officiers généraux.

Pélardy divisa les troupes en trois colonnes, il commandait celle de gauche; — Bures (chef de bataillon) celle du centre, et Boudet, celle de droite.

A la nuit tombante, nuit du 5 Vendémiaire, quelques pirogues se détachaient des quais de la Pointe-à-Pitre; — un peu plus tard, d'autres embarcations, tout aussi légères, firent le même mouvement et, chose inouïe! cette flotille de mouettes vint raser les batteries des vaisseaux anglais ancrés dans la rade, dans les goulets, dans

les anses, partout enfin où il y avait surveillance à exercer : pas une d'elles n'éveilla les soupçons de l'ennemi. Qui eut, en effet, conçu l'idée dont les ténèbres favorisaient alors la dangereuse exécution? Personne. L'intrépide Pélardy pouvait seul oser autant et si bien.

Ces pirogues, une fois dégagées de la crainte d'une surprise, ouvrirent toutes voiles au vent et, en peu d'heures, arrivèrent heureusement à la Goyave. Pélardy mit pied à terre, harangua ses troupes, et, profitant du reste de la nuit, il marcha sur le Petit-Bourg. Le jour venu, la colonne se divisa par petits groupes; car il s'agissait de traverser d'épais halliers. Une résolution héroïque triompha néanmoins de toutes les difficultés, et la colonne, réunie un peu avant midi, fondit sur la bourgade sans que l'occupant put songer à opposer une résistance efficace.

Cette tentative hardie obtint le meilleur résultat : les Anglais perdirent 140 hommes tués et 160 faits prisonniers à la *Pointe-à-Bacchus*.

Cette dernière position était importante; elle venait, tout récemment d'être pourvue de vastes magasins et mise en état de défense respectable. Pélardy s'y retrancha immédiatement; l'ennemi, pour ainsi dire, lui avait préparé les logements. Il les trouva encombrés d'approvisionnements de toute sorte, surtout de munitions de guerre. En

homme ardent et capable, il employa ces munitions et l'artillerie conquise à écraser un vaisseau et une frégate mouillés au pied du promontoire. L'appareillage de ces bâtiments fut rapide, mais désastreux; restait une gabarre de 24 canons; de désespoir, on l'incendia.

Le général de l'aile gauche de l'armée républicaine se trouvait, par ce coup décisif, maître de toute la partie du territoire située au sud-est du camp de Berville. Son artillerie menaçante avait éloigné le danger du côté de la mer, tandis que, par une circonstance toute providentielle, l'amiral Grey venait de quitter la rade foraine de la Basse-Terre, avec ses gros vaisseaux, pour aller attendre, à la Martinique, soit des renforts demandés à Londres, soit la fin d'un hivernage redoutable.

Nous devons ajouter ici que cette décision de l'amiral anglais, qui confiait, en s'éloignant, le sort du camp de Berville au courage éprouvé du général Graham, n'avait pas été une des moindres causes des dispositions énergiques de Victor Hugues. Il s'était persuadé que ce camp, cerné de toutes parts, ne pouvait tenir longtemps. Nous avons déjà dit quelle était, à cet égard, la force de sa persuasion.

Il serait peut-être convenable de consigner également ici l'ébranlement simultané des deux au-

tres colonnes ; mais les exigences du récit nous ramènent à des faits d'une autre nature.

.....
.....

Vers le soir du jour qui suivit la prise de possession de la Pointe-à-Bacchus, c'est-à-dire le 27 Septembre, une yole abordait dans une des petites criques de la côte. Un nègre pagayait fort et ferme ; aussi la faible embarcation semblait-elle un aleyon au sommet des lames. Le vent qui, d'ailleurs, commençait à souffler avec force, donnait à sa marche une excessive rapidité.

A peine au rivage, l'homme enterra son mince aviron dans les broussailles, et on eut pu le voir revenir bientôt, et tirer la yole sur le sable. — Cinq minutes après ce dernier mouvement, tout avait disparu.

Un cri incisif partit alors des profondeurs des halliers ; la sentinelle la plus rapprochée s'en émut.

— Ce n'est rien, lui dit un officier qui se promenait à ses côtés ; c'est mon domestique qui m'annonce son arrivée : — je l'attendais.

Et, en effet, cette assertion se trouva pleinement confirmée par l'apparition immédiate de Jupiter aux yeux de Delphin.

Ils entrèrent dans le camp et se perdirent dans les ténèbres des piliers des magasins. Leur conversation dura peu ; Delphin frémissait d'impatience et de joie.

Il se rendit en toute hâte vers la chambre du général.

Jupiter se frottait les mains ; c'était la traduction de son contentement sauvage. — Bon , pensait-il , je le tiens pour tout de bon ; — il ne nous échappera plus. — Une fois son compte fait , si cette guerre finit , je laisse l'attirail qui me gêne pour ma vieille casaque des ajoupas. Jusque là , prouvons à M. Delphin que Jupiter sait gagner les gourdes qu'on lui donne.

Et il tirait à lui un semblant d'uniforme enfoui sous une marche d'escalier.

Quand Delphin descendit de chez le général , la pensée du nègre roulait encore sur le chapitre de ses espérances auxquelles il assignait le bonheur pour terme. Ce bonheur était tout dans le mot *Zami!* qu'il murmurait avec passion.

Delphin l'entendit ; — le nom de l'infortunée cabresse le fit tressaillir ; mais cette circonstance échappa à Jupiter , qui lui dit tout aussitôt :

— Il faut se presser , citoyen , ou nous manquerons....

— Partons , interrompit Delphin. J'ai une permission.

Ces deux hommes revinrent sur leurs pas, et repassèrent devant la même sentinelle, qui attendait qu'on la relevât. — Où diable peuvent-ils aller comme ça, se demanda le soldat, à pareille heure et par une nuit qui annonce un mauvais temps ?

Dès que ces oiseaux de nuit eurent dépassé tous les travaux du fortin, et qu'ils eurent traversé deux ou trois fourrés épais ; — halte, dit le blanc, où allons-nous ?

— A la rivière Lézard.

— Et tu dis que tu es certain d'une pareille audace ?

— Très certain ; voulez-vous des preuves ?

— Inutile. — Tes hommes ?

— Ils sont quatre, — et des bons.

— Ah ! fit Delphin inquiet, — est-ce que Polydore....

— Non, Polydore n'est pas des nôtres ; — Il se trouvait à la Pointe et au moment de partir pour une expédition.

Delphin respira. Il venait de se rappeler une confidence faite inconsidérément au métis, et dont il ne croyait pas le secret suffisamment garanti par le doublon qui l'avait payé.

— Un vieux congo, reprit Jupiter, commande la brigade : ainsi que je viens de vous le dire au camp, elle a traversé toutes les lignes anglaises,

sans que l'on se doutât le moins du monde de ses projets. Cela se conçoit, aucun de ces hommes n'était armé.

— Comment? fit immédiatement l'officier.

— Rassurez-vous; sous la planche de mon canot, il y a une cachette qui peut contenir cinq bonnes carabines, bien courtes, il est vrai; mais qui portent loin : or, quand j'ai rasé le coin de la rivière Lézard, un signal convenu a conduit mes amis au rivage, si bien qu'ils nous attendent maintenant armés jusqu'aux dents : Est-ce bien?

— Très-bien, parbleu; — mais réussissons-nous?

— Vous en revenez toujours là, citoyen; faut-il donc vous dire tout? — Eh bien, sachez que je me suis rendu hier au camp de Berville, sans votre ordre : mes pressentiments me disaient : *vas-y*. J'ai vu M. le comte de Joppé; — oui, je l'ai pris à part et lui ai conté comme quoi je venais de la part de Madame, etc., etc.; enfin un tas de balivernes auxquelles il a ajouté foi entière. Le pauvre homme ! il m'a presque attendri quand il me parlait de sa femme, de sa fille;.... il en avait, lui aussi, les larmes aux yeux.

— Au but, au but ! fit Delphin impatienté.

— Eh bien, pour couper court, — je lui ai offert de le sauver, et il a refusé.

— Ah !

— Oui, citoyen, il a refusé comptant sur la réussite d'un projet que je vais vous communiquer en marchant; car il faut se rendre à l'embouchure de la rivière.

L'officier et son domestique marchèrent, en effet, causant à voix basse, jusqu'à une portée de fusil du terme de la course.

Jupiter s'arrêta soudainement et fit entendre ce gémissement de la tourterelle des grands fonds auquel nous avons déjà initié le lecteur. Un petit ricanement sortit du hallier le plus voisin.

— Ah! dit Delphin, les drôles ont entendu.

Effectivement le vieux congo, car c'était lui qui venait de jeter de ses incisives l'effusion de sa joie, bondit et fut bientôt à côté des arrivants.

— Rien de nouveau? demanda Jupiter.

— Rien de nouveau, répéta l'estafier.

— C'est bon, dit Delphin, restez coi, jusqu'au signal.

Delphin et son digne acolyte quittèrent les broussailles et s'avancèrent jusqu'au bord de la mer.

— Asseyons-nous maintenant, reprit le blanc, quoique ces pierres soient passablement mouillées; et raconte-moi bien tout ce qui s'est passé aux grands-fonds depuis....

— D'abord, je n'ai pas quitté la Pointe-à-Pitre depuis votre départ. Mameselle Joséphine avait

tant de peur de tous ces mouvements militaires qu'elle m'a dit de rester en ville.

— De sorte que tu n'as rien fait de ce que je t'avais ordonné.

— Vous m'avez dit, il y a trois mois, d'obéir à Mameselle Joséphine; j'ai obéi.

— Mais, gueux, tu me désobéissais, à moi.

— Qu'importe, citoyen, si j'ai fait autre chose qui met votre ennemi en vos mains.

— Au fait, tu as peut-être raison.

— Vous voyez bien; — j'en étais sûr. — Mais, maintenant, citoyen, voyons: il va donc falloir tuer ce comte de Joppé? Que vous a-t-il donc fait?

— Jupiter, quelles sont nos conventions?

— Obéissance, citoyen, obéissance.

— Et silence, surtout; — pas de questions.

— C'est encore vrai; — mais agir toujours sans savoir pourquoi.

— Tu es payé pour cela.

— Il y a cependant quelque chose qui....

— Tais-toi, nègre, dit impérieusement l'officier, ou je te ferme la bouche....

Ce disant, Delphin portait la main à ses pistolets.

Ce mouvement fit bondir l'africain. -- Il recula de quelques pas.

La pluie avait cessé; mais le vent fouettait le visage des interlocuteurs de cette poussière hu-

mide et pénétrante qu'il fait jaillir d'une mer irritée. De temps en temps, des éclairs sillonnaient l'horizon et de petits coups de tonnerre annonçaient une tempête prochaine.

Delphin se leva et se dirigea vers l'embouchure de la rivière. — La belle nuit, pensait-il, pour un coup semblable et il ne réussira probablement pas ! Qui oserait se jeter dans une barque à cette heure et par une tourmente qui promet d'être horrible ? Ce serait aller au-devant d'une mort certaine.

Il aperçut alors Jupiter, immobile comme un tronc d'arbre. — Eh bien ! Jupiter, lui dit-il, que fais-tu là ?

— J'attends que la colère soit passée, pour vous dire quelque chose ; une bonne nouvelle.

— Ma colère ? imbécille ; tu sais bien que je suis ce que je veux être. — Mais voyons ta bonne nouvelle. — En ce moment, un boat ou une pirogue venant de la rivière du Coin, serait le seul de mes désirs.

— Soyez donc satisfait ; car une pirogue est en vue.

— Impossible !

— Très-possible, au contraire ; tenez, regardez là, dans la direction de mon doigt..... attendez l'éclair.... à présent ;.... voyez-vous ce point noir ?

— C'est une barque ?

— Mon Dieu, oui ; cachons-nous ; car elle va laisser arriver et droit ici.

— C'est vrai , remarqua Delphin , je commence à distinguer les hommes.

— Raison de plus pour nous retirer dans les arbres : si ces matelots anglais vous voyaient , bien sûr , ils prendraient le large et tout serait perdu.

La pirogue s'avavançait alors poussée par la rafale et soulevée par les lames périodiques déferlant des îlets à la côte et qu'il faut savoir couper avec adresse. Ainsi , elle apparaissait tantôt sur la crête des vagues , tantôt dans le gouffre qu'elles laissaient après elles. Un faux coup de barre pouvait causer son naufrage et engloutir à jamais dans l'élément déchainé les cinq hommes qui la montaient ; mais celui placé à l'arrière paraissait habitué à sillonner de semblables passes ; aussi , nul embrun fâcheux ne vint-il s'abattre sur l'embarcation.

En ce moment , le vieux congo , averti par Jupiter , conduisait ses trois compères , à pas de loup , vers la seule anse où le canot pouvait aborder. Ils s'y installèrent , à genoux , la carabine au poing et à l'abri d'une butte de roches gazonnées. Jupiter s'entendit successivement avec chacun d'eux et revint , en rasant le sol , trouver l'officier que des raisiniers de mer dérobaient suffisamment aux regards des arrivants.

Un scrupule vint à l'esprit de ce dernier.

— Si cette barque, dit-il, n'était pas celle que nous attendons?

— Alors, vous ne croyez pas à ce que je vous ai dit?

— C'est que c'est si extraordinaire, par une telle nuit.

— Pas plus extraordinaire, citoyen, pour un homme comme lui, qui croit sauver son pays, que pour vous qui croyez tout aussi bien faire.

N'eût été l'immense besoin que Delphin avait du raisonneur, il eut fermé la bouche à pareille insolence; mais, quoique son orgueil s'en pût indigner, il comprit plus que jamais la nécessité d'un effort surhumain pour se vaincre; ses poings se crispèrent, et ce fut tout. Il y avait, d'ailleurs, entre ces deux hommes, un abîme dont l'un méprisait la profondeur parce qu'il s'était pris rarement à la mesurer, dont l'autre flairait pour ainsi dire l'existence, comme une senteur inconnue qui vient et qui passe sans laisser prise à l'appréciation.

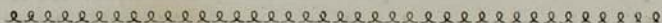
Les éclairs se succédaient incessamment et ce fut à l'aide de leurs rapides clartés que la pirogue put entrer dans la petite baie. Dès qu'elle eut donné le premier coup de talon sur le sable en talus de la grève, quatre escopettes, chargées jusqu'à la gueule, visèrent les quatre matelots et tout aussitôt la frêle embarcation chavira, sous le

pois des hommes qui tombaient à la mer. Le timonnier seul se releva lestement et sauta sur le rivage.

Les estafiers n'y étaient déjà plus ; croyant avoir achevé leur besogne , ils jouaient des jambes. — Un coup de sifflet les arrêta.

Jupiter les atteignit et rentra avec eux sous les halliers.

Quand l'homme de la pirogue se vit seul sur cette rive inhospitalière , il regarda le ciel comme pour l'implorer. En s'abaissant sur la terre , son regard rencontra celui d'un autre homme qui l'attendait avec une impassibilité calculée.



CHAPITRE TROISIÈME.

NOUVELLE DEMANDE EN MARIAGE.

— Qui êtes-vous ? demanda le timonnier.

— Remettez-vous , Monsieur le Comte , répondit Delphin.

— Cette voix ! fit celui qui venait d'être ainsi désigné.

— Vous la reconnaissez ? Je l'aurais parié , foi de Bernès.

— Oh ! mon Dieu ! — Vous ici ?

— N'y êtes-vous pas vous-même ? Qui doit se montrer le plus étonné ?

Le comte de Joppé porta ses mains sur son visage ; il dut rougir d'une observation aussi juste qu'inattendue ; — mais , mesurant tout-à-coup la hauteur du péril qu'il encourait par l'assassinat de ses malheureux compagnons , — Voyons , Monsieur , dit-il , que prétendez-vous ?

— Deux choses bien simples , Monsieur le Comte ; mais , d'abord , veuillez rasseoir vos esprits. Ce qui vient de se passer n'a pu qu'y jeter la terreur et le doute. Et tenez , remontons jusqu'à l'embouchure de la rivière , nous y trouverons des sièges qui , malgré leur grossièreté naturelle , satisferont à la situation.

— On m'a donc tendu un piège , murmura le comte.

— C'est une erreur ; vous avez eu de mauvais confidants : — rien de plus.

— Ces deux hommes marchèrent en silence jusqu'aux pierres désignées par Delphin. Le comte s'assit le premier , abattu , malgré tout son courage , par l'éventualité des événements. Tout ce qu'il y avait d'aventureux , de chimérique peut-être , dans la tentative qui échouait si misérablement , s'offrait à sa pensée avec l'acuité du remords. L'image de sa fille bien-aimée , celle de la comtesse vinrent aussi ajouter à des regrets , hélas ! intempestifs.

Delphin , en homme habile , sembla considérer

la mer, l'horizon, le ciel, comme pour donner au comte quelques instants de répit. Évidemment, ce dernier, en proie au vertige de l'imprévu, serait le premier à rompre un silence plus pénible encore que la certitude du malheur. Delphin n'y mettait aucun doute.

— Enfin, Monsieur ;.... dit le comte.

— A vos ordres, Monsieur le Comte, répondit le jeune homme, en s'asseyant à son tour.

— Je vous répète ma question : — Que prétendez-vous ?

— Permettez, en ce cas, que je répète aussi ma réponse : — Deux choses bien simples. Il s'agit de vous sauver contre vous-même.

M. de Joppé fit un mouvement. — Après ? dit-il.

— Traitons, si vous le voulez bien, ce premier point.

— Impossible, avant de connaître votre seconde prétention.

— Mais, objecta Delphin, si cette prétention, ou plutôt ce désir, n'était que la conséquence de votre propre salut ?....

— Je vous comprends enfin on ne peut mieux, interrompit le comte avec quelque fierté. Si une foi sans réserve peut être accordée à un homme de votre caractère, à un homme qui demande la main d'une demoiselle noble, au milieu de la

nuit, sur des rivages teints du sang de quatre victimes, que dois-je penser de cet entretien? Ne pourrait-il se résumer ainsi : « Votre fille, ou.... la mort? »

— Non, Monsieur le Comte, non ; — vous vous trompez étrangement. Tel n'est pas le choix que Dieu me garde de vous proposer. Croyez bien que si j'attache un grand prix à la réalisation de mon bonheur, celle de votre salut m'est tout aussi précieuse.

— Et c'est effectivement pour cela que vous êtes venu?

— Le doute serait-il donc admissible? — Vos projets dévoilés, une patrouille se met en marche; elle châtie quiconque a l'audace de venir surprendre le secret de nos forces : si je réclame, pour des motifs particuliers, mais que tout le monde ignore, l'honneur de la commander; — si mes hommes, tireurs habiles s'il en fut, reçoivent de moi l'ordre formel d'épargner une existence sur cinq; — si je suis assez heureux pour que cette existence, que je sais être la vôtre, échappe, en effet, aux caprices de plusieurs balles, ne m'est-il pas permis de m'étonner des soupçons que vous concevez, de l'interprétation sévère que vous donnez à ma sincérité?

Ces paroles froides, mais noblement accentuées, ressemblaient tellement à l'expression d'une sus-

ceptibilité justement blessée, que le comte dut s'y méprendre. — Il fallut que le passé de celui qui tenait ce langage vint tout-à-coup se jeter à l'encontre de son émotion; car, sans cela, il lui eut peut-être tendu la main. Il attendit.

Delphin continua ainsi :

— Si, enfin, Monsieur le Comte, d'anciennes impressions ne sont pas chez vous totalement effacées; si la disgrâce que j'ai encourue de la part de Madame la Comtesse vous paraît encore méritée, — ne pensez-vous pas qu'il soit également permis à un homme de cœur de chercher tous les moyens de réparer ses torts? — Or, sans que je veuille ici me grandir à vos yeux, dites-le moi franchement, remplacer tout autre officier qui n'eût fait que son devoir, n'était-ce pas saisir l'occasion d'acquérir des droits au bonheur que j'ai rêvé?

— Il est vrai, soupira le comte, je vois que vous vous êtes montré généreux.

— Oh! ne parlons point de cela, je vous prie, si vous le comprenez ainsi, ou ce qui serait fait ne serait rien encore.

— Que voulez-vous dire? — Quels sont donc les nouveaux dangers qui m'entourent?

— Les dangers naîtront de votre décision, soyez-en sûr; mais, pour que vous puissiez les apprécier avec connaissance de cause, il est indispensable que vous me permettiez de vous entretenir

des chances d'une guerre dont l'issue n'est pas douteuse.

— Y songez-vous bien? demanda le comte presque en souriant.

— Oui, Monsieur, c'est très-sérieusement que je vous parle; nous touchons à la fin des événements. — Vous serez étonné vous-même de la rapidité de leur marche, et, je vous le répète, il ne tient qu'à vous de n'être pas emporté avec eux. — Veuillez donc m'écouter.

Je n'entrerai pas dans le détail de nos dispositions stratégiques; ce serait trahir, et j'en suis incapable: je me bornerai à mettre en présence le caractère bien connu de nos ennemis, que vous servez, et celui de l'homme auquel la Convention nationale a confié l'avenir de la Guadeloupe. — Si les Anglais conservent leur position de Berville, Hugues, qui est maintenant maître absolu du passage de la Rivière-Salée, ne leur laissera, tout au plus, que la douceur de la vie du camp; rien de plus, soyez-en sûr: l'hivernage a déjà servi ses projets ou ses espérances. — Si, au contraire, des forces considérables assaillent vos retranchements, quel sera le refuge? Les vaisseaux de l'amiral, sauf la frégate *the Boyne*, étant rendus à la Martinique, ce refuge possible n'est qu'une passable capitulation. Que deviendrez-vous alors, vous, homme généreux, qui, par esprit de parti, vous êtes li-

vré volontairement à des ennemis naturels? —
Ils vous perdront.

— C'est trop fort, objecta le comte.

— Voulez-vous qu'ils vous abandonnent? mais Hugues devient alors votre juge, et les lois actuelles sont terribles.

M. de Joppé haussa les épaules.

— Tandis que si vous voulez bien vous fier à des certitudes, tout change pour vous et votre famille.

— Je suis curieux de l'apprendre.

— Rien de plus simple, et vraiment l'on dirait que le ciel favorise pareille tentative : voyez ; — la mer est plus calme, le vent cède ; au point du jour, le temps sera magnifique.

— Eh bien ?

— Eh bien, — je donne un signal, cette pirogue est relevée, et quatre rameurs vigoureux vous conduisent dans le dédale de la Rivière-Salée : — vous rasez ensuite la côte comme des pêcheurs, si bien que, dans cinq heures, vous débarquez à l'Anse-Bertrand. Une demi-heure après, vous êtes à *Folleville*, où vous vous tenez caché pendant quelques jours. Je me charge du reste. Réfléchissez à cela, Monsieur le Comte, — la chose en vaut la peine.

Après ces mots, Delphin se leva sans affectation, et fit quelques pas dans la direction du hallier.

M. de Joppé tourna la tête et se convainquit de la présence de quelques hommes sous les raisiniers. Mille étranges suppositions passèrent dans son esprit ; celle d'un guet-apens lui revint ; il la tourna, retourna sans se persuader. Tout-à-coup, le souvenir du passé dans la figure majestueuse de la comtesse, dans la lettre altière adressée au jeune Delphin Bernès lui apparut comme un fantôme inflexible. Cet homme, pensa-t-il, peut bien, s'il est véridique, oublier l'acrimonie de nos rapports, les injures d'un écrit ; l'amour fascine ou purifie ; — mais Madame de Joppé n'est pas une âme à composer avec une mésalliance. — Pauvre Sophie ! — Et s'il ment, si toutes ses assurances généreuses ne sont que le masque de sa cupidité ; si mon salut enchaînait ma fille au malheur ; — oh ! jamais, jamais ; mille fois la mort plutôt.

Il se leva, lui aussi ; mais fiévreux, tremblant presque de l'aveu qu'il allait faire à l'officier.

Celui-ci n'avait perdu aucun des mouvements du comte ; aussi fut-il à ses côtés quand il ouvrit la bouche.

— Je ne sais, dit l'émigré, ni le sort que vous me réservez, car vous n'êtes pas seul, ni l'issue véritable des événements ; — néanmoins, Monsieur, il m'est impossible d'accepter les offres de salut aux conditions posées.

— Pouvez-vous me donner quelques raisons ? demanda Delphin froissé.

— Vous me voyez au désespoir, Monsieur ; mais mes devoirs d'époux et de père me le défendent. Maintenant, hâtons-nous ; — je ne veux pas que le jour me surprenne ici.

— Et vous rentreriez au camp, Monsieur le Comte ?

— Pourquoi pas, si vous m'en facilitez les moyens ?

— Il est vrai que mes hommes peuvent fort bien vous déposer sur la rive gauche de la rivière du Coin, d'où vous gagnerez aisément les avant-postes de Berville.

— Faites cela, je vous en serai reconnaissant.

— Je ferai plus ; — je vous l'ai déjà dit, je vous sauverai contre vous-même ; j'y ferai du moins tous mes efforts.

— Vous m'étonnez de plus en plus.

— Ne venez-vous point de parler de vos devoirs d'époux et de père ?

— Sans aucun doute, et croyez bien....

— Eh bien, interrompit Delphin avec animation, savez-vous bien ce qui se passe chez vous en ce moment ?

— Mais...

— Depuis longtemps, fort longtemps même,

vous n'avez reçu de lettres de Madame de Joppé ?

— Leur serait-il arrivé malheur ?

— Vous ne savez donc rien ?

— Ah ! mon Dieu ! fit le comte.,..

— Comment ? la disparition de Mademoiselle votre fille....

— Ma fille ! — expliquez-vous.

— Elle n'est plus à *Folleville* : Enlevée et emmenée par des bandits, on met à sa rançon des conditions auxquelles je puis faire renoncer.

Le comte s'affaissa, plutôt qu'il ne s'assit, sur la pierre qui lui avait déjà servi de siège. Des larmes roulaient dans ses yeux ; c'était le coup de grâce que venait de lui infliger son ennemi.

— Mais vous ne m'en aviez rien dit, fit-il observer.

— C'est qu'il m'eût été plus doux de ne vous apprendre la captivité qu'après le salut.

— Mais, s'écria le comte, qu'est-ce donc que cette captivité ? Quels sont ces hommes, que vous traitez de bandits, et sur lesquels, dites-vous, vous exercez un empire ?

Delphin ne répondit pas : la question était des plus embarrassantes.

— Ce silence vous accuse, Monsieur, ou vous ne me racontez qu'une fable.

— Une fable ! une fable ! homme inflexible ; ne

comprenez-vous pas que refusé, banni, malheureux, j'aie voulu assurer mon bonheur par un coup hardi ?

— Vous ?

— Oui, moi, Monsieur le Comte, j'ai tenté ce que, dans l'amertume de votre cœur, vous devez nommer une infâmie ; mais, que voulez-vous ! j'aime Sophie, et vous me pardonnerez une offense que mon amour et mon respect pourront seuls excuser.

— Jamais, jamais !

— Jamais ?

— Tuez-moi donc en duel, malheureux jeune homme ; mais hâtez-vous, sauvez mon enfant.

— Et croyez-vous qu'elle voulût du meurtrier de son père ?

— Non, non ; — c'est vrai ; mais je ne puis....

— Vous ne pouvez ! dit Delphin, avec plus de hauteur. A qui donc sacrifiez vous ainsi ? à l'honneur ? — Mais votre femme, votre fille, n'est-ce donc rien ?

— Madame de Joppé n'y consentira point.

— Mademoiselle de Joppé agira de même, n'est-ce pas ?

— J'en suis sûr.

— Et ces refus successifs....

— Un homme est généreux ; il pardonne.

— Non, Monsieur le Comte, l'homme outragé

comme je l'ai été par vous et les vôtres, a bu le calice de la résignation ; — il ne songe plus qu'à la vengeance.

— Misérable ! fit le comte, en se levant précipitamment.

Delphin sentit tout son sang bouillonner, et comme il allait répondre, — Assez, assez, continua M. de Joppé, je vous ai trop entendu. — Entre nous, point de transaction ; vous êtes armé, je le suis aussi... encore une fois, terminons cette entrevue.

— Oh ! non pas comme vous le croyez, Monsieur le Comte, j'augure trop bien de vos réflexions : je saurai me contenir, — je ne me battrai point.

— Que prétendez-vous donc enfin ?

— Agir ainsi qu'il vous convient. Vous croyez votre honneur engagé à retourner au camp ; c'est bien, mes hommes vont armer la pirogue. Partez, partez....

— Mais ma fille ? — Oh ! promettez-moi de la protéger !

— Oui, si elle doit m'appartenir.

Le comte arma un de ses pistolets..... Défends-toi, cria-t-il.

— Jamais ! jamais ! dit à son tour Delphin. Tirez si vous l'osez ; le même coup tuera votre fille.

L'arme glissa des mains du malheureux père.

Delphin siffla. Quatre hommes se précipitèrent sur la barque ensablée, et l'eurent bientôt remise à flot. Les avirons, jetés par la mer sur le galet, furent avidement recueillis et réintégrés entre les cabillots.

Un cinquième nègre semblait présider à l'opération. Toutes choses en état, il rentra sous les branchages.

Delphin fit un pas vers l'émigré.

— Voyez, Monsieur si je suis homme de parole.

M. de Joppé s'avança vers la butte gazonnée.

— Au nom du ciel, Monsieur le Comte, sauvez-vous, sauvez votre fille!

Le comte se retourna.

— Au prix de son malheur éternel? — Oh! jamais! Dieu la recevra.

Et il sauta dans la pirogue.

— Allez donc! le sort en est jeté.

— Nagez! dit le comte.

Les quatre avirons tombèrent à la fois. La pirogue prit son aire et voltigea sur une mer apaisée.

Déjà quelques teintes grises détachaient l'horizon du lit des flots et projetaient sur l'immense nappe quelques reflets d'albâtre; c'était la pénombre qui précède la naissance de l'aube.

A l'aide de cette demi-clarté, Delphin, debout sur la butte, suivit des yeux la nacelle pendant quelques minutes.

— Eh bien , maître , dit Jupiter, vous le laissez aller.

— Oui.

— Il retourne avec ces....

— Silence , Jupiter, rentrons au camp avant le jour, et pas un mot sur ce qui vient de se passer.

— Je m'en garderais bien.

Une demi-heure après , l'officier et son domestique pénétraient dans les retranchements.

.....

Quelques rayons du soleil doraient déjà la campagne lorsque le messager du camp de Berville y rentra , épuisé de fatigue.

Il s'empessa de visiter le général Graham.

Rien ne transpira du résultat de sa mission ; seulement la physionomie du général accusait des teintes peu rassurantes.

Mille commentaires coururent parmi les émigrés : on les vit consternés par de sinistres appréhensions.

.....

Dans la soirée , des pêcheurs du Petit-Bourg racontèrent avoir vu flotter des cadavres de matelots sur les cayes de l'ilet Cardinal.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE CAMP DE BERVILLE.

Pendant que l'audacieux Pélardy passait, ainsi que nous l'avons dit dans le chapitre précédent, sous les hanches de quelques bâtiments anglais mouillés dans les anses ou hors des passes, les deux autres colonnes de l'armée républicaine n'étaient pas restées inactives.

Le brave Boudet, à la tête de l'aîle droite, avait pris la route des Abîmes jusqu'au Morne-à-l'eau. De là, il s'agissait de traverser diagonalement le bras de mer dit du Grand-cul-de-sac. L'entreprise

était plus périlleuse encore que celle tentée par la colonne de Pélardy ; car une frégate gardait la partie du vent et, loin de s'endormir comme ses sœurs, elle foudroyait de ses boulets tout ce qui s'aventurait dans ce golfe étroit. Néanmoins, et malgré ce garde-côte vigilant, toutes les pirogues du général échappèrent par miracle au danger et vinrent attérir au Lamentin.

En peu d'heures, la colonne eut traversé la petite presqu'île qui s'avance entre les deux baies, le quartier de la Baie-Mahaut, et atteint les lisières de l'habitation *Paul*.

De ce point important, elle menaçait le camp de Berville, et le resserrait surtout du côté de la Rivière-Salée, d'où le colonel Bures venait de chasser quelques avant-postes et de les refouler vers les retranchements.

Toutes choses ainsi préparées ; c'est-à-dire l'ennemi pris dans un réseau de bayonettes, Victor Hugues donna l'ordre aux deux colonnes d'opérer leur jonction et d'attaquer immédiatement, sous les ordres du général Boudet, le camp ennemi. — C'est que Hugues, possédé du démon démagogique, et supposant toujours la victoire au bout de la violence, pensait qu'un coup de main hardi serait décisif : Il se trompait, et les faits attestent que souvent la sage lenteur d'un Fabius *cunctator* réussit plus sûrement.

Cette attaque, en effet, fut des plus malheureuses : l'ennemi fit des sorties dans lesquelles il écrasa les troupes républicaines. — Plus de quatre cents français perdirent la vie dans les défilés mal explorés, ou dans les abords des palétuviers.

Le général Boudet reçut un coup de feu, et le chef de bataillon Pâris dut opérer la retraite.

Ce fut dans ces extrémités que Pélardy, sur un avis secret du commissaire civil, quitta, avec trois cents hommes, ses quartiers de la Pointe-à-Bacchus, et vint dresser des batteries formidables au sud du camp anglais. C'était faire diversion utile et forcer l'ennemi à se retourner.

On était au 15 Vendémiaire (6 Octobre 1794). — Il y avait quatre mois révolus que le corps expéditionnaire avait mis le pied dans la colonie.

Or, dans les deux armées, il y avait eu souffrances de toutes sortes : la maladie surtout y avait exercé les plus affreux ravages. — Chez les Républicains, il y avait encore cette énergie de l'homme qui combat *pro domo sua* ; mais il n'en était pas de même dans les rangs des insulaires britanniques dépaysés.

Le soldat grondait sourdement ; car des privations nouvelles lui étaient imposées ; de plus, un je ne sais quoi de douloureux et de nostalgique s'emparait de la masse. Les émigrés enrégimentés parmi des hommes si différents de mœurs, de ca-

ractères, semblaient un poids continuél, sinon un péril; les regards de chacun le leur disaient : il ne fallait qu'une minute de revers pour décider l'explosion, et alors, ils le comprenaient, leur sort était affreux.

Quelques-uns, néanmoins, de ces hommes, qui croient toujours que la faiblesse, la résignation, voire même la conciliation, sont des vertus civiles, frémissaient d'impatience; mais n'auraient jamais osé concevoir le moindre soupçon. M. de Joppé était de ces derniers. Honnête homme, d'une foi pure, il niait l'abandon, même chez un ennemi. Qu'eût-il dit du sacrifice?

Donc, il se passait dans l'intérieur de Berville, quelque chose d'étrange et de triste. Les courants en étaient comme imprégnés d'électricité. On dirait que les éléments reflètent, dans les circonstances graves, les craintes ou les passions humaines. On s'interrogeait avec anxiété, et nul ne pouvait assigner positivement une cause à des rumeurs mal contenues.

Le doute dura peu. — On vit arriver un aide-camp du général Graham, avec un ordre à divers émigrés de se réunir chez lui. — Un conseil de guerre était convoqué.

Le général exposa, dans ce conseil, la position précaire du camp de Berville; il montra tous ses abords entièrement cernés, déclara ses approvi-

sionnements amoindris et difficilement ravitaillés par la flotte qui, après s'être disloquée, se trouvait maintenant mouillée au large. Il parla énergiquement de la situation déplorable de ses soldats minés par la maladie et le mauvais régime, soldats qui avaient rendu de trop grands services pour en faire purement et simplement de la chair à canon.

Après cet exposé, on délibéra : un projet de capitulation fut adopté.

Sur ces entrefaites, on annonça l'arrivée d'un parlementaire.

Ordre fut donné de l'introduire.

Avant que cet ordre put être exécuté, il se passa quelques minutes. On dirait difficilement les angoisses des chefs des émigrés pendant ce court intervalle. — La déclaration nettement formulée du général anglais, la délibération qui l'avait suivie et la nouvelle d'un message de la part de Victor Hugo faisaient pressentir une issue prochaine, décisive aux événements ; — mais quelle serait-elle ? Qu'advindraient-ils dans cet échange de conditions ?

Le parlementaire, admis au sein du conseil, retira le bandeau mis sur ses yeux et, sur l'invitation qui lui fut faite, il prit place vis-à-vis le président.

La parole lui étant donnée, il accentua d'une voix limpide et ferme l'ultimatum du commissaire

civil. Or, cet ultimatum pouvait se résumer dans ces mots :

CAPITULATION DANS LE DÉLAI DE QUATRE HEURES.

Quant aux bases de cette capitulation, il pria le général de les poser lui-même. La ratification du traité ou les modifications à y introduire pourraient être rapportées dans le délai précité.

Le général Graham remit alors à l'officier le projet élaboré dans le conseil. Le parlementaire reprit aussitôt la route des avant-postes, après avoir soumis ses yeux aux mêmes dispositions de prudence.

Chacun regarda sa montre.

L'effroi se répandit dans le camp. — Seuls, les soldats paraissaient heureux de la fin de leurs misères; — plus d'un avait préféré les garnisons de Liverpool ou de Londres à cette guerre lointaine, pénible et sans profit.

La réponse du dictateur Hugues ne se fit pas attendre : elle devança toutes les craintes ou toutes les espérances.

Le même parlementaire fut annoncé de nouveau.

On accourut en foule aux abords du conseil, dont tous les accès restèrent libres, tant l'impatience des intéressés était significative.

L'officier français remit au général le traité dont voici le texte :

CAPITULATION.

ARTICLE PREMIER.

La garnison aura les honneurs de la guerre, en considération de la bravoure qu'elle a montrée.

« Accordé. »

ART. 2.

Les habitants de l'île qui coopèrent avec les troupes britanniques, tant les blancs que les hommes de couleur libres, étant tous des sujets britanniques, attendu qu'ils ont prêté serment de fidélité à Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, seront considérés et traités comme tels.

« Inadmissible. » — Mais il sera accordé au général un bateau *couvert* qu'on regardera comme sacré.

ART. 3.

Les troupes ainsi que les habitants, qui ne voudront pas devenir sujets de la République française, seront envoyés en Angleterre, aussitôt qu'on pourra se procurer des bâtimens de transport à cet effet.

« Les troupes seront envoyées en Angleterre aussitôt que les transports seront prêts : — A l'égard des habitants, on a répondu dans l'article 2.

ART. 4.

Les officiers, ainsi que les habitants qui se trouvent dans le camp, pourront emporter leurs bagages.

« Il sera permis aux troupes d'emporter les leurs. »

ART. 5.

Les malades et les blessés qu'on ne pourra pas envoyer sur les bâtimens de transport, seront soignés par les chirurgiens britanniques.

« Accordé. »

ART. 6

L'artillerie et les munitions de toute espèce seront rendues dans leur état actuel.

« Accordé. »

ART. 7.

Toute difficulté qui pourrait avoir lieu relativement à l'observation des articles ci-dessus sera terminée à l'amiable entre les commandants respectifs.

« Accordé. »

Signé : COLIN GRAHAM.

VICTOR HUGUES.¹

Le général Graham, qui prévoyait de semblables modifications, commença cette lecture; mais seulement du regard. Dès qu'il en eut acquis la certitude, ce regard se voila. — Le conseil sollicita la communication du document; il dut y déferer.

Il lut, en effet; mais, après les clauses de l'article 2, un murmure immense s'éleva; ce murmure passa, de la salle des délibérations, à ceux qui, de près ou de loin, attendaient des nouvelles. La lecture des derniers paragraphes se perdit dans ce bruit, et le général leva la séance.

Ceux qui, comme le comte de Joppé, avaient une foi vive dans les assurances britanniques, ne doutèrent pas un seul instant d'un refus formel de ratification de la part du commandant de Berville; — ils le disaient bien et haut. D'autres, au con-

¹ Moniteur du 29 Nivôse an III (18 Janvier 1795) n.° 419.

traire, virent le piège et proposèrent de se rendre immédiatement auprès du général, pour connaître ses intentions définitives. — Chargés eux-mêmes de ce soin, ils revinrent au bout de quelques minutes. Ils n'eurent pas besoin de parler; la vérité brillait dans leurs regards. Le sacrifice était arrêté, restait l'holocauste.

Et de ces malheureux colons voués aux lois républicaines, quels étaient ceux dont les noms allaient figurer sur la liste des privilégiés? — (La déportation un privilège!)

Combien de citoyens ce bateau *couvert*, arche de salut sur des flots de sang humain, allait-il recueillir dans ses flancs, hélas! si resserrés?

Ces questions couraient dans la foule des émigrés de toutes nuances. Nul ne les pouvait résoudre, et, du reste, qu'importait cette solution? — Elle laissait tout au désespoir, et rien à l'espérance.

De là, des imprécations, des pleurs, des déchirements à la suite de querelles, de duels même; que sais-je! — Le camp n'était plus cet asile assuré contre les menées révolutionnaires; c'était la confusion, le désordre, le vagabondage des récriminations de toutes sortes; c'était le chaos.

Un émigré se promenait seul sous les sablières de l'une des cours, la tête appuyée sur le poing; il regardait la terre et ne voyait pas. Tout son être

était refoulé dans la stupeur du présent, dans le regret du passé. Il comprenait enfin ce refuge, cette protection qui faisait d'une masse de faibles habitants un bataillon de plus pour résister ou vaincre; au besoin un bataillon sacré pour mourir! — Mon Dieu! pensait-il, où l'aveuglement peut-il nous conduire? — Pauvre comtesse! pauvre Sophie!

— Que vous disais-je? fit à voix basse l'officier parlementaire qui se retirait.

Le comte de Joppé le reconnut. — Encore vous? dit-il.

— Oui, Monsieur le Comte, encore moi! — J'ai fait tout au monde pour mériter cette marque de confiance. — J'ai réussi.

— Eh bien?

— Vous ne comprenez pas mes intentions?

— Tout n'est-il pas rompu entre nous?

— Je le croyais, Monsieur le Comte; mais mon cœur, ou mon ambition si vous voulez, parle en votre faveur.

— Que pourriez-vous donc, Monsieur?

— Ce que je pouvais, il y a peu de jours, sur les bords de la rivière Lézard; — vous sauver.

— J'accepterais le salut de grand cœur, Monsieur Delphin, dit le comte en appuyant sur le nom de l'officier; mais vous savez ce que je vous ai dit: vos conditions....

— Voulez-vous les oublier, je vous prie? interrompit Delphin. — Je pouvais alors vous les poser; m'en souvenir même en vous abordant, et, je l'avoue, je n'y renonçais pas; — mais maintenant, Monsieur le Comte, il y a danger pour vous, danger de mort, entendez-vous?

Le comte frissonna; — la sueur perlait sur son front. Cet homme avait vieilli de dix ans.

— Oui, continua Delphin, cette fois le doute doit disparaître; l'espérance vous est ravie.

— Vous avez raison, murmura l'émigré, la chance est si faible!

— Eh! Monsieur, vous ne l'avez même pas! — Vingt-deux citoyens seront seuls privilégiés.

— Que dites-vous?

— L'exacte vérité: — Vous tombez entre les mains de Hugues, dictateur impitoyable. — Voyons, Monsieur le Comte, les moments sont précieux, le temps marche....

Le comte fut ému d'une insistance à laquelle il finissait par donner d'honorables motifs; mais tout-à-coup se dressa une fois encore devant lui, comme un fantôme, ce visage austère de la comtesse.

— Non, dit-il; — non, c'est impossible. — Adieu, Monsieur, que mon sort s'accomplisse.

Delphin devint pourpre de colère; — il n'avait pas supposé que, dans la position funeste de l'émigré, un refus nouveau pût lui être opposé.

— Je dirai donc à Mademoiselle de Joppé, reprit-il l'écume aux dents, que son père...

— Assez, assez, Monsieur, fit le comte en portant son mouchoir à ses yeux.

Quand il releva la tête, l'officier avait disparu. — Delphin n'avait pu vaincre l'inflexibilité de l'époux et du père : dès ce moment, il imagina tout un autre système de batteries, lesquelles, à son avis, devaient lui assurer, prochainement, victoire complète.

Le lendemain de cette journée fatale, d'immenses préparatifs de départ s'effectuaient dans l'intérieur de ce camp, si diversement agité. — La livraison d'un matériel considérable prit les premières heures de la journée ; celle des vivres vint après.

Une chaloupe encapuchonnée se glissait, en même temps, sous les mangliers de Saint-Jean : ses rames fouettaient mollement la mer, et sa voile, faute de brise, clapotait sur le mât. Dans toute l'allure de cette embarcation était répandue une teinte lugubre ; — quoique destinée à sauver quelques malheureux, on l'eût prise pour un bateau-corbillard. Elle vint s'amarrer sous les meurtrières et dans un étroit chenal.

Des roulements de tambour furent le signal de

cette horrible solennité. — Les troupes prirent les armes et firent passer devant elles ces émigrés qui venaient de partager leurs travaux. — On les compta, comme en de meilleurs jours, et ils répondirent philosophiquement à l'appel suprême.

Vint alors le moment décisif; ce moment qui fige le sang au cœur. — Les noms des élus furent proclamés.

On leur montra le passage qui menait à la chaloupe; ils s'y précipitèrent plutôt qu'ils n'y descendirent.

Ce que voyant, un officier anglais fit observer qu'il y avait déjà plus de vingt-deux citoyens embarqués : *Eh! Monsieur*, s'écria MONROUX (commandant de l'embarcation), — *plût à Dieu que ma chaloupe fût assez grande pour les sauver tous!*

L'aussière coupée, le bateau dériva. Il remit à la frégate *the Boyne* ces privilégiés, nous devrions dire ces proscrits.

Une heure après, la garnison anglaise passait sur son escadre, où elle demeura prisonnière, *sur parole*; elle comptait 1,400 hommes.

Restait dans le camp la masse des émigrés : — elle sentit bientôt les étreintes du représentant de la Convention; — Victor Hugues saisit sa proie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

FIDÉLITÉ.

Le soir jetait ses premières teintes sur les murs du camp. — Le morne abattement de ses habitants ne répandait au dehors aucun de ces bruits de la veille : — le désespoir, parvenu à certaines limites, prend l'immobilité cadavérique.

Le comte de Joppé, qui avait refusé le salut offert par Delphin, l'eût accepté de tout autre. Telle était sa pensée, quand nous le retrouvons causant, presque familièrement, avec un mulâtre qui était de faction.

Ce dernier, ancien esclave de l'habitation M... , voisine de *Folleville*, reconnut le comte et le plaignit de toute son âme : Je voudrais vous sauver, disait-il ; mais comment ? Hugues me fera fusiller.

— Attendez, dit le comte, je vais trouver un moyen : Dieu me garde de vous compromettre.

Il se mit aussitôt à se promener comme le factionnaire. De temps en temps, il regardait les haliers qui prenaient naissance à vingt pas des travaux avancés.

Au bout de cinq minutes, il revint vers la sentinelle et lui dit : — Faites une longue promenade, je vais me laisser glisser le long de ce talus ; de là, je gravis aisément le petit mur qui sert d'épaulement au chemin de ronde....

— Faites, faites, interrompit l'homme de couleur, et dans une demi-heure, quand vous serez dans les bois, je tirerai un coup de fusil ; on cherchera, et je serai à l'abri de tout soupçon.

— Je l'entends bien ainsi, reprit l'émigré ; adieu et merci mille fois.

Le comte exécuta tous les mouvements qu'il venait d'indiquer avec la souplesse d'une couleur : l'obscurité était complète. Un seul danger le menaçait : — prendrait-il par la route de la Pointe-à-Bacchus ? Pélardy coupait toute communication de ce côté. — Par les lisières de l'habitation *Paul* ? la colonne du général Boudet y

avait établi ses quartiers. — Par les sentiers qui traversent Saint-Jean et le Morne-à-Savon? — c'était le plus court parti, mais le plus périlleux ; le corps central des opérations gardait ces deux promontoires.

Pendant que l'irrésolution germaît chez lui, un mouvement se fit dans les halliers voisins. — Le comte prêta l'oreille.

Celui qui avait écarté les branchages s'avança hardiment sur le chemin et demeura stupéfait devant l'émigré. La méfiance dut naturellement s'emparer de ces deux hommes. Chacun d'eux se demandait quels pouvaient être les projets de l'autre : un éclair eut dissipé le soupçon ; mais le ciel était serein ; M. de Joppé reconnut seulement que le fâcheux était un nègre.

— Qui es-tu? fit-il.

A cette voix, le nègre tomba à genoux. — Merci, mon Dieu, dit-il.

Ce mot pieux à la suite d'un semblable mouvement fit tressaillir le comte. — Il s'avança à son tour et répéta à voix basse sa demande.

— Silence, Monsieur, répondit le nègre en se relevant, — venez vite, ou vous êtes perdu.

— Mais,... objecta l'émigré.

— Chut! Monsieur, — venez, venez!

Le nègre entraîna M. de Joppé dans un fourré qui débouchait dans une savane. Là, ils trouvèrent

une de ces petites rivières torrentueuses qui descendent des montagnes de cette partie de la Guadeloupe (proprement dite), et auxquelles on donne le nom de bras (*Bras-David, Bras-Corossol, etc.*). — Vous voyez, lui dit le guide, nous allons remonter cette rivière jusqu'au morne X... Là, nous serons en sûreté dans les carbets des charbonniers. Vous prendrez un repos nécessaire, et puis, nous nous remettrons en route.

— Pas avant que tu me dises ton nom, fit le comte avec fermeté. — Ton nom, car un vague pressentiment me dit que je te connais de longue date.

— Eh quoi! reprit le nègre, M. le comte de Joppé ne reconnaît-il plus la voix du vieux caraïbe?

— Ah! Tonga! quel bonheur inespéré!

— Oh! je veillais sur vous, Monsieur le Comte, plus que vous ne le pensiez; — le fils de Figo ne sera jamais un ingrat.

— Mais comment nous rencontrons-nous ainsi? — est-ce hasard?

— Non, Monsieur, il y a des choses qui arrivent toujours et quoi qu'on fasse; j'étais destiné à vous sauver et voilà tout, comme je suis destiné à quelque chose....

— Voyons, achève....

— A quelque chose.... mais remontons la ri-

vière, la nuit marche, il faut qu'au point du jour nous soyons bien loin d'ici.

Le couple passa le *bras*, et prit par des forêts de goyaviers.

— Par ici, Monsieur le Comte, par ici, fit le caraïbe qui, dans sa jeunesse, avait pratiqué tous ces bois inextricables, — et dans une demi-heure, en doublant le pas, nous arriverons aux carbets.

— Je te suis, dit le comte.

.....

Qu'il nous soit permis, maintenant, de jeter un regard rétrospectif sur les circonstances qui avaient amené Tonga sous les remparts de Berville.

Le brave caraïbe, nous l'avons dit, s'était péniblement rendu chez Madame de Joppé. A peine arrivé, une défaillance avait jeté son être dans une telle prostration, qu'il avait été impossible de lui arracher le moindre document sur sa course dans les Grands-Fonds. Tout ce que l'on pouvait voir, c'était sa blessure, qui n'offrait heureusement aucun danger; ce que l'on pouvait entendre, c'était le mot *Zami!* qu'il balbutiait de temps en temps.

La comtesse envoya quérir maître Mathias, auquel elle confia le malade. Celui-ci en répondit sur sa tête, et promit surtout un rapport circonstancié, écrit au besoin, sur les événements qui lui seraient révélés plus tard par le caraïbe.

Une négresse de l'hôpital se tenait dans la chambre, à la disposition de l'économe.

Dès que Madame de Joppé eut regagné son appartement, en proie à la plus affreuse anxiété, Mathias devint maître de la situation : Il s'assit gravement auprès de la cabane où était couché le vieillard et se croisa les jambes.

— Ça, voyons, mon vieux Tonga, dit-il, — vous allez m'expliquer tout au long ce qui vous est arrivé depuis hier. — N'omettez aucun détail, afin que ma narration soit empreinte des couleurs de la vérité.

Un ronflement fut la seule réponse donnée à la phrase compassée de Mathias.

— Ne voyez-vous pas qu'il dort? fit la vieille matrone d'un ton grondeur.

L'économe renvoya son interrogatoire au réveil du malade. — Il se contenta de faire craquer sa tabatière, et d'en absorber lentement le savoureux contenu.

Deux heures après, Madame fit demander des nouvelles. — Le nègre dormait encore.

Il était près de midi quand Mathias fut appelé à la raffinerie, pour les détails du service. (Cet atelier donnait le bon exemple, il n'avait pas cessé de travailler.)

La vieille négresse s'approcha alors de la cabane; le caraïbe ouvrait les yeux.

— Eh! compère, dit-elle, nous allons vous panser.— Elle aida le vieillard, et l'assit.— Bientôt après, elle mit sur la blessure un de ces baumes dont ces bonnes femmes ont seules le secret.

— Ça brûle, dit Tonga.

— Tant mieux, fit la garde-malade, vous serez plus tôt guéri.— Maintenant, compère, ajouta-t-elle, prenez-moi ça, et vous verrez.

Le cordial ranima le vieux nègre; son œil devint limpide. Il venait d'avalier un verre de vieux cognac.

Tout aussitôt, il pria son infirmière d'aller chercher Madame. Il se sentait maintenant un peu de force et pourrait lui raconter bien des choses.

Madame arriva : sur un geste, l'infirmière sortit.

Tonga s'empressa de satisfaire la curiosité impatiente de la malheureuse mère. Il en vint ensuite à lui raconter la mort de Zami.— L'un et l'autre versaient des larmes sur tant de malheurs.

— N'ayez pas peur, dit le vieillard en terminant son récit, je la retrouverai, je vous la ramènerai, ou cette fois ils me tueront.

Il avait à peine achevé que Mathias, qui s'était livré à une légère réfection, arriva tout essoufflé dans la chambre. La vue de Madame de Joppé le remit sur-le-champ.

— Mon bon Monsieur Mathias, lui dit-elle, vous accompagnerez ce brave homme dans toutes les

directions qu'il croira devoir prendre dans mes intérêts. Je vous en aurai une vive gratitude.

Ce mot, accompagné d'une douce intonation, charma le béarnais qui jura par ses grands Dieux que le soleil ne se coucherait pas sept fois sur la colonie, sans que la mère et la fille fussent réunies.

Malgré sa douleur, Tonga se prit à sourire.

Il fit, en effet, soit avec l'économe, soit avec de bons serviteurs, plusieurs excursions. Aucune ne réussit : la case de Rebecca avait été détruite ; il en restait à peine quelques vestiges.

On supposa que les smugglers avaient porté leur camp dans une autre partie de l'île. Mathias fit plusieurs voyages au Moule, à Sainte-Anne, à Saint-François, etc. Il rentrait toujours à *Folleville*, sans y apporter une lueur d'espérance.

Un morne désespoir, au contraire, régnait dans cette habitation. Mademoiselle de Joppé avait disparu depuis quatre mois ! — La santé de la comtesse était visiblement altérée : elle ne pouvait plus pleurer.

Le caraïbe lui-même était à bout de ses recherches : il venait de temps en temps retremper sa

douleur auprès de la noble dame, et il s'en retournait, sinon consolé, du moins plus calme.

Or, il arriva qu'à sa rentrée de pareille visite, il trouva, sous l'ombrage de son palmiste, le petit borgne du Portland.

— Arrivez donc, arrivez donc, compère, s'écria l'enfant de Betzy, je vous attends depuis une grande heure.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, petit homme? demanda Tonga avec bonté, se rappelant soudainement que, dans une autre circonstance, ce garçon lui avait fait d'importantes révélations.

— C'est ma mère qui m'envoie vous demander si vous savez où est Jupiter.

— Jupiter, fit Tonga péniblement, — je n'en sais vraiment rien.

— J'en étais sûr, reprit le borgne, aussi je ne voulais pas faire cette course.

— Pourquoi cela?

— Eh! mon Dieu, compère, parce que c'était inutile. Quand Jupiter n'est pas à l'ajoupa, c'est qu'il est avec la troupe.

Ce mot éveilla la curiosité du vieillard; il aspirait, pour ainsi dire, les paroles du petit garçon.

— Celui-ci continua, sans se faire prier.

— Ils font quelquefois de grands voyages; ils nomment cela des *expéditions*.

— Et après?

- Après, ils rentrent pour se reposer et partager.
 — Toujours dans la case de Rebecca ?
 — Toujours.... — Ah ! non, je me trompe.
 — Où donc ? fit le caraïbe.
 — Un peu plus loin, droit devant la mare.
 — Ah ! — tu connais ces parages ?
 — Non, ma mère me l'a dit.
 — Elle y est donc allée ?

— Une seule fois depuis quatre mois ; mais Jupiter était absent : sans doute qu'il était *en expédition*.

L'enfant se trompait ; — il ignorait parfaitement la nature des pérégrinations de l'africain.

— Comment, pensa Tonga, j'ai été dix fois à cette mare, et il ne m'est jamais venu à l'idée de chercher la moindre issue ! — Dieu soit loué, j'y retournerai et ce sera pour tout de bon. — Comme ça, dit-il tout haut, tu n'as plus rien à me demander ?

C'était donner congé au petit borgne.

Celui-ci se leva, enchanté de cet avis, et se borna à indiquer au caraïbe quelques goyaves-cayenne dont la maturité flattait singulièrement son regard.

Son hôte se hâta de satisfaire ce caprice, et dès qu'il eut chargé le drôle de tous les fruits qu'il pouvait porter, il le vit bondir parmi les oliviers et prendre la route de la retraite de Jupiter.

Dix minutes après, il repartait pour *Folleville*.

Madame de Joppé ne put retenir un cri d'étonnement, à la vue du bon vieillard qui semblait, ce jour là, avoir retrouvé toutes les forces de sa jeunesse.

— C'est encore moi, dit-il, bonne Madame : je viens d'apprendre du nouveau.

Il expliqua alors à la comtesse et tout ce que le hasard venait de lui faire connaître, et, par suite, un projet qu'il allait mettre sur-le-champ à exécution.

Il s'agissait d'une exploration définitive des Grands-Fonds.

Quand il eut terminé, Madame de Joppé lui dit : — Moi aussi, Tonga, j'ai appris du nouveau depuis que vous m'avez quittée. Le camp de Berville vient de capituler, et c'est demain que Victor Hugues décidera du sort des émigrés.

-- Il faut sauver Monsieur le Comte, s'écria le nègre.

— Aussi étais-je sur le point de vous faire prévenir.

— C'est cela, Madame, courons au plus pressé : je vais à la Guadeloupe ; — je me glisse dans le camp.... je.... ah ! donnez-moi une casaque de commandeur, un pantalon de toile de guinée ; j'ai le reste.

La comtesse remit elle-même à cet excellent homme tout ce qu'il demandait.

— Adieu, adieu.... bonne Madame, lui dit-il, je ne vous reverrai peut-être plus; adieu!

Et Madame de Joppé, saisie d'admiration, s'avança vers une des fenêtres d'où son regard suivit, pendant quelques minutes, celui qui s'était fait le Dieu de sa famille infortunée.

Puis elle rentra pour prier.

.

Tel est le trop rapide abrégé des événements qui avaient conduit le caraïbe dans la partie de l'île occupée par les deux armées.

Nous le retrouvons, en compagnie du comte, dans une hutte située sur le plateau d'un morne.

— C'est cela, disait-il, vous voilà parfaitement méconnaissable; cette casaque, ce pantalon, et surtout ce visage, que je viens de noircir, dérouteraient les plus habiles.

— Pauvre Tonga! dit le comte.

— C'est ma destinée, reprit le vieillard, je vous l'ai déjà dit. — Mourir pour vous, pour Mame-selle Sophie, pour Madame, c'est mon devoir: quelque chose me dit même que le dernier caraïbe ira bientôt rejoindre les Peaux-Rouges qui lui ont donné naissance.

— Allons, allons, du courage, dit le comte.

— Oh! mon courage, Monsieur le Comte, est tout entier. Vous savez maintenant quels sont vos

ennemis, ce qu'ils ont osé tenter, ce qu'ils ont accompli; vous savez, de plus, mes projets de vengeance. Demain, peut-être, vous embrasserez votre fille, vous presserez dans vos bras cette chère Madame, qui vous a bien pleuré, je vous assure; et vous direz encore, si je succombe dans cette mission honorable : — Pauvre Tonga!

Le comte était visiblement ému : l'abnégation de cet ancien sauvage était sublime, Elle commandait l'estime et le respect, tandis que la cruauté de certains hommes *civilisés* n'inspirait qu'horreur et mépris. La hache révolutionnaire venait à peine de ralentir ses coups; le neuf Thermidor avait brisé la dictature d'un scélérat et toute une nation attendait de meilleurs jours.

Cette comparaison involontaire passa dans l'esprit de l'émigré; mais il ne s'y arrêta point, car les heures marchaient toujours, et il fallut partir.

Le comte et le vieillard s'affublèrent, chacun, d'un immense paquet d'herbes de guinée, et descendirent, en appuyant sur la gauche, les rampes rapides qui conduisent à l'aiguade de la Rivière-Salée.

Ils abordèrent ce passage avant le jour. —

Tonga retira des mangliers le petit canot dans lequel il avait navigué la veille, et donna au comte une méchante pagaye.

L'herbe fixée au banc du milieu par une corde

devait indiquer, au besoin, la nature du commerce des *deux* nègres.

Quand la pirogue fut en vue de *la Gabarre*, la sentinelle cria : *Qui vive?* Tonga répondit : *Ami ! herbes pour la Pointe.*

Le comte frissonna ; — le caraïbe se mit à chanter : *Aye , piti , Mamezelle Zizi , etc.*, et l'on entra dans le petit Cul-de-sac.

— Tonga vint s'amarrer au quai le plus rapproché de la *Petite-Terre*. — Tout dormait encore dans la ville ; aussi, rien ne fut plus aisé que de reprendre les herbes et de se diriger, par de petits chemins, vers l'extrémité nord de la rue des Abîmes.

Le vieillard frappa chez Joséphine : elle bondit de sa couche, croyant au retour de Delphin. — Ce n'était pas lui !

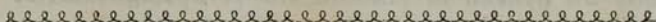
Le comte, sur l'invitation du nègre, se confia à la générosité de la mulâtresse, en la priant de le cacher jusqu'au soir. Joséphine, dont le cœur s'épanouissait toujours à l'idée d'une bonne action, fut heureuse de se trouver pour quelque chose dans le salut d'un homme dont la tête était menacée. — Elle était loin de se douter, la pauvre fille, que Delphin se montrait le plus cruel ennemi de l'émigré. — De son côté, M. de Joppé ne soupçonnait pas dans quel asile il s'était réfugié : Tonga, lui-même, qui connaissait parfaite-

ment le propriétaire de *la Franchise*, ignorait et le lien secret de son cœur, et conséquemment chez qui il se trouvait en réalité.

Les meilleures dispositions furent prises pour que personne ne devinât la présence du comte chez la fille de couleur.

Quand le jour parut, la case à eau le recéait, et une énorme jarre le dérobaît aux regards des importuns.

Tonga, lui, se réfugia dans le recoin obscur d'un petit grenier.



CHAPITRE SIXIÈME.

DISPOSITIONS.

Devons-nous dire quelle scène étrange se passait, au même instant, sur la butte du Morne-à-Savon ?

Ce n'est que le cœur navré que l'on aborde de pareils faits.

De lugubres roulements de tambour faisaient vibrer l'écho des vallées profondes : leur voix sinistre s'étendait sur la mer et venait mourir sur

les quais de la Pointe-à-Pitre. De vagues et tristes pressentiments saisirent, à leur réveil, tous les citoyens de cette ville. Tout le monde craignait de comprendre la nature du rappel matinal, ou plutôt, chacun s'en rendait compte, en lui-même; nul, pourtant, n'eût osé traduire à son voisin l'appréhension de sa pensée intime; Victor Hugo y eût mis bon ordre.

Seulement, l'humanité étant ainsi faite qu'elle veut au plus tôt connaître le dernier mot de toutes choses, on se porta instinctivement vers la plage qui faisait face au camp.

Cruelle anxiété! affreux désespoir!

Tout-à-coup, l'air s'illumina sur le morne; un éclair immense, horrible, qui devait précéder la foudre, jaillit de mille points divers!

C'est la fusillade qui éclate comme d'une seule pièce et qui tue les émigrés.

Ils tombent, au nombre de QUATRE CENTS environ, dans une véritable mare de sang! — La terre, souillée de cette rosée, chaude encore des existences qu'elle alimentait, semble la rejeter de sa surface, et les pentes de la butte gazonnée conduisent à la mer ces ravines inconnues à la civilisation.

Mais l'air peut être vicié par les miasmes émanés des cadavres! — Mais quelques mains pieuses viendront peut-être ravir à ce champ sacrilège les res-

tes d'un parent, d'un ami, — pour les inhumer en terre bénie!

Rassurez-vous! — La République de 1793 n'est pas encore dans son linceul; — elle trône quelque peu en Octobre 1794 et du haut de son capitolé ensanglanté, elle jette, dans les fosses creusées à l'avance, ces martyrs immolés sur une nouvelle roche tarpéienne. De la chaux vive brûlera les chairs enfouies à dix pieds sous le sol; — et tout sera consommé!

Qui pourra dire les sentiments qu'inspira cette exécution? Jamais boucherie humaine ne s'accomplit avec plus de solennité et de tempéramment; jamais la *Terreur*, ce monstre révolutionnaire, n'abattit plus de têtes du même coup. L'affreux triangle eût ralenti le drame et gâté le dénouement de cette infame épopée.

Qui décrira les sentiments profonds et secrets de cette foule de femmes, d'enfants, de vieillards qui dans ce commandement : FEU! ont perdu des époux, des pères et des fils? — Que de regrets, de larmes, de malédictions! — Cet homme, qui s'était abattu sur la colonie comme un oiseau de proie, venait d'en dévorer le cœur, d'en déchirer l'âme et de livrer son nom sinistre à l'exécration universelle. — Le surnom de *Robespierre des Antilles* devait lui appartenir un jour¹.

¹ BOUILLET. Dict. historique; tome 2, au mot V. Hugues.

Et quand on songe surtout à la déloyauté des Anglais, lâcheté inouïe, préface de Quiberon, ne doit-on pas vouer à l'indignation de la postérité la mémoire du commissaire inexorable de la Convention? — Une noble conduite était si facile : l'histoire de cette désastreuse époque eût, dans l'avenir, excité bien des émotions sans doute; mais, du moins, si l'une des pages eût été souillée de ce mot odieux : TRAHISON! la suivante eût consolé le cœur, cicatrisé sa blessure; car le lecteur y eût trouvé ces mots sublimes : GÉNÉROSITÉ! GRANDEUR!

Le caractère farouche du dictateur s'opposait à une telle solution. — Au lieu de cela, qui l'eût immortalisé, il fit comme les esprits vulgaires, il obéit à une loi implacable et sanguinaire¹.

Il fallut donner un nom à tout ce qui se rattachait à cet ignoble épisode de la Révolution : le

¹ On lit dans les mémoires du général de Freitag, tome 1.^{er}, p. 295 :

« Victor Hugues fut un des hommes les plus extraordinaires enfanté par notre révolution. Les génies du bien et du mal semblèrent avoir présidé à sa naissance et dirigé toutes les actions de sa vie. Son âme et son caractère offraient le plus étrange assemblage de mauvaises et de bonnes qualités. Sous une enveloppe rude et grossière, et avec un langage plus ignoble encore, il avait une pénétration extraordinaire, une conception prompte, une imagination ardente, une activité prodigieuse. Né à Marseille, il s'élança de l'obscur boutique d'un boulanger dans les rangs des républicains. Il s'y distingua et mérita, par ses exploits, la présidence du tribunal révolutionnaire de Rochefort; il ne justifia que trop dans ce poste la confiance de ceux qui l'avaient employé. »

mot de *Capitulation du camp de Saint-Jean* fut adopté. — On en parle encore quelquefois à la Guadeloupe; mais c'est toujours avec horreur.

.....

Lorsque trois cents blancs et cent hommes de couleur environ eurent payé de leur sang le prix de la reddition de Berville, — deux hommes parcoururent, de leurs regards avides, cette jonchée de cadavres. — Pareille investigation dans le domaine de la mort soulevait le cœur des derniers spectateurs de cette déplorable tragédie. Néanmoins, l'officier Bernès, aidé de son Achate-Jupiter, ne ralentit point ses recherches. Il manquait une victime dans la moisson humaine.

Comment M. de Joppé avait-il pu se soustraire à la mesure générale? — Telle était la question qui assaillait incessamment le républicain et à laquelle il ne répondait pas. — N'importe, pensait-il, en définitive, puisqu'il vit encore, son existence pourra m'aider à la réussite de mes projets.

— Viens, dit-il à Jupiter, le temps presse : courons à la Pointe-à-Pitre et, de là, à la *Franchise*.

.....

Dès que Joséphine aperçut Delphin, elle éprouva une véritable joie d'enfant. Malgré les absences continuelles de cet amant volage, à sa vue elle ou-

bliait : si quelquefois le passé lui apparaissait , ce n'était que dans les moments où une nouvelle solitude lui apportait une nouvelle douleur.

Donc , elle lui fit mille avances charmantes qui témoignaient de son bonheur présent. Delphin les reçut comme toujours , d'un air distrait , et en homme fortement préoccupé. Toute autre que la jeune mulâtresse eût provoqué des explications nécessaires sur cette physionomie qui ne reflétait jamais de tendres sentiments. Mais la pauvre Joséphine aimait ou pleurait : — c'était là toute sa science.

— Nous allons déjeuner , dit-elle....

— Ce sera alors sans moi , ma bonne Joséphine , fit Delphin , car je repars à l'instant.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la mulâtresse , repartir ! — sitôt !

— Il le faut , reprit Delphin ; mais rassure-toi.

— Cette fois le voyage ne sera pas long. Je vais simplement à mon habitation ; ce soir , je reviens pour ne plus te quitter.

Delphin appuya sur ces derniers mots : il les scella d'un regard qu'il s'efforça de rendre langoureux.

Cette assurance calma les craintes de Joséphine.

— Eh bien ! dit Delphin à Jupiter , Muscadin est-il prêt ?

— Il mange sa dernière bouchée d'herbe fraîche.

— Comment? de l'herbe de guinée! tu m'attendais donc! demanda Delphin à la mulâtresse.

— J'en achète tous les jours, répondit celle-ci.

— Oui, Mameselle Fifine, répliqua Jupiter, mais deux charges!

— Deux charges! fit le blanc.

— Deux pauvres nègres, dit Joséphine, qui n'ont pu entrer en ville et qui me les ont vendues bon marché.

— Comme cela se trouve! — Allons, adieu ma belle enfant, sois raisonnable, reprit l'officier, qui attribuait uniquement le trouble de la fille de couleur au regret de la séparation; la guerre est finie; ainsi, plus d'absence, plus de larmes; — adieu.

— Heureusement! pensa Jupiter, j'en ai assez.

Joséphine s'assit pendant quelques minutes, après le départ de ces deux hommes: elle avait besoin de se remettre d'une émotion bien vive. — Son mensonge forcé avait failli lui faire perdre contenance; et sans la préoccupation de son seigneur et maître, elle n'eut point détourné le soupçon.

Puis, elle vint jeter un regard sur la route: les voyageurs avaient disparu.

Ils parcoururent le trajet en deux heures.

Delphin fit un signe à Jupiter; — ce dernier le suivit au premier étage de la maison principale.

— A nous deux, dit le blanc. — Tiens, voici une belle et bonne *portugaise*¹ — Je te la donne. Voici une casaque neuve qui va remplacer merveilleusement cet uniforme dont tu n'as que faire maintenant. — Sur ce, bon voyage.

— Merci, citoyen, fit Jupiter; merci, maître. La pièce d'or lui faisait tourner la tête; — par instinct, il revêtit la casaque.

Et il décampa, prompt comme la flèche. Delphin ne put s'empêcher de descendre jusqu'au perron : il y demeura jusqu'au moment où l'africain eut doublé toutes les lisières de cannes.

— Enfin, pensa-t-il, j'en suis délivré! Cet homme me faisait peur... S'il eût soupçonné....

Delphin n'osa pas fouiller plus avant dans le domaine de ses appréhensions. — Quant à présent, murmura-t-il, reste le grand coup à jouer, et pour celui-là, j'ai dû me passer d'un aide plus dangereux qu'utile. Et vite, et vite, mes derniers préparatifs.

Il s'empressa de déchirer une foule de papiers dont l'existence lui parut superflue et de bourrer de linge deux grandes malles.

Tout l'or qui lui restait fut scrupuleusement compté et mis dans les pochettes d'une ceinture qu'il boucla sur ses reins.

L'uniforme rejeté, il se revêtit de la manière la

¹ Monnaie d'or de Hambourg, valant 114 fr. 37 c. de France.

plus en harmonie avec ses projets. — Sous les plis d'une redingotte de moyenne tenue, étaient assujettis d'excellents pistolets.

Toutes choses parfaitement disposées, il fit appeler son gèreur.

Celui-ci s'empressa d'obéir.

— Monsieur, lui dit Delphin, je partirai probablement demain pour une mission diplomatique.

— Ah! fit le gèreur; et il lui sembla que le propriétaire avait grandi de trois pouces.

— Oui, Monsieur, continua celui-ci, je pars; mais pour fort peu de temps. — Je vous enverrai mes instructions.

— Fort bien, Monsieur Bernès, mais pour le moment.....

— Pour le moment, c'est la chose la plus simple du monde. Vous allez faire transporter ces malles au Canal; — là, vous frêterez une pirogue et vous vous rendrez à l'îlet de Fajou.

— Ah! fit encore le gèreur, de plus en plus surpris.

— Vous m'y attendrez. — Il va sans dire que vous me renverrez la pirogue.

— Et si vous ne vous y rendiez pas? objecta le béarnais questionneur.

— Vous prévoyez tout. — En ce cas, vous receriez de moi un nouvel ordre.

— Écrit ou verbal ?

— Écrit ou verbal ; — peu importe.

— J'y obéirai ?

— Mon Dieu , oui ; — c'est clair et entendu.

— Je vais donc partir sur-le-champ ?

— Comme vous dites ; — A la minute.

— Mais ...

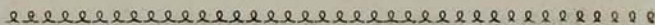
— Monsieur, fit Delphin avec colère, songez que ce n'est pas seulement ici le propriétaire de la *Franchise* qui vous parle ; — c'est un officier au service de Victor Hugues, le commissaire de la République française.

Ce nom fit trembler le gérant qui partit, ajoutant foi à la fourberie la plus indigne.

Delphin, en effet, savait manier le mensonge et l'appliquer adroitement en toute circonstance.

Il se fit servir un modeste repas et attendit ensuite que le soleil fût au niveau de l'horizon.

Cette heure venue, il monta à cheval et prit la route de Gripon.



CHAPITRE SEPTIÈME.

RÉVÉLATION.

Nous avons dit que Jupiter, âpre aux jouissances premières de sa vie sauvage, avait déposé, de grand cœur, le simulacre d'uniforme dont l'avait revêtu Delphin, pour le temps qu'avait duré la campagne, et qu'il était parti au pas de course de l'habitation *la Franchise*. Un congo, aussi leste que lui, eut bientôt traversé les derniers établissements du *Port-Louis* et mis le pied sur le territoire morneux du *Portland*.

Cet homme réfléchissait, néanmoins, chemin

faisant. Il s'avouait, plus que jamais, avoir assez de cet esclavage récent et volontaire, et, à tout prendre, convenait-il intérieurement, le premier était moins dur. Tonga lui faciliterait, comme toujours, les moyens de rentrer en grâce, et puisque M. de Joppé n'avait pas été fusillé, Madame, en apprenant une aussi bonne nouvelle, ne pouvait pas s'empêcher d'user de générosité. — Restait bien la captivité inconvenante de Mademoiselle Sophie; mais comment la refuser à son ravisseur? Somme toute, les affaires s'arrangeraient au mieux. Jupiter le croyait ainsi.

Du reste, la *portugaise* concluait en faveur de ses raisonnements.

Il n'avait, en dehors de ses espérances plus ou moins fondées, qu'une seule pensée au fond du cœur : cette pensée était toute pour Zami, à laquelle il allait se sacrifier désormais.

Le nègre rayonnait de joie à l'approche d'un bonheur, hélas ! impossible; quand il aperçut le toit de Tonga parmi les goyaviers du morne. Cette vue sembla doubler son courage et son agilité. Il s'élança, comme sur une proie certaine, à travers les halliers, et arriva, ruisselant, aux lieux déjà si funestes à son amour.

La case du caraïbe était déserte! — Jupiter appela Zami, et Zami ne répondit point! — Il parcourut du regard les sommités des falaises, et ne

rencontra, dans cet examen, que des cabris épars de vivriers. — Il attendit, et se mit à fumer, bien décidé à revoir celle qu'il aimait, dût-il pour cela attendre tout le reste du jour.

Inquiet, cependant, il gravit le bouquet d'oliviers que nous connaissons déjà, certain d'embrasser de ce point culminant un plus vaste horizon.

Or, il arriva qu'à travers les clairières, il distingua une petite voile latine donnant avec effronterie dans le goulet de la porte d'Enfer. — Ce sont des contrebandiers, pensa-t-il, qui jouent le tout pour le tout. — Voyons ce qui en arrivera.

La barque, conduite par un pilote expérimenté, vint s'ensabler très-heureusement au terme de sa course, et les quelques hommes qui la montaient jouèrent des talons dans les bois, à l'exception d'un mulâtre qui paraissait le chef de la bande.

— Eh ! je ne me trompe pas, dit tout haut Jupiter, c'est Polydore !

Et, mû par un sentiment de curiosité naturelle chez ses pareils, il partit, après avoir jeté dans l'air un de ces cris aigus qui traversent même l'épaisseur des Grands-Fonds. — Ce cri arriva assez distinct à l'oreille du métis pour l'arrêter dans sa marche. — Tiens ! fit-il, c'est un des nôtres.

Jupiter avait des aîles, il descendit au goulet, au moment où le prudent Polydore se cachait sous les mancenilliers, pour savoir à qui il allait

avoir affaire. — Les deux forbans se reconnurent, et Jupiter se prit à rire des précautions mystérieuses de son ami.

Polydore, au contraire, laissa poindre sur son visage olivâtre des signes de surprise étrange, à la vue de cette gaîté chez un homme qu'il savait haineux jusqu'à la férocité.

— Eh ! compère, dit Jupiter, est-ce que les Anglais te donnent la chasse ?

— Les Anglais, murmura Polydore, ne sont plus nos maîtres ; — Du reste, tu sais que je ne les crains pas.

— Tiens, c'est juste, nous sommes français maintenant, fit observer le congo, je dois le savoir mieux que personne ; — j'étais au camp.

— A Berville ?

— Où donc ?

— Tu as vu la fusillade ?

— Parbleu, j'étais avec M. Delphin.

— Et depuis longtemps ? demanda Polydore en insistant.

— Depuis l'aventure des Grands-Fonds.

— Tu n'es donc jamais revenu à la Grande-Terre ?

— Si fait. — Pourquoi donc toutes ces questions, compère ? — Tu as l'air triste aujourd'hui, comme si tes affaires allaient mal. — Sois gai comme moi, qui vais retrouver Zami.

— Ah ! fit Polydore , en regardant fixement Jupiter , ce n'est pas pour moi que je suis triste...

— Et pour qui donc ? dit curieusement son camarade ; — à coup sûr , ce n'est pas pour moi.

— Il ne sait rien , pensa Polydore ; — à mon tour , maintenant. — Et comme pour se disculper , à ses propres yeux , de la méchante action qu'il allait commettre , il se recueillit pendant quelques secondes , s'avoua bien fondé à révéler un fait immense , que lui seul connaissait , et cela par la seule raison que Delphin ne s'était montré généreux qu'à demi , après l'accomplissement du coup de main que Jupiter venait de rappeler.

— Tu ne dis rien , Polydore...

— Si fait , si fait , compère , interrompit l'interpellé , usant avec intention du mot dont s'était servi le nègre en l'abordant , si fait , je parle..... j'ai même bien des choses à te conter , va.

— A moi ? demanda Jupiter plus sérieux.

— A toi-même , à toi Jupiter , marron de l'habitation de Joppé , esclave momentané de M. Delphin Bernès ; à toi , l'amoureux de Zami , la caraïbe ; à toi , qui t'occupes des affaires de l'homme qui paie , et point du tout de celles de ton cœur , qui parle moins haut que l'argent.

Et Polydore prononçait ces derniers mots avec une de ces intonations gutturales qu'emploient les basses classes pour doubler leur importance. —

Sa physionomie commençait à accuser des teintes voisines de la gaîté, tandis que celle de son interlocuteur dénonçait un principe d'inquiétude.

— Mais, dit ce dernier, mon cœur me parle toujours pour Zami, je ne changerai jamais.

— Il faudra bien.

— Comment? — changer?

— Dieu le veut ainsi, Jupiter; — tu ne reverras plus Zami.

Jupiter haussa les épaules, en ricanant. Il supposait à Polydore une idée qu'il était loin d'avoir; celle d'une espièglerie.

— Je te le répète, nègre, tu ne reverras plus ta caraïbe; — elle est morte.

— Ce mot tomba sur l'âme de l'africain comme l'instrument fatal sur le supplicié; il eut des vertiges et, machinalement, son gros corps s'affaissa sur une de ces roches ardues qui bordent le goulet. Sa bouche n'articula pas un son; elle écuma. — L'homme était devenu tigre, il examina autour de lui, comme s'il eut aspiré une victime.

— Comme te voilà! fit négligemment le métis, sûr du coup qu'il venait de porter.

Jupiter ne répondit point, — il se tordait de rage.

— Allons, compère, un peu de cœur, dit le rusé Polydore. — Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse?

— Compère ! compère ! exclama à la fin le nègre, hors de lui. — Je ne le suis plus, je ne suis plus rien..... rien qu'un misérable ! — Pauvre Zami ! mon abandon l'aura tuée.

— Bah ! — tuée ! — Depuis quand , drôle , les cabresses meurent-elles d'amour ?

Ce mot éclaira l'esprit de Jupiter ; mais d'une sombre lumière. — Il comprit alors que cette mort avait une cause qu'il ignorait , mais dont l'homme au rire sardonique , posé en face de sa douleur , possédait le terrible secret. Il le regarda alors fixement à son tour. — Le métis soutint l'examen ; il était impénétrable.

— Me diras-tu , Polydore , accentua froidement le malheureux amant , ce qui a pu tuer Zami ? — Est-ce le poison ? — est-ce un coutelas ?

— Ni poison , ni coutelas , nègre ; — mais une balle , voilà tout.

— Une balle ! serait-ce un blanc , fit observer Jupiter , en saisissant le bras du métis.

— Eh ! eh ! compère , pas de gestes , répondit Polydore en le repoussant. — Est-ce que tu me prends pour celui qui a assassiné Zami ?

— C'est donc un blanc ?

— Un vrai blanc , tout ce qu'il y a de plus blanc. Tu le connais.

— Est-ce possible ! s'écria Jupiter , devenu presque radieux de férocité. Je pourrai donc !.... Et

sa phrase mourut sur ses lèvres. — Dans cette exclamation, il rencontra du regard les feuilles du mancenillier qui les ombrageait. — Il avait là, sous la main, l'arme infallible! — Il osa bénir Dieu. — Son nom, maintenant, ajouta-t-il convulsivement.

— Ecoute bien : — DELPHIN BERNÈS....

— Lui!.... interrompit le congo en rugissant, lui!.... — Sa colère ayant successivement débordé en injures, en malédictions, ne trouva que ce mot qui résuma tout. — De ses poings crispés, il pressait son front en sueur, ou les retirait précipitamment pour considérer Polydore. Celui-ci jouissait des tourments du nègre, opposant à sa face surexcitée la limpidité de ses traits. Il l'aimait donc bien ! pensa-t-il.

Jupiter n'articulait plus une syllabe ; — il cherchait. Le métis vint à son aide.

— Je vois, compère, lui dit-il, qu'il te faut des explications ; c'est trop juste, écoute.

La figure du nègre se dilata, tout son être semblait aspirer les paroles du mulâtre.

— Tu sais bien, ajouta celui-ci, que le soir où tu arrivas avec *lui* à la case de Rébecca, nous partîmes à cheval,.... à la poursuite de Mameselle de Joppé, enlevée par Tonga?

La tête de Jupiter s'inclina légèrement ; cela voulait dire : Oui, passons.

— Eh bien , Zami accompagnait son père !

— Pas possible ! exclama l'auditeur muet jusqu'alors.

— Tellement possible, reprit flegmatiquement Polydore, qu'il y eut combat, sang et mort. Tonga fut blessé, Mameselle ramenée à la case actuelle, et Zami tuée sur place en défendant sa jeune maîtresse. — Barthélemy te le dira quand tu voudras.

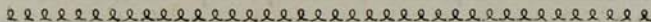
Et comme le nègre semblait chercher encore, le métis acheva sa confidence.

— Comme je te le disais, c'est ce Delphin qui, à cheval et masqué, a tiré sur la cabresse.

— C'est bon, fit Jupiter, merci. — Et il se releva.

Polydore lui jeta négligemment un adieu de la main, et disparut dans les halliers.

Ces deux hommes avaient reçu le prix du sang.



CHAPITRE HUITIÈME.

LA SAVANE DE GRIPON.

I.

Jupiter se dirigea, en toute hâte, vers sa retraite des bois. Betzy se désolait de son absence; quant au petit borgne, il sifflotait, comme de coutume, en cueillant ça et là des *ycacks*. Il les dévorait ensuite à cœur-joie, sans faire le moindre cas des teintes violettes que ce fruit laissait sur ses lèvres.

— Ah? fit-il, c'est donc vous enfin!

Jupiter, sans l'écouter davantage non plus que

la cabresse empressée, entra précipitamment dans l'ajoupa et, de là, s'ensevelit dans la cachette que nous connaissons déjà. Il y déposa la *portugaise* au milieu des vingt-cinq gourdes qu'il avait reçues de la même main et saisit ensuite une petite fiole pleine d'un liquide fort blanc.

Le tout exactement refermé, il revint sur la pelouse.

— Jusqu'à demain, dit-il à Betzy.

— Bien sûr? demanda l'abandonnée.

— Bien sûr; — c'est pour tout de bon.

— Tiens, risqua le petit borgne, il repart.

Jupiter n'entendit pas ces derniers mots, car il était déjà loin. Pressé d'arriver chez Delphin, il prit à travers champs.

De temps en temps, sa main se portait machinalement sur la poche où la fiole avait été placée : toute sa vengeance était là.

Ses yeux se dilatèrent quand il aborda ce préau qu'il avait foulé le matin; il lui sembla tenir sa victime.

Mais, quel désappointement! le gérant était en voyage. — M. Bernès venait de quitter l'habitation.

Il était sur les dents; car nous ne devons pas oublier que dans la matinée il avait déjà fait une énorme route.

— C'est égal, se dit-il, j'irai à la Pointe-à-Pitre et je resterai chez Mameselle Fifine jusqu'à ce qu'il

lui plaise y venir ; — l'essentiel , c'est de ne plus le laisser échapper.

La vengeance doublant ses forces , il se mit à courir dans la direction de Gripon. Là , il demanda à des nègres qui venaient de *faire du bois* , s'ils avaient rencontré un blanc à cheval.

— Oui , lui dirent ces nègres , il est passé il y a une demi-heure.

— Merci , compère , fit Jupiter qui se remit en marche. Il n'avait pas fait trois pas qu'une petite caravane , composée d'un homme à cheval , d'une dame en hamac et de quatre nègres , passa près de lui : il se rangea sur le bord de la route.

Les voyageurs mirent pied à terre devant une des cases de la savane de Gripon et y entrèrent bientôt.

Quant à Jupiter , il continua son chemin , sans prendre souci de cet incident. La lune n'apparaissait encore que faiblement ; il eut été difficile de reconnaître le moindre individu.

Arrivé dans le quartier des Abîmes , il fit de nouvelles rencontres ; mais il n'entra en conférence avec quiconque , pressé qu'il était de mettre le pied en ville. Néanmoins , il ne put s'empêcher de remarquer deux nègres dont les têtes se perdaient dans d'immenses faix de bois mort.

— Ils auront volé ça sur les quais , pensa-t-il , comme ils détalent.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que l'africain était enfin arrivé au terme de son voyage,.... peut-être de ses espérances.

II.

Les deux nègres, qui portaient bel et bien ces deux énormes charges de bois sec, marchaient, en effet, de rude façon. Ils se rendaient, eux aussi, à ce carrefour de Gripon où les gens de la caravane avaient fait halte.

La savane était inondée d'une douce lumière; le moindre oiseau y eût tracé son ombre.

— *Diou biban*, murmurait un petit homme qui s'y promenait systématiquement, je finirai par percer ce mystère. — Il est impossible que, d'un moment à l'autre, je n'en saisisse pas quelque fil égaré et alors, ma perspicacité aidant, je débrouillerai cet écheveau de difficultés. — Du reste, s'il le fallait absolument, je réclamerais une explication ou je risque, comme on dit chez nous, de marcher sur des couleuvres... — Maintenant, par exemple, je vous demande un peu si c'est le fait d'un économe de première classe de venir monter la faction, pendant la nuit, en plein vent, dans une savane qui ne vaut pas la plus mauvaise de nos prairies? Évidemment non : donc, là-dessous,

il y a quelque chose qui se rattache à la disparition du père et de la fille.

Ce monologue, accidenté par des prises répétées de fort bon tabac, a déjà révélé au lecteur le nom du héros béarnais qui le jetait au clair de lune. Maître Eustache Mathias Gorgé, l'écuyer cavalcadour de la Comtesse de Joppé, ne semblait que médiocrement satisfait du rôle accessoire qu'il jouait dans le drame de la noble maison.

Il est des gens qui ne se rendent pas tout à fait justice ; — Mathias était de ce nombre.

Parvenu à ce point de ses conjectures, il se trouva à l'extrémité sud de la savane, juste en face des deux hommes chargés de menu bois.

— *Diou biban !* dit-il, mes nègres, — où allez-vous donc porter ce bois ?

Cette voix produisit un effet magique sur les nouveaux venus : les faix tombèrent d'eux-mêmes et comme par enchantement.

L'un des nègres entraîna vivement son camarade du côté de la route du Moule et l'y cacha.

Mathias resta tout ébahi. — Ils sont fous, dit-il entre ses dents, ou muets : peut-être l'un et l'autre.

L'un des hommes revint immédiatement auprès de l'économe.

— Comment, drôle, exclama celui-ci, je te parle et tu me brûles la politesse !

— Du tout, Monsieur Mathias....

— Tiens ! fit Mathias , il sait mon nom.

— Comme vous savez le mien.

— Du diable , si je m'en doute ; — vous autres nègres , vous vous ressemblez tous et surtout pendant la nuit.

— D'accord , Monsieur Mathias , mais ma voix ?..

— Ta voix ?... ne va-t-il pas s'imaginer maintenant que j'ai enregistré sa voix dans ma mémoire.

— Peut-être , Monsieur Mathias.

— Bah ! tu es fat , mon ami. Ton nom ? ce sera plus tôt fait.

— J'aurais dû commencer par là. — Le caraïbe Tonga !

— Tonga ? Tonga , ici ? — *Diou biban* , est-ce que je rêve ? — En effet ; eh ! que fais-tu dans ces Grands-Fonds. — Est-ce que , par hasard , tu espérerais y découvrir quelque chose ?

— Ça se peut , Monsieur Mathias ; mais , vous-même , comment vous trouvez-vous en promenade dans cette savane ?

— Parce que , mon pauvre Tonga , il a plu à Madame la Comtesse d'y passer.

— Comment ! fit le vieillard avec explosion , Madame est ici ?

— Sans doute , — là , dans cette case , où elle compte attendre le jour , tandis que moi je vais me jeter dans un hamac préparé dans cette autre cabane...

Mathias parlait encore ; le nègre avait disparu.

— Comment, murmura-t-il, il ose pénétrer chez la comtesse sans plus de façons?... Dans quel siècle vivons-nous? Toute la machine humaine est donc bouleversée. — Comme je le disais tout à l'heure, il y a là-dessous un mystère.... faisons comme lui, entrons.

Et comme Mathias allait, par curiosité, franchir les bornes du respect et de l'étiquette, toutes choses dont il se targuait d'être le champion, — le caraïbe sortit de la case et lui dit :

— Halte-là, Monsieur Mathias, — le voyage à la Pointe-à-Pitre n'aura pas lieu. Vous pouvez entrer dans votre hutte et y dormir les poings fermés ; — Ainsi l'ordonne Madame de Joppé.

— Nous retournons donc à *Folleville*?

— C'est possible.

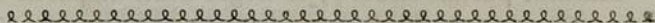
— Et tu pars?

— Comme vous dites. — Adieu, Monsieur Mathias ; je vais rejoindre mon compère.

— Quel est donc ce nègre?

— Vous le saurez demain ; adieu et bonne nuit. Tonga prit alors la direction des Grands-Fonds.

Mathias s'avoua vaincu dans la lutte ; néanmoins il entra dans sa case, s'y barricada et avant de s'endormir, il se dit résolument : — je le maintiens ; on mitonne quelque grand événement ; — soyons donc prêt, — dormons !



CHAPITRE NEUVIÈME.

LE NERF DE L'INTRIGUE.

I.

Delphin, au lieu de prendre la route de la Pointe-à-Pitre, ainsi que l'avait naturellement pensé Jupiter, avait dévié sur la gauche, et pris le sentier qui conduisait chez Rébecca.

Mais, arrivé aux lieux où s'élevait la case, il n'avait distingué que des broussailles et de vieilles planches.

Il regretta alors vivement l'aide de Jupiter, aide dont il avait cru pouvoir si bien se passer.

Néanmoins, il attacha son cheval et prit le chemin de la mare.

Mais par où se frayer une voie? — C'était le difficile.

Donc, il maugréait de bon cœur, quand le bruit d'un briquet sur une pierre éveilla son attention.

— Ah! fit-il, respirant plus librement.

Ce mot arrêta court l'homme qui venait en face.

— Qui vive! demanda celui-ci.

— Marche ici, nègre, dit Delphin, qui répondait par un ordre.

Le nègre, comprenant l'injonction, obéit, sa pipe à la main. — Dieu me pardonne, exclama-t-il, cette voix.... C'est Monsieur Del.....

— Silence, Barthélemy, silence, nous nous reconnaissons, cela suffit. — Voyons, raconte-moi ce qui s'est passé. — Où êtes-vous, maintenant?

Barthélemy, s'étant rapproché, donna les plus minutieux détails sur la migration du camp, puis il rassura complètement Delphin sur le sort de Mademoiselle de Joppé.

Si un observateur caché eût assisté à la scène qui se passait, à cette heure, dans le carrefour des Grands-Fonds, il eût peut-être remarqué le changement progressif de la physionomie du jeune homme : de colère qu'elle était à l'arrivée près de

la mare, elle venait de recouvrer une limpidité parfaite, à mesure que le récit du nègre flattait ses espérances. — Restait l'accomplissement de l'œuvre; le succès lui était-il réservé? — C'est ce que nous saurons bientôt.

Quant aux causes qui avaient amené la rencontre des deux hommes, elles étaient on ne peut plus faciles à expliquer. — Barthélemy venait d'être malade, et il avait gardé la case pendant que Polydore et ses acolytes avaient tenté une opération difficile sur mer, opération qui n'avait pas réussi, leur goëlette ayant été chassée par l'anglais et coulée. — On les a vus, dans la matinée, aborder à la Porte d'Enfer et se sauver, comme par miracle, du canon des croiseurs : — cachés dans les mornes du Portland, ils ne comptaient gagner leur tanière qu'à la faveur des ténèbres. — Chaque nuit, depuis qu'il se trouvait mieux, Barthélemy se promenait de long en large près de la mare et des abords de Gripon, attendant ses camarades d'un moment à l'autre. Nous devons dire que, durant la chaleur du jour, le hardi smugler réparait largement ces quelques heures de veille.

— Tu dis donc qu'en prenant ce petit chemin, je serai tout de suite *là-bas*? demanda Delphin.

— Dans une demi-heure au plus, maître; mais à pied.

— Et mon cheval ?

— Il vous suivra.

— Bon, voilà pour toi, quatre escalings ; c'est toute ma monnaie.

— Ah ! merci.... je vais boire à votre santé.

— Où donc ?....

— Par là, du côté de la savane de Gripon.

— Adieu, nègre, ne dis pas que tu m'as rencontré.

Delphin revint sur ses pas, détacha son cheval et partit.

II.

Jamais nuit plus belle n'avait brillé sur la colonie, un ciel étoilé répandait ses douces teintes sur les grands arbres de la forêt vierge ; — de loin en loin, des rayons argentés perçaient les clairières que traversaient les tourterelles sauvages, les pluviiers et les grives. — La voix des insectes ailés raisonnait dans les lianes comme de petits martelets, et la brise marine apportait doucement à ce milieu de l'île les essences pénétrantes des végétations de la rive. — Mameselle, disait la vieille Rebecca à Mademoiselle de Joppé, assise à ses côtés devant la case des Grands-Fonds, savez-vous qu'il se fait tard ? — Quel plaisir pouvez-vous trouver à

passer ainsi une partie de la nuit à regarder en l'air? — Avec ça que pour ne pas vous perdre de vue, comme j'en ai reçu l'ordre formel, je suis obligée de rester là comme une souche, les yeux ouverts sur votre personne, sur vos gestes : si nous allions nous coucher, ... je verrouillerais bien la porte, je me mettrais en travers, comme toujours, et au moins nous serions..... je serais plus tranquille.

— Pauvre femme, répondit la noble demoiselle, pourquoi tant de soins? — Vous savez bien que je ne puis quitter cette retraite sans un guide. — Et j'ai vainement essayé de vous fléchir....

— Que voulez-vous? Mameselle, je suis désolée; mais on me paie... si je manquais à ma parole, on me ferait un mauvais parti..... je suis vieille, je suis faible, et j'ai peur... Il est vrai que vous m'avez cent fois promis des ponts d'or, si je vous rendais à votre famille..... oui, certainement..... mais Polydore et ses compagnons, dont je ferais ainsi connaître la cachette, me briseraient la tête comme un verre..... Revenons donc, s'il vous plaît, Mameselle... il est bien tard.

— Encore un instant, Rébecca, laissez-moi respirer l'air pur de la nuit. — Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a de bonheur à contempler la nature, lorsqu'elle est limpide et admirable comme à cette heure! — C'est

ma seule joie , ma seule consolation , il me semble que , face à face avec Dieu , je trouve en lui un adoucissement à mes peines. — Pauvre père ! qu'est-il devenu ? Ils l'auront fusillé , peut-être ; et ma mère ! — Malheureuse femme ! Elle pleure sans doute sur lui , sur moi , qui ne la reverrai jamais , qui ne suis pas morte de douleur.

Rébecca , malgré son bon vouloir , laissait retomber sa tête , appesantie par l'âge , sur ses deux genoux , et ses yeux se fermaient , se rouvraient , se refermaient encore ; — la nature triomphait de l'humanité.

En ce moment certes , la fuite eût été des plus faciles ; mais comment ? — Sophie , à son arrivée dans les bois , subissait encore les influences d'un narcotique offert par l'infidèle Betzy ; elle ne vit rien , ne comprit rien ; — lorsque Tonga fut blessé en lui faisant un rempart de sa personne , et que les brigands l'eurent emportée au galop d'un cheval , son évanouissement fut de longue durée. — La vieille Rébecca , et pour la seconde fois , dut recourir aux balsamiques senteurs des plantes pour raviver son être ; — elle ne savait donc , en réalité , quel était le point de l'île où elle se trouvait. — L'horizon n'existait pas pour elle : il s'élevait à ses pieds , sous la forme des mapous et des abricotiers opaques de ces bois. Le plus lointain , celui que la volonté d'autrui était inhabile à in

tercepter, était l'horizon de l'âme, celui du malheur.

Elle s'y égarait donc avec délices, à l'heure nocturne où son Argus venait de céder à la fatigue, et, comme nous l'avons exprimé plus haut, le seul coin du ciel que la végétation laissât à découvert aidait la jeune fille dans ses rêveries extatiques. Parfois aussi, de vagues espérances brillaient à son insu dans sa candide imagination : — n'étaient-ce que des effets éblouissants de mirage ? ou n'était-ce pas plutôt le secret d'un avenir prochain, dont Dieu lui révélait la possibilité ?

Suivons la marche des événements, et disons que quelques secondes après que la vieille eut été réellement endormie, les pas d'un cheval et d'un homme firent tressaillir Sophie. — Elle se jeta à genoux et s'écria : Mon Dieu, ayez pitié de moi !

III.

De son côté, Barthélemy cheminait heureux des quatre escalings qui clapotaient dans son boursicot, pour le plus grand agrément de son palais. — Il en était venu à se dire, qu'après tout, cette vie nomade avait des charmes, que, par ce temps de troubles politiques, il n'avait rien à craindre pour

sa sûreté : les blancs avaient bien d'autres affaires ; qu'enfin certaines aubaines n'étaient pas à dédaigner, puisqu'elles lui procuraient des petits verres de tafia, dont il affolait.

Sa pipe venait de s'éteindre ; il s'assit au pied d'un papayer, et se mit en devoir de battre encore le briquet ; mais, comme s'il eût frappé sur une pierre véritablement enchantée, voilà qu'au second coup, il se trouva devant deux hommes. — Il eut peur. — Eh ! qui vive ? fit-il, en tâchant de reprendre son aplomb habituel.

— Ami, si tu veux, répondit l'un de ces hommes.

— Ami soit, mâchonna Barthélemy, qui les prit tous les deux pour des nègres.

— Que fais-tu là, voyons.

— Comme vous voyez, compère, je fume ma pipe, en attendant mieux.

— Ah ! reprit Tonga, car c'était lui, tu fumes... tu fumes... pour ne pas dormir, hein ?... Voyons parle, nous sommes deux....

Le compagnon du caraïbe s'avança alors : — Parle, dit-il au nègre. — Que fais-tu là ?

Cette voix nette et forte fit tressaillir le smugger, qui se leva, comme poussé par un ressort :

— Mais, balbutia-t-il....

— Mais, continua le comte de Joppé, je t'ordonne de me dire.... ou sinon....

En ce moment, Tonga venait de tirer à demi la lame d'un magnifique poignard. Barthélemy tomba aux genoux des questionneurs, immédiatement convaincu de l'inutilité d'un subterfuge. — Maître, s'écria-t-il en s'adressant au comte, ne me tuez pas; je vous dirai tout.

— Eh bien? demanda l'émigré.

— Eh bien, je viens de la *case à la mare*.

— Ah! exclama Tonga, tu fais donc partie d'une bande de....

— Polydore.

— Quel Polydore?

— Polydore, le mulâtre, vous ne savez pas?....

— Non, répondit le vieillard, je ne connais pas ton chef; je sais seulement que, dans ces bois, au bout du sentier, il y avait une case, et à cent pas plus loin une mare....

— C'est ça même, interrompit le suppliant.

— Que la case a disparu, je ne sais comment....

— Nous l'avons transportée ailleurs....

— Ah! fit encore le caraïbe; — c'est donc, poursuivit-il avec plus d'animation, votre troupe qui, un soir....

Une larme coula de la paupière du père infortuné.

— Oui, oui; fit Barthélemy au comble de la peur, c'est bien nous qui avons ramené la demoiselle à la case.

Le comte poussa un rugissement, il eut idée de briser la tête du bandit.

— Arrêtez, dit Tonga, nous avons besoin de lui, il faut qu'il parle....

— Mais si je vous dis tout, objecta le nègre, vous me promettez....

— Ecoute, dit le comte, si tu es véridique, non-seulement nous ne toucherons pas à un de tes cheveux, mais encore je paierai tes révélations.

Ce dernier mot détermina Barthélemy, dont la langue se délia merveilleusement. Il raconta rapidement tous les détails de cette soirée que nous avons déjà esquissée, et donna, sur la demeure actuelle de la noble demoiselle, tous les éclaircissements désirables; il acheva par ces mots : *Vous pouvez la sauver.*

— Viens donc, dit le caraïbe, tremblant de colère, marche devant nous, et malheur à toi, si tu nous as trompés.

Ces trois hommes se mirent en route, et à grands pas. — On passa devant l'emplacement de l'ancienne case, et l'on arriva devant la mare. — Le comte prit de l'eau dans le creux de sa main, et se lava la figure. — Barthélemy tremblait de tous ses membres.

Le groupe prit bientôt le chemin que venait de suivre Bernès.

Quand il se trouva devant une clairière que perçait une étoile, Barthélemy se retourna — Voyez-vous, dit-il, là, — cette lumière?

— Eh bien? demanda le comte avec une émotion croissante.

— C'est là.... et tenez.... approchons-nous encore, ajouta le guide.... vous entendrez parler....

— Qui donc est là? demanda le vieillard à son tour.

— Celui qui a tué la cabresse Zami, répondit Barthélemy.... Monsieur Del....

— Assez, interrompit le comte, tiens, nègre, voici une pièce d'or, pars, et merci.

— Merci, maître, exclama le smuggler au toucher du précieux métal, et il reprit par les bois, courant à toutes jambes, pressé de quitter des compagnons si explicites dans leurs façons d'agir.

— C'est donc lui, pensa Tonga, qui a assassiné ma pauvre enfant! — Venez, Monsieur le Comte, écoutons d'abord et puis tenons-nous prêts à tout événement.

CHAPITRE DIXIÈME.

LE CARAÏBE.

Delphin résumait une conversation commencée depuis un assez long temps.

— Je vous l'ai dit, Mademoiselle, puisque vous ne me permettez plus de vous nommer comme autrefois, mes moyens sont sûrs, mes préparatifs ne laissent aucun doute sur la réussite de mon plan. — Votre assentiment mettra le comble à mes espérances, donnez-le moi si vous aimez encore votre père....

On le voit, Delphin répétait à chaque intéressé une sorte de phrase sacramentelle.

— Si je l'aime ! — Oh ! c'est mon amour pour lui qui m'inspire, Monsieur ; c'est son souvenir qui me défend d'accepter.

— Vous persistez ?... fit Delphin en se levant.

— Plus que jamais, Monsieur, reprit la jeune fille avec énergie, tandis que son persécuteur la couvait du regard, plus que jamais ! — Ecoutez-moi : j'ignore le sort qui m'attend, il ne m'est pas donné de connaître vos projets sur ma personne ; mais tout me dit jusqu'ici qu'il y a contre moi, contre nous, une trame ourdie avec le plus infernal mystère, que ma vie est peut-être à toute heure exposée, que cette lutte d'ennemis invisibles a déjà trop duré, et je sens là qu'elle ne peut finir que par une horrible catastrophe. — Eh bien, quoi qu'il arrive, je veux en ce moment, décisif sans doute, vous dire toute ma pensée : Vous avez fait, Monsieur, une abominable action ; car il m'est impossible d'en douter désormais ; c'est vous qui m'avez fait enlever de la maison de mon père.

Delphin voulut parler, Sophie continua résolument :

— Toute justification serait inutile ; si vous aviez eu pour moi les sentiments que vous exprimiez, il n'y a qu'un instant ; si vous aviez aimé ceux que j'aime plus que ma vie ; si vous étiez digne du lien que vous m'offrez, à la nouvelle de

l'attentat commis envers moi, Monsieur, loin de rester inactif, vous seriez accouru, vous m'eussiez délivrée. — Je vous le dis donc en face : si vous n'avez commis le crime, vous en êtes au moins le complice.

La colère s'empara du jeune homme; et si la faiblesse d'une femme ne l'eût contenu, il eût brisé cette pauvre existence, qu'un bon mouvement du cœur pouvait sauver. Mademoiselle de Joppé vit des éclairs jaillir de ses yeux, elle trembla. — Seule, pendant la nuit, dans une cabane au fond des bois, devant un homme qu'elle méprisait enfin, elle voyait le danger, et rien contre lui. Son énergie passagère venait de tomber devant un regard de sauvage.

— Assez, assez.... Monsieur, dit-elle, tuez-moi tout de suite; mais dites-moi que mon père n'a pas succombé....

Et sa voix frémissante expira sur ses lèvres, tandis que ses genoux se ployaient devant le démon de ses jours.

Delphin lui prit alors les mains; — puis attachant ses yeux sur les siens : — Comment! s'écria-t-il, vous ne serez donc jamais touchée de mes chagrins?

— Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi!

— Sophie de Joppé, tout est donc terminé entre nous?

— Plût au ciel!

— C'est là votre condamnation ; celle de votre père.

— Pitié ! pitié pour lui !

— Pitié ? — Osez-vous la demander ? la méritez-vous ? — Pitié, — quand vous traitez de mésalliance l'union de votre cœur et du mien. Oh ! mille fois non, et afin que vous puissiez bien me connaître, écoutez-moi : — Une jeune fille de couleur est celle que j'aime. — Ne détournerez point la tête ; je n'aimai jamais de vous que votre fortune ; pas autre chose, entendez-vous ? mais j'avais résolu de me venger de toute une famille de patriciens ; il me fallait son or ou son honneur. — Maintenant, résignez-vous, le choix n'est plus possible.

Ce trait, d'une ironie amère, réagit sur la jeune fille, qui, hors d'elle-même et cherchant à se dégager de l'étreinte qui la broyait, s'écria : Mon Dieu ! mon Dieu ! je me meurs..... personne ne viendra à mon secours ! — Rébecca !

— Vous ne la reverrez plus, exclama Delphin, au paroxysme de la colère, vous êtes à moi, et le déshonneur....

— Arrête, misérable, cria du dehors une voix qui fit tressaillir en même temps les acteurs de ce drame terrible, et tout à coup un homme envahit l'entrée de la case. — Dans le brusque mouvement que fit Delphin pour connaître et punir le nouveau venu, Sophie devint libre et se leva instinctivement.

— Qui êtes-vous? dit Delphin, en armant un pistolet.

— Le comte de Joppé, répondit celui à qui la question était adressée.

— Mon père! — Oh! mon Dieu! vous m'avez entendue.

— Peut-être, murmura le jeune homme. — Vous ici, Monsieur?..... ajouta-t-il en regardant fixement le comte.

— Vous y êtes bien, vous, répondit l'émigré.

— Mais votre tête est due à la justice.

— Vous voulez dire à votre vengeance; mais la vôtre m'appartient.

Un rire rauque et sauvage sortit de la bouche du créole.

— Ma fille, Monsieur, et je vous donne la vie sauve.

Un nouvel éclat de rire, plus sauvage encore que le premier, fit retentir les combles de la hutte.

— Ma fille, ou je vous tue, s'écria le comte, dont l'arme brillait déjà.

— C'est décidément un duel, noble comte, je vais donc enfin vous faire payer cher toutes...

— Tu te trompes; c'est l'expiation, c'est le châ-timent.... interrompit l'émigré d'un ton solennel; je ne suis pas seul, misérable, un brave serviteur m'accompagne; et si tu m'échappes, il me venge.

— Jupiter ! fit Delphin, qui crut à la trahison de l'esclave salarié.

— Dieu le veut.... reprit le comte avec regret; mais puisqu'il faut absolument passer sur un cadavre pour arriver à ma fille....

Et comme il ramenait le pistolet à la hauteur de la poitrine de son ennemi, la main de Tonga arrêta ce mouvement.

— Ce n'est pas vous que ça regarde, maître, dit le caraïbe, qui avait attendu pour paraître dans ce milieu. — Mameselle Sophie est vivante, et vous la retrouvez, c'est bien; mais cet homme a tué ma fille; sa vie m'appartient plus qu'à vous : le châtiment, c'est moi qui veux l'infliger.

— On veut traîtreusement m'assassiner, s'écria Delphin; — meurs donc cette fois, caraïbe; et il touchait déjà la détente de son arme, quand le nègre lui enfonça dans le cœur ce poignard qu'il avait reçu de Figo, pour tuer quiconque attenterait aux jours des membres de la famille de Joppé.

Le jeune homme s'affaissa sur lui-même, tandis que ses doigts crispés faisaient jouer le ressort du pistolet. Le coup partit à bout portant.

Le nègre tomba à son tour lourdement.

Sophie, terrifiée d'un pareil spectacle, courut se jeter dans les bras de son père.

— Ma fille, dit-il, ce pauvre Tonga s'est sacrifié pour nous.

— Adieu , murmura celui-ci , fuyez , fuyez , je vous ai tous vengés....

La mort interrompit la phrase du caraïbe.

— Oui , bien vengés , dit Delphin , chez lequel s'opérait une réaction suprême. — Monsieur le Comte , approchez-vous..... et écoutez-moi..... croyez-moi surtout.

Et comme M. de Joppé paraissait hésiter , le moribond ajouta :

— Je vous en conjure , croyez à mes dernières paroles..... — On ne ment pas , Monsieur , quand il s'agit de paraître devant Dieu... Et vite , et vite... la mort m'étreint.

Le comte , ému à ce hideux tableau , éclairé funèbrement par une chandelle mourante , se pencha à demi vers le corps déjà livide de Delphin.

— Monsieur , dit celui-ci , usant de toute la puissance de ses dernières forces , j'avais préparé ma fuite.... une barque m'attendra au point du jour dans la baie du canal.... allez.... allez à Fajou , mon gérant s'y trouvera.... dans la soirée.... une goëlette fera un signal.... répondez par deux coups de pistolet..... on viendra.... vous pourrez gagner les....

La voix manqua , la suffocation paralysa un dernier effort , et l'homme devint cadavre en prononçant des syllabes sans suite , parmi lesquelles M. de Joppé distingua : — Pardon... pitié , mon Dieu !

Le Comte en avait assez entendu : après avoir

versé des larmes sur le vieillard sublime qui gisait à ses pieds, il se hâta d'arracher sa fille aux horreurs de ce lieu maudit.

CONCLUSION.

La colonie était encore enveloppée de ténèbres, c'était à peine si à l'orient, quelques teintes gris-clair frangeaient l'horizon, lorsque quatre hommes portant un brancard couvert de feuillages, s'arrêtèrent devant la porte de la mulâtresse Joséphine B.... — L'un d'eux frappa vigoureusement. — Une voix de l'intérieur répondit à cet appel, et tout aussitôt les porteurs déposèrent le fardeau sur le chemin, et repartirent, excités par le piquant aiguillon de la peur; car ils avaient hâte de regagner les bois avant le jour, et surtout de se débarrasser de l'objet confié à leurs soins.

Jupiter vint ouvrir; il supposa que l'amant de Joséphine lui tenait parole, et que son projet infernal allait recevoir son exécution. — Qui est là? fit-il à mi-voix.

Personne ne répondit. — A sa question renouvelée, même silence.

Le nègre conçut alors des craintes sur l'étrange visite que l'on faisait à pareille heure; il poussa rudement les jalousies et ne vit rien. — Seulement il entendit des pas dans le lointain, et comme

il s'avancait sur la route pour interroger du regard les abords de la maisonnette, son pied heurta le brancard : — Eh ! dit-il, qu'est-ce que c'est ?

Un frisson involontaire courut par tous ses membres ; — néanmoins, comme il était brave, et que l'instinct de la haine l'irritait, il se baissa pour écarter les branchages. Horreur ! c'était Delphin ; mais Delphin mort !

— Oh ! s'écria-t-il, mort ! mort ! et ce n'est pas moi qui l'ai tué.

En face du cadavre, sa bravoure ordinaire céda à une terreur superstitieuse, il se recula peu à peu, et lui aussi s'éloigna comme un insensé, de toute la vitesse humaine.

Ce ne fut qu'après avoir fourni une carrière assez longue qu'il s'appuya à un des arbres du chemin. — Tous les événements dans lesquels il avait joué, depuis plusieurs mois, un rôle si actif, passèrent confusément devant sa pensée ; il s'avoua, en fin de compte, avoir servi un homme qui, pour prix de ses services, avait tué sa cabresse chérie. — De cet esclavage honteux et volontaire, que lui restait-il ? quelques gourdes ! — Sur qui se venger ?...

Ce fut dans cette dernière disposition d'esprit qu'il traversa, au point du jour, la savane de Gripon. — Mathias sortait en ce moment de la petite case où il avait passé une mauvaise nuit, sans moustiquaire, et privé du modeste confortable

qu'il trouvait dans sa demeure habituelle, et disons-le, en proie à une curiosité que rendait plus dévorante encore l'apparition nocturne des bûcherons aux lisières des palétuviers.

— Ah ! fit l'économe, voilà ce coquin de Jupiter. — Tu nous reviens, enfin, fatigué du marronnage ? — Qui diable t'a dit que nous étions ici ?

— Personne, Monsieur Mathias, répondit le nègre froidement.

— Tu ne viens donc pas de *Folleville*?.... Cette question ! se dit incontinent le blanc, il arrive par là.... Quelles nouvelles de la Pointe-à-Pitre ?

— La nouvelle, Monsieur Mathias ? M. Delphin est mort....

— Ah ! mon Dieu ! fit le questionneur, quel événement ! quels affreux temps.... ô Béarn, quand te reverrai-je ? — Et Madame la Comtesse qui ne sait pas cela.... je vais....

— Madame est donc ici ? demanda le nègre, que ce mot sortit de son hébêtement.

L'économe, oublieux lui aussi du moindre cérémonial, ouvrit brusquement la porte de la chambre où, la veille au soir, Madame de Joppé était entrée. — Une minute après, il en sortit, effaré, hors de lui, un papier à la main.

— Qu'avez-vous ? Monsieur Mathias, dit Jupiter en s'approchant de la porte laissée ouverte.

— J'ai, j'ai... Jupiter, regarde-moi ; je suis bien éveillé, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, Monsieur Mathias, bien éveillé. —
Eh bien ?

— Eh bien....

L'économe allait parler ; mais le billet fixa toute son attention ; il lut sans remuer les lèvres :

MON CHER MATHIAS,

Vous êtes dévoué et prudent : — Un jour, ces qualités précieuses recevront leur juste récompense. — Jusque-là, veillez incessamment aux intérêts de l'habitation ; mes correspondants s'entendront avec vous pour tout ce qui s'y rattache.

— Gardez surtout le plus profond silence *sur tout ce que vous savez* ; il y va de votre honneur.

Adieu, votre ami,

C. DE J.....

P. S. Déchirez ce billet.

Mathias rompit, sur le champ et en mille morceaux, le chiffon de papier. L'obéissance était chez lui une vertu.

— Qu'y a-t-il donc, comme ça, risqua Jupiter.

— Rien, rien, murmura l'économe. — Donne-moi mon cheval. — Il est dans l'écurie de la case.

Jupiter revint après une absence de deux minutes ; le cheval n'était plus au ratelier.

— C'est extraordinaire, pensa le béarnais, au-

tour duquel tout semblait tourner ; il y a , dans tout ce qui arrive , des choses qui dépassent mon intelligence. — N'importe , retournons à mon poste , la lettre le dit.

— Viens , dit-il au nègre.

— Où ça ?

— A *Folleville*. — Où veux-tu donc aller ?

— Moi ? Monsieur Mathias.... oh ! jamais , jamais. — Ce disant , Jupiter se mit à jouer des talons.

— Où vas-tu , misérable ?

Le fugitif n'entendit pas ce dernier mot : il était hors de toute atteinte. Mathias essaya bien le pas de course ; mais , voyant l'inutilité d'une tentative pareille , il reprit peu à peu son pas habituel. — Cet esclave , pensa-t-il , a la passion des bois. — Qu'il y reste !

Le brave homme se dirigea , seul , vers son futur royaume , entassant conjectures sur conjectures ; mais ne pouvant , en définitive , comprendre le moindre mot du drame qui venait de s'accomplir à ses côtés. — Il eut recours à sa tabatière : plus que jamais elle était vide.

.....

Presque à la même heure , des pêcheurs de la Rivière-salée retiraient des palétuviers le corps d'une jeune mulâtresse. — On la reconnut sur le quai de la Pointe-à-Pitre ; c'était la pauvre José-

phine que la vue du cadavre d'un amant avait rendue folle.

Dans la soirée du même jour, à la faveur des derniers rayons de soleil; une goëlette glissait sur la mer qui baigne Monserrat, Antigue et la Guadeloupe; elle venait de recevoir à son bord trois passagers et de hisser le canot qui les avait portés. — La nuit jetait son voile sur les mornes des Antilles, et leurs formes gigantesques se détachaient seules de cet immense horizon, sublime de magnificence. Tout à coup une lueur scintilla sur les falaises nord de la Grande-Terre; les trois passagers frémirent; car l'incendie grandit soudainement. — Au moyen d'une longue-vue, on distingua des formes humaines qui attisaient la flamme.

C'était, en effet, Jupiter, aidé du petit borgne et de Betzy, qui faisait brûler la case du malheureux et dernier caraïbe.

Quant à la famille de Joppé, elle émigrerait pour bien longtemps peut-être; le triomphe des idées aristocratiques lui paraissant plus que jamais douteux et perdu, tout au moins, dans les limbes de l'avenir.

TABLE.

DÉDICACE.....	Page	iv
---------------	------	----

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I. — Le Don paternel.....	1
II. — Fleur-d'Épée.....	19
III. — Jupiter.....	28
IV. — Delphin.....	41
V. — Amant et Diplomate.....	56
VI. — Créole et Africain.....	70
VII. — Le Punch.....	83
VIII. — La Retraite.....	91
IX. — Une Visite inattendue.....	100
X. — Noblesse oblige.....	113
XI. — L'Économe.....	125
XII. — Les Grands-Fonds.....	141
XIII. — Le Tabac et la Fille.....	153
XIV. — Découvertes.....	168
XV. — Le Borgne véridique.....	182
XVI. — Zami.....	201

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. — Le Morne la Victoire.....	217
II. — La Rivière Léopard.....	225
III. — Nouvelle demande en mariage.....	240
IV. — Le Camp de Berville.....	254
V. — Fidélité.....	267
VI. — Dispositions.....	282
VII. — Révélation.....	292
VIII. — La Savane de Gripon.....	301
IX. — Le Nerf de l'Intrigue.....	308
X. — Le Caraïbe.....	319
CONCLUSION.....	326

